

Senses
LIVRE 2

Marie Sorel

The sound
of your heart

Butterfly
ROMANCE

- [Introduction](#)
- [Copyright](#)
- [Page 1](#)
- [Dedicace](#)
- [Prologue](#)
- [Introduction](#)
- [Chapitre1](#)
- [Chapitre2](#)
- [Chapitre3](#)
- [Chapitre4](#)
- [Chapitre5](#)
- [Chapitre6](#)
- [Chapitre7](#)
- [Chapitre8](#)
- [Chapitre9](#)
- [Chapitre10](#)
- [Chapitre11](#)
- [Chapitre12](#)
- [Chapitre13](#)
- [Chapitre14](#)
- [Chapitre15](#)
- [Chapitre16](#)
- [Chapitre17](#)
- [Chapitre18](#)
- [Chapitre19](#)
- [Chapitre20](#)
- [Chapitre21](#)
- [Chapitre22](#)
- [Chapitre23](#)
- [Chapitre24](#)
- [Chapitre25](#)
- [Chapitre26](#)
- [Chapitre27](#)
- [Chapitre28](#)
- [Chapitre29](#)
- [Chapitre30](#)

- [Chapitre31](#)
- [Chapitre32](#)
- [Chapitre33](#)
- [Chapitre34](#)
- [Chapitre35](#)
- [Chapitre36](#)
- [Chapitre37](#)
- [Chapitre38](#)
- [Chapitre39](#)
- [Chapitre40](#)
- [Chapitre41](#)
- [Chapitre42](#)
- [Chapitre43](#)
- [Chapitre44](#)
- [Chapitre45](#)
- [Chapitre46](#)
- [Chapitre47](#)
- [Chapitre48](#)
- [Chapitre49](#)
- [Chapitre50](#)
- [Chapitre51](#)
- [Chapitre52](#)
- [Epiloque](#)
- [Remerciements](#)
- [Avenir](#)

Romance

Marie Sorel

The sound of your heart



Senses
LIVRE 2

Marie Sorel

The sound
of your heart

Butterfly
ROMANCE

ISBN : 978-2-37652-217-1

Titre de l'édition originale : The sound of your heart

Copyright © Butterfly Editions 2019



Couverture © iStock + Mademoiselle e. + Butterfly Editions 2019

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de ce livre ou de quelque citation que ce soit sous n'importe quelle forme.

Cet ouvrage est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes réelles ou des lieux réels cités n'ont d'autre existence que fictive. Tous les autres noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnes, des événements ou des lieux existants ou ayant existé, ne peut être que fortuite.

ISBN : 978-2-37652-217-1

Dépôt Légal : juin 2019

160719-2000

Internet : www.butterfly-editions.com

contact@butterfly-editions.com

Senses
LIVRE 2

Marie Sorel

The sound
of your heart

Butterfly
ROMANCE

Les erreurs ne se regrettent pas, elles s'assument.

La peur ne se fuit pas, elle se surmonte.

L'amour ne se crie pas, il se prouve.

Simone Veil

- Prologue -

– Écoutez, Mademoiselle, c'est difficile à expliquer. De ce que nous savons, il s'agit d'une personnalité complexe. Il est, comment dire... reprend le gendarme qui se trouve devant moi. Pour résumer, il y a ce jeune homme un peu torturé, charmant, que vous avez découvert, auquel vous vous êtes attachée, et puis... celui qui grandit au travers de lui. Celui qui ne peut plus se passer de la femme qu'il pense avoir conquise. Quand cette autre personne est arrivée, il a eu peur, il a pensé revivre ce qu'il avait connu par le passé. Il s'est cru abandonné, rejeté. Son espoir s'est étiolé jusqu'à ne plus exister. C'est ce vide qui vient allumer la flamme et réveiller le monstre qui dort en lui. Celui capable du pire, même par accident. Il ne le contrôle pas...

– Comme quand il a tué cette femme ? coupé-je d'une voix tremblante.

– Oui, effectivement, mais...

– Mais quoi ? Vous voulez m'expliquer qu'il détient mon fils ? Que cet homme à qui j'ai donné ma confiance, que j'ai laissé entrer dans sa vie, cet homme que je croyais connaître, peut-être même pouvoir aimer, qu'il est celui qui peut à tout moment déboulonner et faire du mal à mon bébé ? C'est ça que vous essayez de me dire ? Et vous foutez quoi au lieu de le chercher ? hurlé-je à pleins poumons.

– Nous le cherchons, nous les cherchons activement. Comprenez, c'est comme si vous aviez devant vous deux personnes distinctes. Celui dont on parle maintenant est un être blessé, d'une très grande fragilité, à l'égo détruit. Depuis son retour en France, il a arrêté son traitement. Au départ, il a pu se maintenir, vous lui avez offert un cadre rassurant, une sécurité, une existence. Il s'est senti aimé. Très vite, il a vu qu'il n'était pas seul. Il avait un rival. C'est un être qui souffre au plus profond de lui. Il pensait trouver en vous son équilibre, persuadé qu'il est celui que vous devez choisir, que vous avez toujours été à lui, qu'il est le seul capable de vous rendre heureuse. Il vous veut au point de prendre ce qui

vous appartient, ce qui vous constitue, s'il vous sent vous éloigner. En l'occurrence, la chose la plus importante, c'est votre fils. Nous sommes sur ses traces et nous allons le retrouver.

– Depuis le départ, il est derrière ces messages ? Les photos ? C'est lui qui a tenté de m'effrayer ? C'est moi qui l'ai laissé s'approcher de mon enfant, c'est moi qui ai permis cette complicité, c'est à cause de moi si mon bébé s'est senti en confiance auprès de ce monstre. J'ai cru qu'il pouvait enfin être...

– Ne culpabilisez pas, vous ne pouviez pas savoir. Sa première mission était de vous protéger, de devenir un homme indispensable, le seul vers qui vous iriez en cas de danger. Il devait être le plus important pour vous. Sa quête affective est telle qu'il... physiquement, vous ressemblez exactement au modèle de ses fantasmes les plus profonds. Vous représentez son passé et donc son seul avenir possible.

Je sens les murs se resserrer autour de moi. J'étouffe. Je dois sortir, quitter cette maison et repartir à la recherche de mon fils. Je jure sur ce que j'ai de plus cher au monde que s'il a touché ne serait-ce qu'à un de ses cheveux, je le tuerai de mes propres mains. Je n'aurai plus rien à perdre. Je suis son passé ? Je serai son pire cauchemar, je le ferai souffrir autant que je souffre en ce moment. Il n'y a rien de plus fort que la colère d'une mère.

Le commissaire est un homme d'une grande douceur. Son regard se veut rassurant ; j'y décèle tout de même son inquiétude. La disparition d'un enfant reste une épreuve qu'il faut gérer au plus vite, les premières heures sont primordiales. Ces premières heures d'ailleurs s'écoulaient alors que nous parlons.

– Trouvez mon fils, crié-je en me levant, trouvez-le et vite !

La main de celui qui m'accompagne, qui tente de me soutenir, se pose sur mon bras. Une décharge électrique me foudroie.

– Calme-toi, il faut...

– Que je me calme ? Comment veux-tu que j'y arrive ? je hurle à m'en briser les cordes vocales.

Comment ose-t-il me dire cela, lui qui a déserté si longtemps nos vies, lui qui ne s'est jamais soucié de nous, lui qui a volé mon cœur et mon âme ? Je lui faisais confiance. J'étais aveuglée. Je refuse de replonger, je dois rester vigilante. Il est responsable de tout ça. Je voudrais me jeter sur lui, lui asséner ses quatre vérités, mais j'en suis incapable. Ma seule certitude, c'est que je dois retrouver mon fils. Le reste n'a plus d'importance.

(Pendant ce temps, perdu quelque part...)

Quand il parle, ça me fait peur ; je comprends pas bien, c'est bizarre comment il dit les mots, on dirait qu'il prononce pas toutes les lettres. Non, en réalité, c'est lui tout entier qui est bizarre.

– Tiens, prends et avale.

J'attrape le verre qu'il me donne et bois. Beurk ! C'est pas bon, les médicaments. Maman, elle dit toujours que c'est pas fait pour être bon, que ça sert pour soigner. Mais quand même, c'est meilleur quand c'est le rose qui a le goût de fraise. Et puis, je préfère quand c'est ma maman qui me le donne.

Dès que j'ai fini, il pose le plateau sur une table, dans un coin de la chambre.

– Je dois partir. Je ne veux pas que tu fasses de bruit, regarde la télévision et dors.

– Elle est où ma maman ?

– Si elle est pas stupide et qu'elle comprend bien, elle viendra te chercher demain.

Il dit n'importe quoi ; ma maman, elle est pas stupide. Avant de sortir, il allume la télé. Chouette, c'est mon film préféré. Je vais chercher le plateau et le mets sur le lit. Je mange en regardant l'écran. C'est Superman, il est trop fort, Superman. Je mets des miettes partout, mais c'est pas grave. Ma mère, elle se fâchera pas, c'est même pas mon lit.

Le film est fini et elle n'est toujours pas venue. Il fait très noir dehors et il y a plein de bruits qui me font peur. Ça grince, ça craque, ça siffle. J'ai mal à la tête, encore. Le petit point sur mon bras est rouge et ça fait un peu mal. Peut-être que c'est comme dans les films et que bientôt un super-héros va venir me sauver. Et peut-être qu'on volera dans le ciel jusqu'à retrouver maman.

J'ai envie de rentrer à la maison. J'ai peur ici, c'est tout sale. Maman, elle aimerait pas que je sois dans une chambre toute sale comme ça.

Pourquoi elle vient pas me chercher ? Je veux dormir dans mon lit et qu'elle me raconte une histoire. Je veux qu'elle dépose un bisou sur ma joue, puis sur mon front et qu'elle frotte son nez contre le mien en rigolant comme tous les soirs. Je veux qu'elle me dise que je suis son petit héros, je veux qu'elle dise que c'est moi qu'elle aime plus que la planète, et que, moi, je lui dise que c'est plus que deux planètes. Et ensuite, qu'on rigole et qu'on promette qu'on s'aime plus

que toutes les planètes de l'univers entier.

Je veux ma maman.

Je veux pas que le monsieur il revienne.

Je me lève pour aller à la porte. Elle est toujours fermée. Pourquoi j'ai pas le droit de sortir d'ici ?

Je tape dessus, il y a peut-être quelqu'un caché derrière.

– Maman ? Maman, j'ai peur.

Elle ne répond pas, elle n'est pas là.

Des larmes coulent sur mes joues. Mon nez aussi, il pleure. Il y a même pas de mouchoirs.

BOUM.

Je cours me cacher sous le lit. Les bruits, ils font trop peur. Je sais pas ce qui a tapé fort. Je vais rester ici et fermer fort mes yeux, peut-être qu'il me verra pas, et si Maman arrive, je pourrai me montrer. J'en suis sûr, elle me prendra dans ses bras et me dira que c'est qu'un vilain rêve.

Ça fait longtemps que je pleure et y'a personne qui vient. Ça pue sous le lit, et c'est plein de poussière. Je tousse tout le temps. Je vais aller me mettre sous la couverture, y'a que là que ça sent pas mauvais.

Je ferme mes yeux, fort. Peut-être que si je suis très sage et que je le demande très fort, Maman elle sera là quand j'ouvrirai mes yeux. Elle dit toujours que j'ai des pouvoirs trop magiques.

Je ferme fort.

Je demande très fort dans ma tête.

J'ouvre.

Elle est pas là.

Je pleure.

J'ai peur.

Je veux Maman.

Quelques semaines plus tôt...

Béa

– Ben, ça suffit ! Arrête de partir en courant comme ça !

– Mais, Maman, tu sais bien que j’adore, moi ! crie-t-il. Plus je vais vite et plus je saute haut. Je peux même bondir au-dessus de l’eau, regarde !

Et le voilà de nouveau qui part tel le super-héros qu’il est. Impossible de le stopper, surtout lorsqu’il est glissé dans son maillot de bain rouge et qu’il revêt autour de son cou une superbe cape de la même couleur. Eh oui, celle de son personnage préféré ! Mon fils grandit, vite, trop vite. Il vient d’avoir sept ans et rêve d’être astronaute. Son souhait le plus important, c’est d’arriver à se rendre sur la Lune dans un vaisseau spatial. Je crois qu’il regarde un peu trop les dessins animés ! Il a longtemps espéré pouvoir atteindre sa destination le bras levé, le poing fermé, mais... il a dû admettre que, malheureusement, il n’avait pas hérité de ce super pouvoir. Il a baissé son membre supérieur, posé ses petites mains sur ses hanches et s’est exclamé en retroussant son nez : « Même pas grave, je prendrai une fusée... rouge. » J’ai acquiescé, évidemment, et mon cœur s’est gonflé de fierté face à la force de caractère de ce petit bonhomme qui me comble de bonheur. Ce petit être pour qui je me suis battue et pour qui je décrocherais la Lune. Même si je ne le dis pas pour ne pas le faire râler, c’est l’objectif qu’il s’est donné, parce que « Maman, quand je serai grand, je t’amènerai sur la Lune pour toucher les étoiles. »

Depuis un peu plus d’un an, nous avons emménagé dans une petite maison au milieu des vignes. Nous habitons près de Sofia et Allan : mes amis, ma famille. Avec nos horaires un peu dingues, c’est l’idéal. Il y a eu de grands changements dans notre vie. J’ai démissionné du restaurant « À table ! » pour venir travailler avec eux, à « L’Albarose ». La bâtisse qu’ils ont rénovée pendant près d’un an pour la transformer en un gîte-restaurant cartonne. Allan s’occupe des cuisines, Sofia de la gestion administrative, et moi, de l’accueil. La réputation du Chef l’a suivie, comme bon nombre de clients. Avec Sofia, nous

alternons pour le service et nous nous relayons auprès des enfants quand cela s'avère nécessaire. Rose, leur fille, vient d'avoir deux ans. Elle est le mélange parfait de ses parents. La beauté de sa mère et le caractère de son père. Chose qu'il faut éviter de dire si on ne souhaite pas entendre grommeler Allan, car quand même « elle a mes yeux, ma fille ». Je dois avouer que cette petite famille que nous formons est un baume pour mon cœur. Je n'ai pas à subir la solitude qu'occasionne ma situation de mère célibataire. J'ai repris un peu de distance avec mes parents. Je les vois quand même régulièrement. Le moment idéal pour que je prenne mon envol, le vrai, le bon, pas comme la première fois. Aujourd'hui, je suis une adulte, une mère. La mienne m'étouffait. Je reconnais qu'ils ont été d'un grand secours. Malgré tout, ils n'ont jamais pu s'empêcher de me reprocher régulièrement mes mauvaises conduites, mes erreurs. Ce qu'ils me reprochaient ? Pour moi, ma plus grande fierté. Il s'appelle Ben et il est mon grand trésor.

– Maman, regarde !

La voix de mon fils me sort de mes pensées. Je relève la tête et le découvre suspendu dans les airs. Deux bras le tiennent, il rit. Le son qui sort de sa bouche me gonfle le cœur, l'emplit de bonheur. Cette mélodie me permet toujours, dans les petits moments difficiles, de puiser la force dont j'ai besoin.

Mon regard se baisse légèrement et mon sourire s'agrandit. Juste en dessous du corps de mon fils se trouve celui de Greg.

Greg est... comment expliquer ? Tout d'abord, un client du gîte. Il est là depuis un mois maintenant, venu se ressourcer, chercher dans la beauté des vignobles bordelais l'inspiration qui lui manque depuis quelque temps. Il est compositeur de musique, principalement pour des films. Sur le coup, je me suis dit : « aïe, un musicien... encore un. » Et puis, en réalité, il n'a rien en commun avec Jérémy, cet autre musicien, le père de mon fils, celui qui nous a lâchement abandonnés. Greg, lui, a vécu une période particulièrement difficile. Après quoi, plus rien. Les notes qui se mélangeaient dans sa tête ont disparu, envolées, il ne les retrouvait plus. Il semblait devenu sourd à son imaginaire. Il est arrivé un beau matin, seul, une valise à la main, des cernes noirs qui creusaient le dessous de ses yeux de façon très inquiétante. Ils dessinaient le réservoir de sa tristesse. La peau pâle, le regard vide. Il a pris une chambre sans donner de date de départ.

Un soir, alors que les enfants jouaient autour de la piscine, il s'est approché, s'est assis sur le transat, nous a observés et a souri. Je me suis sentie gênée durant un instant, alors que je percevais son regard insistant peser sur moi. Le

lendemain, rasé de près, habillé correctement, il a commencé à sortir de son mutisme. Ses cheveux blonds étaient savamment coiffés, ses iris bleus brillèrent, reflétant la vie qui se décidait enfin à réinvestir son être.

Petit à petit, nous nous sommes rapprochés. Il m'a soufflé quelques mots de son passé, très peu, avec parcimonie. Je découvre chez lui ce côté décalé de l'artiste qui m'amuse. Avec Ben une vraie complicité s'est créée, ils inventent des histoires et créent un monde à eux. Je reste vigilante vis-à-vis de cette relation naissante, cet esprit bohème qu'il peut avoir me rappelle trop de souvenirs et trop de souffrance. Aujourd'hui, je ne suis plus seule et je ne prendrai jamais le risque que mon fils puisse être atteint ou blessé. L'atteindre, c'est m'éventrer ; le toucher, c'est me tuer.

Nous sommes tous les deux contre le reste de l'univers.

Longtemps, mon fils m'a interrogée sur l'absence de son père. Pourquoi ses copains parlaient de l'école avec un homme qu'ils nommaient papa ? Lui, au mieux, il avait Allan qu'il appelle Tonton. Quand je le vois sourire, rire, chanter, inventer tout un tas d'histoires, mon cœur de maman respire. Là-haut, les cellules s'agitent, me rappelant qu'il me faut rester méfiante. Nous avons été abandonnés une fois, cela pourrait très bien se reproduire, et je ne le veux pas. Pour moi, certes, mais avant tout pour lui. Alors, je me dois de me montrer attentive, protectrice. Une maman louve. Cette méfiance, c'est peut-être la seule leçon que ma mère a tenté de m'insuffler et que je n'ai pas écoutée. Qui écoute à dix-huit ans ?

– Jazz ! hurle mon fils quand il aperçoit le chien d'Allan.

Je me tourne rapidement : je sais qui arrive.

– Salut, Béa !

– Salut, les Mercier !

– Titi, crie Rose en me sautant dessus.

Du haut de ses deux ans, elle refuse de dire *Tatie* et impose le *Titi* qui provoque l'hilarité de Ben.

J'attrape cette petite princesse dans mes bras pour la couvrir de bisous. Aussitôt, son rire résonne dans mes oreilles. Jazz s'approche, tente de mettre son nez entre sa petite protégée et moi. Un peu jaloux, l'animal ! Allan grogne, Sofia pouffe et l'animal recule. Il s'assied à côté de nous, le museau presque dans le sable. Nous allons enfin pouvoir profiter de notre journée à la maison de la plage. Si nous avons tous déménagé, Allan a souhaité garder son ancienne demeure. Régulièrement, Sofia et lui retournent y passer un peu de temps. Mes

amis me permettent aussi d'en jouir. Nous n'avons pas, Ben et moi, les moyens de partir en vacances. Ce lieu est idéal, car mon fils y possède tous ses repères. Y ayant vécu lorsqu'Allan m'hébergeait, il connaît cet endroit depuis quasiment toujours. Les landes sont devenues notre lieu de vacances privilégié. La première fois que nous sommes venus, il avait un an. Nous avons débarqué avec nos valises emplies de désespoir, surtout la mienne. Le bagage de Ben, lui, contenait des couches, de la layette et ses doudous. Une bonne étoile nous avait placés sur la route d'Allan.

– Nous sommes un peu en retard, désolée, la demoiselle a décidé de faire des siennes, ce matin ! intervient Sofia, amusée.

– Absolument pas, elle ne voulait pas de la robe que tu avais choisie, et je dois dire qu'elle avait raison ! ajoute Allan en adressant un magnifique sourire à sa femme.

S'il y a une chose qui n'a pas changé entre eux, c'est ce ping-pong incessant de petites piques verbales.

– Oui et son papa adoré a démonté l'armoire pour trouver la tenue idéale ! surenchérit Sofia.

J'éclate de rire. Ils sont terribles quand ils s'y mettent.

– Et si nous allions manger ? j'interviens pour couper court à leurs joutes qui peuvent être intarissables.

– Très bonne idée ! Allons-y ! Les garçons ! Vous venez, c'est l'heure ! hurle Sofia à l'attention de Ben et Greg.

Nous partons ainsi déjeuner sur la terrasse de la maison de la plage, avec notre famille qui ne ressemble à aucune autre.

La vie peut être si belle.

Jay

Délicatement, je frôle son épaule. Un gémissement se répercute alors qu'aussitôt un petit nez se niche dans l'oreiller.

Bien, Chérie, si tu ne veux pas bouger, je vais t'aider, parce qu'avant de partir, tu vas te réveiller et gérer ce qui se passe sous les draps.

Je découvre son corps, commence à y déposer des baisers. Elle comprend mes intentions, et après m'avoir adressé un joli sourire, elle se glisse sous le linge de coton blanc.

Un fracas pas possible éclate derrière la porte. Quel est ce bordel ? Si je reste là, sans un bruit, est-ce que ça peut éconduire l'abruti qui se trouve à l'extérieur ?! Sérieux, le programme qui m'attend dans l'immédiat me semble bien plus réjouissant.

Ma partenaire relève un sourcil, perplexe, cherchant certainement dans mon regard ce qu'il se passe. Je lui souris : elle a déjà pris les choses en mains, ou plutôt en bouche. N'allons pas tout gâcher.

– Jay, allez mon pote, ouvre, je sais que tu es là !

– ...

– Jay, magne-toi avant que je ne défonce cette porte ! hurle-t-il encore plus fort.

J'attrape mon téléphone portable. Merde, il est six heures.

– Mais c'est quoi, ce bazar ? s'inquiète ma partenaire en relevant légèrement la tête.

– T'occupe, continue, vont pas venir me faire chier maintenant.

Une voix aiguë transperce le peu de silence qu'il y a. Bien ! Ma voisine de palier ne semble pas ravie d'être réveillée aux aurores. Je la comprends, je suis tout autant énervé. Je me lève en poussant ma jolie brune, avant qu'une vendetta ne tombe sur la tête de mon collègue. Totalemment nu, dans une très grande forme, je traverse ma chambre d'hôtel et ouvre.

– Quand même, tu en as mis du temps !

– Oh et ça va, Peter ! Tu te crois où, là ? Il est super tôt ! Pourquoi tu es déjà debout ?! râlé-je, agacé par son intrusion.

– Ah non, tu ne poses pas la bonne question ! Il faudrait demander pourquoi je ne suis pas encore couché ! s’amuse-t-il. Et puis merde, Jay, couvre-toi, j’ai pas envie de voir ton... ta... merde, couvre-toi !

– Tu sais que les anecdotes croustillantes de tes nuits torrides ne m’intéressent pas ! réponds-je sans me préoccuper le moins du monde de son embarras.

– Eh bien, pour une fois tu devrais, car hier soir quand Monsieur a décidé de nous abandonner lâchement, j’ai rencontré un mec...

– Quoi ? Un mec ? Ah oui, là, tu as raison. Pour le coup, je ne m’y attendais pas. Bon, après, tu sais, que ce soit une nana ou un gars, je m’en cogne de la même façon !

Sérieusement ? Il vient m’empêcher de baiser pour me raconter sa nuit torride avec un autre type ? Si c’est ça, je le fous dehors, il y a des heures pour venir me déballer ses anecdotes. En réalité, non, je ne veux rien savoir de ce qui se passe dans son lit. Peter est mon ami, ce depuis quelques années maintenant. Nous avons galéré ensemble, de ville en ville, de bar en bar. Nous nous sommes rencontrés à Londres qui a été ma première destination quand j’ai quitté Paris. Après avoir réuni l’argent nécessaire, nous sommes partis au Canada, il y a quatre ans. Nous avons arpenté le pays en long, en large et en travers, et même dans l’autre sens. Lui, son micro à la main, et moi, ma guitare en bandoulière. Nous avons partagé bien des choses ensemble, pas toujours racontables ni recommandables.

Il me pousse, entre sans aucune gêne vis-à-vis de ma nudité. Lui qui me demandait de me couvrir n’en a finalement rien à faire.

– Jay, arrête tes conneries, commence-t-il de bon cœur. Non sérieusement, le gars nous a écoutés et il a adoré. Il veut qu’on le rencontre directement pour en discuter. En réalité, il avait déjà repéré nos vidéos sur les réseaux sociaux et a effectué le voyage jusqu’ici pour nous voir. Oh merde !

Peter vient de tomber nez à nez avec ma compagne d’une nuit. Elle se met à hurler et se jette sous les draps. Je m’approche d’elle pour lui demander gentiment de dégager. Après un regard meurtrier et un *connard* lancé avec rage, elle file à la salle de bain se rhabiller. C’est quand même pas de chance, des mois que j’avais arrêté de courir après toutes les nanas qui bavent devant la scène. Chaque fois, je ressortais frustré, déçu, un goût amer au fond de la gorge. Hier

soir, je ne sais pas, son regard, son sourire, ses longs cheveux bruns flottant autour d'elle... Un flash, un coup sec dans mon cœur. Elle est tout ce que j'ai fui. Elle est tout ce que je désire. Elle est tout ce que je voudrais détester. Je crois même m'être trompé de prénom alors que la jouissance me submergeait.

Un raclement de gorge me sort de mon introspective. Je tourne la tête vers mon ami et reprends notre discussion là où il l'a laissée :

– Il arrive d'où ? Et c'est qui, ce type ? Attends, tu sais que c'est bourré d'escrocs dans ce milieu, hein ! On en a déjà fait les frais. On ne recommence pas ! On reste à gérer seuls et à nous représenter dans des petites salles, ça nous suffit. On a déjà un public bien installé, des fans parfois hystériques, bref, tout ce que l'on voulait. Pourquoi est-ce qu'on espérerait plus ?

Quand nous sommes arrivés au Canada, on a un peu galéré. En réalité, on a grave galéré. Ce n'était pas simple de trouver un lieu qui acceptait de nous accueillir. Nous avons économisé un max au cas où. On s'est produit dans des petits pubs merdiques, dans la rue. Un jour, alors que nous jouions tranquillement au milieu d'un parc, plus pour nous amuser que pour une démonstration, un homme s'est approché. Il est resté là plus d'une heure. Il écoutait, prenait des notes sur son téléphone. Je me demandais si c'était un détective. C'était curieux. Il ne manquait plus que ça. Qui pouvait avoir envie de me chercher, de me trouver ? Alors que nous allions partir et que je flippais légèrement, il était venu à notre rencontre. J'avais dégluti.

S'en était suivie une longue conversation. Peter adorait se faire mousser, et là, il était plus heureux qu'un savon. John s'était révélé être manager. Il nous avait proposé d'enregistrer un album très rapidement, de signer un contrat. Une semaine plus tard, toujours aussi euphoriques, nous le rencontrons de nouveau dans un petit local qui ressemblait à un studio d'enregistrement. La visite avait été rapide, c'était petit, mais le nécessaire s'y trouvait. La table de mixage... Nous avons inscrit notre nom en bas de page, déposé la totalité de nos économies qui servirait à payer la maquette ; la somme nous serait reversée à la sortie de l'album... somme que nous ne reverrions jamais, tout comme ce cher John !

– Je sais ! Et je te promets que c'est sérieux, reprend Peter, me sortant de mes pensées. Il m'a laissé sa carte, j'ai passé ma nuit à effectuer des recherches sur lui. Il est vraiment du métier et, surtout, il a bossé avec de grandes stars !

Je ne suis pas certain de percuter la totalité de ce qu'il me raconte. Il faut avant tout que je prenne un café. Mes neurones ont besoin d'un bon stimulant.

Un claquement de talon nous surprend. Ah oui, je l'avais oubliée, elle. Je

reste où je suis et lui adresse un signe d'au revoir. Elle me répond par son majeur fièrement dressé. Peter éclate de rire.

– Sympa, ta nouvelle copine !

– Ouais, elle a pas pu finir ce qu'elle avait commencé, elle est restée sur sa... faim, c'est pour ça, je lui réponds en souriant. OK ! Écoute, je file prendre une douche, on descend déguster un bon petit-déjeuner et tu me listes tout ce que tu sais.

– Yeah ! Là je retrouve, mon pote. OK, bouge, je t'attends ! Et Jay ? Change de registre, les brunes aux yeux marron, c'est lassant. Certes, ça fait un petit moment, mais quand même. Tu devrais élargir tes horizons, ajouter quelques couleurs à ta palette.

Sa dernière réplique réveille une zone dans mon cerveau, comme une alerte, un signal d'urgence. Je ne comprends pas pourquoi cela se produit. A-t-il raison ? Je me secoue, tentant de chasser cette sensation désagréable qui prend racine au plus profond de mon être. Une demi-heure plus tard, je suis douché, coiffé — enfin, façon de parler — et habillé. J'enfile mon jean, un tee-shirt noir, mets des baskets et je pars rejoindre Peter.

Quand je pénètre dans le café, il est déjà attablé. Devant lui, pancakes, brioches, bacon, œufs... Je ne sais pas depuis quand il n'a pas mangé, parce que là, clairement, il dévore tout ce qui se trouve devant lui. C'en est limite écœurant. Je signale à la serveuse que je m'installe à la même table que mon ami. Elle s'approche avec un très grand sourire, roulant des hanches afin que je la remarque et que je comprenne le message. Nous séjournons dans l'hôtel d'à côté depuis trois jours et venons prendre notre p'tit-dej ici, chaque matin. Depuis le premier jour, elle me joue le même scénario. Si elle continue, je vais lui donner ce qu'elle veut, ça me changera les idées à défaut de m'apporter réellement quelque chose. En plus, elle est blonde. C'est bien ça, non ? Ça pourrait faire taire toute critique concernant mes choix !

Je ne dois plus me mentir, je ne ressens aucun plaisir quand je suis enfoui dans la douceur d'un autre corps. Enfin si, seulement quand un certain regard envahit mon esprit. La culpabilité est si forte quand je suis dans les bras de ces autres femmes. Je préfère m'abstenir que ressentir ce coup de griffes, systématique, dans mon cœur et dans mon âme. Hier soir était une nouvelle tentative, afin de voir si je me libérais enfin, mais non. Le vide. J'ai fait un choix, il y a bien longtemps, et je porte aujourd'hui le poids de ma décision comme un fardeau...

J'observe la serveuse plus en détails, cherchant à voir les réactions qu'elle

pourrait provoquer. Pas un battement en plus ou en moins, pas de fourmillements dans mon ventre. Rien. Il faut dire que je me trouve légèrement sur les nerfs avec cette histoire de type qui nous promet monts et merveilles.

– Bon, je t’écoute, raconte ! commencé-je, agressif.

– Je... Il...

Il bafouille en essayant de retenir les morceaux de nourriture qui ressortent. Quel porc !

– Peter, sérieusement... la bouche pleine, je comprends rien !

– OK c’est bon, ajoute-t-il après avoir avalé une quantité indécente. Je t’expliquais donc que ce type est venu me voir ; d’ailleurs, il m’a cassé un super coup...

– Peter, m’agacé-je.

– OK, OK, ça va. Donc il est venu nous rencontrer pour nous proposer un contrat. Il a un peu suivi notre parcours et il sait ce qu’il s’est passé l’année dernière. Il est arrivé avec tout un tas de documents pour montrer patte blanche. Il avait même une ébauche de contrat. Merde, Jay, tu imagines ? s’exclame-t-il, enjoué.

– En réalité, non, pas vraiment. Continue.

Son sourire, son excitation sont si importants que je ne veux pas briser ses espoirs...

– Il nous propose de réaliser une tournée en France, d’être en première partie d’un super groupe qui cartonne sur le continent.

– On s’est promis il y a longtemps qu’on ne franchirait plus l’océan ! Nous sommes très bien de ce côté-là, et, en plus, on commence à vraiment bien tourner.

Je ne peux pas lui expliquer que, pour moi, c’est prendre trop de risques. Je ne peux pas lui dire que j’ai abandonné la seule femme que j’aimerai à tout jamais ainsi que notre enfant. Je ne peux pas lui avouer le lâche que je suis. Non, je ne peux pas !

– Je sais tout ça, sauf que tu n’as pas vu le nombre de dates et le nom des salles où on pourrait jouer ! On n’obtiendra jamais ça si on reste ici. En plus, si ça fonctionne, ils nous amènent avec eux sur le reste de leur tournée.

– Combien de temps ?

– Quatre mois, soit rien du tout.

– Après, on dégage ?

– Absolument ! crie-t-il en levant les bras au-dessus de sa tête.

Son geste m’amuse beaucoup ; du haut de ses trente ans, mon pote reste un

vrai même. Je dois avouer que l'idée est sacrément tentante. Il y a cinq ans, j'ai tout abandonné pour vivre ça, et là, on me l'apporte sur un plateau ? Si je refusais, je serais vraiment le roi des cons. Et puis, en faisant ce choix, j'entraînerais mon ami avec moi, ce ne serait pas juste pour lui. On a trop galéré. Je n'ai pas le droit de me montrer centré sur moi-même à ce point. Je me dois d'être honnête... Si j'ai tout plaqué, c'est pour vivre mon rêve. Enfin, ça, c'est la version officielle que mon cerveau tente d'intégrer depuis tout ce temps. La réalité, je suis juste un être faible, incapable de protéger ceux qu'il aime. La France reste un grand pays, pas de raison que je flanche, que je la croise, que je la voie.

– Je veux le rencontrer, vérifier si tout est clair et si tout tient la route. Ensuite, je prendrai une décision.

– Très bien, on a rendez-vous avec lui dans une heure.

Deux jours après, nous signons les documents et nous préparons nos valises pour repartir sur ma terre natale vivre notre rêve. J'y range mon égoïsme, ma culpabilité, ma honte, mes peurs les plus profondes. Je redresse la tête, souris à mon ami et tente de laisser tout ce flot émotionnel au fond de mes bagages. Je devrais peut-être réfléchir à les jeter par le hublot, histoire de pas me les coltiner encore pour quelques années. Je touche mon but du bout des doigts, pourvu qu'il n'éclate pas comme une bulle de savon. Je pourrais peut-être discrètement, à distance, en apprendre plus sur ce qu'ils sont devenus, s'ils vont bien, s'ils sont heureux. Pourvu que je n'aie pas tout gâché...

Béa

Plusieurs jours se sont écoulés depuis notre virée à la maison de la plage. J'en garde un souvenir... brûlant et douloureux. Le frôlement du drap qui me passe sur le corps, au moment où je dois sortir de mon lit, m'arrache une petite grimace. Je me lève pour aller me préparer. Une chose que j'apprécie particulièrement dans cette maison, c'est la petite salle d'eau jouxtant ma chambre. Elle n'est pas très grande, seulement d'une réelle praticité. Une douche, une vasque, un meuble pour y mettre mes produits et le tour est joué. J'essaie de ne pas faire de bruit, je ne veux pas prendre le risque de réveiller mon fils, qui, à la moindre mouche qui vole, s'éjecte de son matelas et se jette sur moi pour que je lui confectionne son petit-déjeuner. Et là, vraiment, il ne peut pas me sauter dessus sans risque de se griller lui aussi. Ce n'est plus un coup de soleil que j'ai attrapé. J'ai littéralement la peau à vif.

Je mets l'eau à couler et me déshabille. Un petit coup d'œil dans le miroir m'amène à m'auto-flageller mentalement. Je ressemble à un spot dans les soirées disco. Un peu de musique et ma maison se transforme en boîte de nuit. L'avantage d'être célibataire ! Personne pour me critiquer ou me rappeler ma stupidité. Je me glisse sous le liquide tiède en gémissant. Quelle idée de n'avoir pas mis de crème solaire ! Je le sais pourtant, que mon épiderme est un aimant à coups de soleil. Greg me l'a proposé à plusieurs reprises, et plutôt que de le laisser me toucher, j'ai fait la forte tête. Je n'ai pas non plus voulu demander à Sofia de peur que Greg ne le prenne mal, quelle idiote ! Je le regrette amèrement. Je suis d'une couleur vive, la même que le super maillot de héros de mon fils.

Après quelques légers couinements de douleur, je sors et tente délicatement d'essuyer mon corps meurtri. J'ai un tout petit peu de chance : le temps va être splendide. Je vais pouvoir enfiler une robe légère qui sera un minimum en contact avec ma peau. Après m'être tartinée de crème qui, peut-être, m'apaisera. Dix minutes plus tard, je suis habillée, coiffée et légèrement maquillée. Juste un

peu de mascara, le reste de mon visage s'avère bien trop sensible.

Je me dirige vers la cuisine. Il est tout juste sept heures, je vais profiter du silence pour déguster un premier café. L'odeur qui me parvient me tire un sourire. Que j'aime cette cafetière programmable ! Ma tasse à la main, je sors m'installer sur la terrasse. La vue est splendide ; les couleurs, extraordinaires. Les vignes qui m'entourent égalaient le paysage. J'ai le sentiment de vivre dans un tableau aux multiples teintes. Le ciel amène une touche supplémentaire, les roses et violets qui l'habillent réchauffent mon âme. Ici, je n'ai peur de rien. Ici, nous construisons notre vie.

– Maman !

La voix de Ben me sort de ma contemplation matinale. Il sait où je suis et ne tardera pas à arriver. L'avantage des rituels. Le grincement de la porte de la cuisine m'indique qu'il est sur mes traces. Il s'approche pour venir se blottir dans mes bras. Je serre les dents, un câlin vaut bien que je souffre un peu.

– Bonjour, mon chat, murmuré-je.

Sa tête est lovée dans mon cou. Un petit grognement s'échappe de sa bouche, ce qui me tire un sourire. J'inspire avant d'entendre ses récriminations. Son odeur emplit mes narines et mon cœur.

– Maman, je suis pas un chat ! râle-t-il, un peu agacé.

– Si tu es un super-héros pour les autres, pour moi, tu es et resteras mon petit chat.

– Ah non, non, non, je suis un tigre ou un lion ou... tout, mais pas un chat ! rugit-il.

Il saute de mes genoux en même temps que les mots sortent de sa bouche. Il se retrouve devant moi, debout, le dos droit, les mains sur les hanches. Ben affiche une moue de contrariété. J'ai envie d'éclater de rire, toutefois je me retiens, ça l'énerverait encore plus. Je me mords l'intérieur des joues. Je ne veux pas laisser sortir le mini monstre de ses gonds. La transformation en une petite bête atroce est imminente. Hulk, à côté de lui, ne fait pas le poids. L'heure de nourrir mon petit animal sauvage a sonné.

– Allez, Batman, en route, allons manger !

– Hum oui, Batman c'est mieux, c'est pas mon préféré, mais je préfère !

– Tu as raison, Chéri, une chauve-souris, c'est bien mieux qu'un chat !

Après un bon petit-déjeuner plein de vitamines — mon petit héros a besoin de forces — je n'ai plus droit au « ah non Maman, j'aime pas les trucs verts dans l'assiette » ou encore « beurk, c'est dégoûtant » ou bien « ça va, je suis pas un lapin, moi », dès lors qu'un jour je lui ai expliqué que pour être le plus fort de

toute la planète, il fallait apprécier ce que je lui donnais, que c'étaient des recettes spéciales trouvées dans un livre secret très particulier : *Comment bien nourrir un super-héros*. Depuis, je suis tranquille. Il dévore.

Il est maintenant l'heure de prendre la route pour l'école. Trois semaines déjà que la rentrée a eu lieu. Le temps file si vite... Mon fils fait preuve d'une motivation surprenante. Quoique, pas tant que ça depuis qu'il sait lire et qu'il peut découvrir lui-même les histoires de ses personnages. Il est le plus heureux, ça lui suffit.

Alors qu'il enfile ses chaussures, une enveloppe glissée sous la porte attire mon attention. Je la saisis. Elle ne porte aucune inscription.

– Maman, j'arrive pas à faire mon lacet.

Je la glisse dans mon sac pour aider Ben. Je regarderai ça dès que j'aurai cinq minutes. Là, nous allons finir par être en retard.

Après une heure de route, je parviens enfin à mon poste de travail. Sofia et Allan se sont occupés des petits-déjeuners, je vais prendre le relais, débarrasser et tout remettre en place pour le service du midi.

– Bonjour, Demoiselle !

Je sursaute en entendant une voix m'interpeller. J'étais plongée dans mes pensées et je n'ai pas entendu Greg arriver.

– Bonjour, tu vas bien ? je réponds en souriant.

– Très bien merci, encore plus quand je te vois !

Il a toujours une petite phrase qui me provoque un rougissement, je crois que cela l'amuse beaucoup, en réalité. Quoi qu'aujourd'hui, ça doit être plus difficile à voir. Je suis aussi rouge qu'une écrevisse de la racine des cheveux aux orteils. Il sait que je ne souhaite pas de relation et je suis consciente qu'il n'est pas prêt, lui non plus, à quoi que ce soit. Le souvenir de sa dernière histoire reste encore très à vif. C'est comme une lame tranchante que je pourrais voir courir le long de son corps. Dans ses yeux, je décèle cette ombre qui le hante. Il tente de l'obliger à partir. Sauf que, parfois, nos démons sont plus coriaces que nous. Alors ce matin, le voir avec ce sourire me fait plaisir. Greg ne ressemble plus à celui qui est arrivé il y a un peu plus d'un mois.

Un jour, tandis qu'il se trouvait au bord de la piscine avec son calepin, je me suis installée et je lui ai demandé ce qu'il écrivait. Il m'a alors expliqué que son ex-compagne l'avait détruit et qu'il n'arrivait plus à composer. Il essayait, en vain. Il m'a alors parlé de Mieko, restée au Japon après leur rupture, et je lui ai

confié un morceau de mon passé avec Jérémy. Nous avons un point commun : un cœur meurtri. Il m'a semblé qu'une amitié était en train de naître entre nous. On se comprenait. On se ressemblait.

– Greg ! râlé-je pour la forme.

– Je sais, je sais... En réalité, j'essaie de t'amadouer, répond-il presque timidement.

– M'amadouer, pourquoi ?

– Je ne suis pas venu pour le petit-déjeuner et j'avoue que je meurs de faim. Du coup, je me demandais s'il était possible... enfin est-ce que...

– Café, croissant ? coupé-je.

– Oh oui, tu me sauves la vie, enfin je dirais plutôt l'estomac. Tu sais que j'ai une très bonne excuse, j'ai recommencé à travailler.

– Oh, c'est formidable, Greg ! Je suis si heureuse pour toi !

Et je le pense sincèrement. Quand il a atterri ici, il avait perdu le goût de créer, d'inventer. L'en savoir de nouveau capable est une excellente nouvelle. Je dois reconnaître que je me suis attachée à cet homme, mais je ne suis pas prête à l'avouer. En quelques semaines, il est devenu un ami et un super copain pour Ben.

– Merci, Béatrice, j'ai passé une grande partie de la nuit sur mon ordinateur. Je ne sais même pas à quelle heure j'ai pu le refermer.

– Va t'installer sur la terrasse, je t'amène un plateau.

Un sourire splendide accroché au visage, il se retourne et part. Je dois avoir la même expression à l'instant où je pénètre dans les cuisines. Je m'en aperçois quand je découvre la tête d'Allan. Il me dévisage avec une moue amusée.

– Tu as l'air en grande forme, Béa ! Tu as croisé ton admirateur ?

– Tu racontes n'importe quoi, Greg est juste un client. Bon d'accord, il est un peu plus que ça. Sauf qu'il reste un ami, pas davantage. Ne t'imaginer rien d'autre !

– Hum hum, bien sûr, juste un ami. Tu es certaine qu'il pense la même chose ? Parce que quand il te regarde, on croirait qu'il a envie de te...

– Ah, Allan, stop, tu vas encore débiter des cochonneries !

Il éclate de rire. Me taquiner et me mettre mal à l'aise reste son passe-temps préféré. Je prépare mon plateau plus vite qu'il ne faut de temps pour le dire, filant à toute allure à l'extérieur. J'adore mon ami, il est comme mon frère. Mais son humour se veut très souvent... comment le décrire ? Dérangeant, agaçant... et en dessous de la ceinture.

Installé au soleil sur un transat, au bord de la piscine, Greg pianote sur son

pc, un casque sur ses oreilles. Il semble plongé dans ses pensées, les yeux fermés, un petit rictus amusé accroché aux lèvres. Je dépose délicatement le petit-déjeuner et repars vers les cuisines.

Le reste de la journée se passe tranquillement. Je ne le recroise pas, il doit être en pleine création. C'est Sofia qui récupère Ben et Rose, l'école et la crèche se trouvant juste à côté.

Quand nous rentrons à la maison, il me faut m'occuper des devoirs, préparer le repas, doucher mon fils le coucher, et ensuite je peux me poser un peu. Je suis épuisée, certes, mais c'est mon moment à moi. En semaine, le restaurant n'est ouvert que pour les personnes louant une chambre du gîte. Cela nous permet à Sofia et moi d'avoir tout le temps nécessaire pour nous occuper des enfants. Le week-end, Allan et sa chère et tendre accueillent les personnes extérieures et nous prenons une baby-sitter pour nos enfants.

Mon super-héros préféré enfin endormi, je me prépare un thé et m'installe sur le canapé, l'ordinateur sur les genoux. Je consulte ma boîte mail, trie toute la propagande qui s'y trouve. Non, je n'ai pas besoin d'un nouvel aspirateur, encore moins d'une voiture. Mes petites culottes sont quasi neuves, tout va bien, merci !

Le message d'un expéditeur que je ne connais pas m'interpelle. Je l'ouvre et...

C'est quoi, ce bordel ?!

Jay

Une semaine que nous sommes de retour en France. Hier soir s'est tenue notre première représentation. Une heure à jouer, à s'éclater devant une salle remplie. Neuf mille personnes, je n'ai pas les mots pour décrire mes sensations. Je crois que si je cherchais dans le dictionnaire, je ne les trouverais pas. Ils n'ont jamais été inventés. Ce courant électrique qui a traversé mon corps de part en part ; cette décharge qui a dressé chaque poil, même ceux n'ayant pas encore poussé... Les spots se sont allumés, les applaudissements ont fusé, mon rythme cardiaque s'est accéléré, de plus en plus fort, à la limite de traverser ma cage thoracique. Je savais que Peter ressentait des émotions similaires. Nous avons depuis toujours des rêves identiques et une passion commune. La lumière m'empêchait de bien observer l'étendue des spectateurs : heureusement, je crois que j'aurais perdu connaissance. Mes doigts se sont positionnés sur les cordes. Un instant, mon cœur s'est arrêté. Les premiers accords ont jailli. La voix de mon ami a transpercé la salle. Nous nous sommes jeté un coup d'œil, nous transpirions la joie la plus intense. Nous avons alors joué, tout donné. Le public réagissait ; à chaque chanson, les applaudissements augmentaient, la puissance des cris croissait. Nous avons terminé dans une *standing ovation* incroyable. Putain que c'était bon ! Quand nous avons fini, le projecteur s'est éteint, et là, j'ai vu ce que jamais je ne pensais vivre.

Une heure plus tard, nous sommes sortis les yeux brillants. Nous n'avions à aucun moment de notre existence ressenti cela. Nous connaissions la rue, les gares, les scènes microscopiques dans des bars ou encore quelques petites salles de spectacle grâce à des personnes qui nous ont fait confiance. Mais jamais, non jamais ce vertige, ce saut dans le vide. Quand les spots m'ont ébloui, j'ai eu l'impression que je m'apprêtais à chuter du pont le plus haut qui puisse exister, sans élastique, sans parachute. Avec la peur de m'écraser mêlée à l'euphorie apportée par cette nouvelle liberté. Une loge nous avait été réservée. Collations,

boissons, tout organisé dans les moindres détails. Ce luxe qui nous est tombé dessus, comme ça, en un claquement de doigts, nous a légèrement étourdis. Peter m'a regardé, ses yeux exprimant une certaine sidération, puis nous avons commencé à sauter, à hurler comme des gamins devant un parc d'attractions gigantesque qui n'aurait été ouvert que pour nous. Quand mon cerveau s'est remis à sa place, j'ai adressé un signe à mon ami. Nous avons rebroussé chemin pour nous positionner sur le côté de la scène et profiter du concert. D'ici, c'était tout simplement époustouflant.

Le bruit de la porte qui s'ouvre avec fracas me sort de mes songes. Peter entre en sautillant. Il a peu dormi, mais semble malgré tout en pleine forme. S'il agit ainsi pendant toute la tournée, il finira par avoir ma peau. Parce que, soyons honnêtes, je ne supporterai jamais cette euphorie constante.

– Hey ! Comment tu vas ? Tu as passé une bonne nuit ? J'ai pas fermé l'œil, je suis totalement surexcité ! Putain, Jay, c'est complètement dingue ce qui nous arrive ! Tu veux un café ? J'ai faim, on va déjeuner ? Sans déconner, je suis totalement...

– Oh, hey doucement, tu parles bien trop vite pour que je capte tout, dis-je en éclatant de rire. Je suis prêt oui, allons-y.

Il est prévu que nous retrouvions le reste de l'équipe. L'hôtel a privatisé une salle à manger pour y accueillir tout le monde. Quand nous pénétrons les lieux, la majorité des personnes est arrivée. Il ne semble manquer que le groupe que nous accompagnons. On n'a pas eu vraiment le temps de faire leur connaissance. J'espère que cela ne durera pas, sans quoi, les quatre mois à venir seront bien longs.

Mon téléphone émet un son en continu. Je me connecte sur les réseaux sociaux. Le nombre de notifications est incroyable. Les « Had 2 B » ont gagné des centaines de nouveaux fans. Il y a des vidéos d'hier soir, des photos. C'est à couper le souffle.

Un soir, j'ai proposé ce nom. Peter a accepté, car si cela n'a pas la même signification pour lui, il prend tout de même sens dans son histoire et ce qu'il est aujourd'hui. On pourrait traduire par « devait être ». Ce que nous sommes, c'est ce que nous devons être. C'était écrit quelque part. Pour moi, tout se lie aux deux B, celui de mon âme sœur et celui de mon fils, gravés dans mon être. J'avais besoin de me souvenir, chaque jour, de mes choix. Un rappel également inscrit sur ma peau. Systématiquement, quand je contemple ces lettres, la profondeur de ses yeux apparaît. J'y décèle cette lueur, celle qui me paralyse

dans tout mon être. Ce dernier regard qui me renvoie systématiquement au lâche que je suis. Je devais prendre une décision. Et si j'avais choisi un autre chemin, où en serais-je aujourd'hui ? Qui serais-je ? Ce qui me semble ? Je me sentirais moins seul et que ce vide pourrait certainement être comblé. J'ai fui. Je ne peux plus revenir en arrière. Ce n'est pas faute d'y avoir pensé. J'ai tenté à distance de retrouver leur trace. J'ai téléphoné à ses parents qui m'ont raccroché au nez après avoir proféré un nombre incalculable de menaces. J'ai cherché sur les réseaux sociaux des images, une présence, une adresse. Je savais qu'elle avait quitté Paris, il s'agissait de la seule information que Richard avait lâchée. Rien, enfin presque. Juste quelques photos. Les mêmes depuis toutes ces années. Je les regarde en boucle. Une en particulier. Elle est aussi belle que lorsque je l'ai abandonnée. Ses cheveux noirs toujours longs. Ses yeux sombres m'aimantent inévitablement. Ben doit avoir un an et demi. Il se trouve dans les bras de sa mère. Derrière eux, un homme, souriant, entoure les épaules de Béra. À leurs pieds, un chien renifle ceux de Ben. Ce dernier rit aux éclats. La douleur que je ressens devient une torture, un nouvel élément s'imprégnant en moi afin de guider ma haine. De toute façon, je n'ai toujours été qu'un fuyard, incapable de protéger ceux qu'il aime. Ils méritaient tellement mieux. Ils semblent avoir trouvé leur place. Ils n'ont plus besoin de moi. Cette photo transpire le bonheur. Elle a rencontré l'amour, reconstruit sa vie. J'ai imprimé l'image et je l'ai gardée. Je l'observe chaque jour. Elle est ma piqûre de rappel. Il faut que je parte à leur rencontre, je dois les voir. J'ai peur de me montrer égoïste. Et si je venais tout foutre en l'air, tout ce qu'elle a construit, loin de moi ?

– Jay, ça te dit d'aller te balader après ? J'irais bien jouer le touriste dans la ville rose.

– Ça roule pour moi, ça ne fera pas de mal de se dégourdir les jambes avant le concert de ce soir.

Nous passons le reste de la journée à déambuler dans les rues toulousaines, visiter le capitole, puis marcher le long du Canal du Midi. Revenir en France m'apporte une sensation d'apaisement. Je suis chez moi. Mes démons se font plus bruyants dans mon esprit ; pour autant, en toute contradiction, je me sens mieux. J'aime les accents qui chantent, ces maisons qui me rappellent tant de souvenirs. Les notes, les sonorités se mêlent à mes pas, le désir d'écrire de nouveau me chatouille les doigts. Des mots qui résonnent dans ma tête.

Nous avons déjeuné en milieu d'après-midi, dans un petit restaurant de la rue Saint-Rome. L'avantage des lieux touristiques, on peut commander à toute

heure ! Nous sommes ensuite rentrés pour nous poser un peu, avant que la navette ne vienne nous chercher pour nous accompagner au Zénith. Je suis épuisé par cette balade et mon cerveau qui tourne à mille à l'heure. J'ai ce flot de pensées, de paroles et de notes qui se mélange dans mon esprit, ça bout, j'en ai le vertige. C'est trop. Je ressens cette puissance au fond de mon âme, cette colère tapie depuis si longtemps. Je tente de la maintenir pour ne pas qu'elle me submerge. Il faut que je me concentre sur le ici et maintenant. Plus tard, nous prendrons la route et dormirons dans le bus. Cette nouvelle vie m'excite.

Installés dans la chambre d'hôtel que je partage avec Peter, je profite du calme, tentant de garder mes démons le plus éloignés possible.

– C'était totalement dingue, hier soir, m'interrompt Peter, me sortant de mes pensées. Je me répète, je sais, mais waouh ! Et tu as vu la page du groupe ? Hallucinantes, les réactions.

Il est installé sur un fauteuil, la tête relevée, les yeux fixés au plafond, un sourire béat accroché au visage.

– Je sais, je suis complètement sur le cul ! je réponds, totalement estomaqué quand les flashes de la veille apparaissent dans mon esprit. Je ne pensais pas qu'un jour on irait plus loin que nos petites salles. Jusque-là on a eu quoi ? Au maximum deux cents personnes devant nous ? Et là c'était ? Je ne sais pas, genre neuf mille. Un putain rêve !

– Oh oui et tu as entendu les cris quand nous sommes sortis ? En plus du succès, ce sont les petites culottes qui vont jaillir ! ajoute-t-il quasi hystérique en sautillant.

– Peter, sérieux, tu ne changeras jamais ! j'éclate de rire en l'observant.

– Attends, tu plaisantes, on nous amène tout ça sur un plateau et tu voudrais que je me détourne ? Réfléchis deux secondes, c'est comme si on te mettait devant le nez le meilleur burger du monde et que tu prenais la salade verte à côté et sans vinaigrette, hein ! Eh bien non, moi, je choisis le pain, la viande, la garniture, les frites et les sauces !

– T'es con sérieux, tu compares tes conquêtes à un burger ?! Non, je te jure, tu m'auras vraiment tout fait ! Attends, tu parles de quel style de sandwich ? Avec ou sans bacon ? Et la sauce, c'est laquelle ? Parce que soyons honnêtes, ça change le goût quand même ! Remarque, je m'en souviendrai le jour où...

– Ouais, le jour où tu baveras devant un bon steak qui sera dans MON assiette. Allez, on file ou on va louper la navette !

– Bien, Don Juan, on décolle ! ajouté-je, pris d'un fou rire.

Quand nous arrivons, il y a une foule dingue à l'extérieur. Pourtant, nous ne commençons que dans trois heures. J'ouvre légèrement la fenêtre pour entendre leurs hurlements hystériques. Dans le véhicule, nous sommes en compagnie des ITL (In The Light), un groupe de rock français qui cartonne depuis près d'un an. Ils sont cinq membres d'une vingtaine d'années. Ils jouent chaque fois à guichet fermé. Quand je repense à la façon dont cela est arrivé, si vite, je me demande si ce n'est pas un mirage. Un bon scénario de série à la con ! Manquerait plus qu'on trouve l'amour.

Dans les loges, de nouveau, tout le nécessaire est là pour nous garantir le meilleur confort. Peter se jette sur le buffet mis à notre disposition. De mon côté, je m'installe sur le canapé afin d'ouvrir la boîte posée sur la table basse. J'éclate de rire en découvrant ce qui se trouve à l'intérieur. Peter, surpris, se retourne, les joues gonflées de bouffe. Je n'ai jamais compris comment il était possible d'ingurgiter autant de nourriture.

– C'est quoi ?

– Regarde !

Il s'approche, se penche, et lui aussi éclate de rire — sauf qu'il a la bouche pleine ! Nous découvrons des cartes avec des mots de personnes présentes la veille. Pour la grande majorité, des félicitations, des encouragements. Au milieu de tout cela apparaissent quelques... petites culottes.

– Tu sais quoi, Jay ?

– Non ! je réponds, toujours hilare.

– Ça y est, nous jouons vraiment dans la cour des grands !

Béa

– Maman, je crois que je vais être en retard !

La voix de Ben me sort de mes pensées. Je suis assise sur le canapé. En réalité, je n'ai pas bougé depuis hier soir. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Après avoir découvert ce mail, je suis d'abord restée sidérée, je ne sais combien de temps. Ensuite, après quelques clignements d'yeux et une accélération très importante de mon rythme cardiaque, j'ai regardé l'image d'un peu plus près. Ma vue est devenue floue. Des petites paillettes argentées flottaient, m'empêchant de distinguer ce que je redoutais. Finalement, cela aurait simplement pu être un sosie. Nous avons tous notre double quelque part, non ? Bon, là, c'était clairement le moment du déni ! Insidieusement, la colère s'est emparée de moi, mes mains se sont mises à trembler, ma respiration est devenue plus difficile. Six ans, six années que je n'avais pas vu ce visage. Je ne peux que le reconnaître malgré le temps écoulé. Chaque jour, quand j'observe mon fils, je retrouve les yeux de son père. L'héritage d'un père à son enfant. Le déchirement encore plus grand de mon âme.

Je ferme rapidement l'ordinateur. Je ne veux pas que Ben me pose des questions sur ce que je suis en train de faire. Je me lève, lui souris et file à la cuisine préparer son petit-déjeuner. Heureusement qu'il s'est réveillé seul, parce que nous aurions effectivement loupé l'heure de l'école.

– Chéri, tu as raison il faut vraiment qu'on accélère.

– D'accord Maman, je vais utiliser mon super pouvoir qui me permet d'aller super vite.

Une demi-heure plus tard, grâce aux capacités incroyables de Ben, nous arrivons juste au bon moment devant le portail. Ça ne s'est pas joué à grand-chose, l'institutrice était en train de fermer. Marche arrière et direction le gîte.

Les nerfs vont me permettre de tenir toute la journée, et je pense qu'il ne faudra pas venir me chatouiller les orteils. Jérémy, il est... il est en vie, et il s'éclate loin de nous, sans même se soucier de son fils. Je n'ai jamais réellement compris ce qui s'était passé, pourquoi il nous avait abandonnés. Aujourd'hui, une chose est sûre : il peut aller se faire foutre.



Les yeux de Jérémy se posent sur moi. J'y décèle une profonde tristesse. J'ai le sentiment qu'une partie de lui a disparu. Une perle humide prend place à l'orée de ses paupières. Mon cœur accélère, je me trouve incapable de me lever. Je suis allongée. Mes jambes, mes bras... Tout mon être tremble. Que fait-il ?

– Je suis désolée, Béa, je ne peux pas, je ne veux pas... Je dois choisir, je dois partir.

– Jérémy, mais...

– Je ne souhaite pas vous faire de mal, il faut que je quitte cette vie.

Des sanglots percent dans sa voix. La mienne devient à peine un souffle, inaudible, incapable de répondre. Quand il prend sa guitare et son sac, je me dis que je nage en plein cauchemar. Je sens les larmes glisser sur mes joues. Il pose sa main sur la poignée, se tourne pour observer Ben qui dort profondément dans son petit lit. Son regard se dirige ensuite vers moi. Il pleure. C'est là que je prends conscience de ce qu'il se passe. Je bondis en hurlant de toutes mes forces.

– Jérémy, NON !

La porte claque, il a disparu.



Et là, un messager anonyme m'envoie une photo de lui, sur une petite scène, dans un bar. Il est souriant derrière sa guitare, sa moitié, la seule qui ait toujours compté pour lui. Celle qui nous a volé l'homme de ma vie, le père de mon fils. J'ai tenté des recherches avec son nom. Rien. Absolument rien.

Je ne prête pas attention à la route, et sans m'en rendre compte j'arrive à L'Albarose. En sortant, je fouille dans mon sac pour trouver les clés du gîte. L'enveloppe, je l'avais oubliée. Je l'extrais, ouvre. C'est quoi, ce bordel ? Pourquoi ? Qui m'envoie une photo de Ben au bord de la plage ? Dans sa petite main, il tient son doudou, celui que je lui ai offert à sa naissance. Je n'aime pas

ça du tout. Mes doigts se crispent sur le morceau de papier qui se froisse légèrement.

Sofia se trouve près de sa voiture. Elle s'apprête à amener Rose à la crèche.

– Salut Béa ! Comment vas-tu ?

Le visage de nouveau dans la poussette, elle tente désespérément de la plier. J'ai envie de rire malgré l'angoisse qui s'est installée en moi. Je ne le peux pas, cette capacité m'a quittée. Un an qu'elle essaie, qu'elle râle... elle finit toujours par la laisser, abandonnée sur le parking, hurlant après tous ces foutus dessinateurs qui n'ont jamais dû avoir d'enfant. Quand enfin elle cède, qu'elle se relève et qu'elle s'apprête à baragouiner quelque chose, son regard se fige, ses sourcils se froncent.

– Béa ?

– Oui !

– Ça va ?

– Oui !

– Tu sais que tu n'arrives jamais à mentir ? Je vais être obligée de venir te tirer les vers du nez ! Rose sera en retard à la crèche, toi au travail, Allan râlera parce qu'il devra tout prendre en main. Alors, dis-moi ce qu'il se passe maintenant, on gagnera du temps.

Son sourire se veut bienveillant. Je sais qu'elle tente de m'alléger de la douleur et de la colère qui doivent envahir chacun de mes traits.

– Sofia, plus tard, s'il te plaît. Promis, je t'expliquerai, mais pas maintenant. File amener Rose, d'abord. Ce soir, si tu veux, tu viens à la maison, on couche Ben, et après je te raconte tout, pas tout de suite d'accord ? Je... je ne peux pas, là.

Mon air complètement désespéré semble lui suffire. À ma mine déterrée, mon amie comprend que je n'irai pas plus loin. J'en suis totalement incapable. Mon cerveau peine à se connecter.

– OK ! J'amène le vin, ça nous rappellera des souvenirs !

Je lui adresse un sourire qui se veut rassurant, elle grimpe dans sa voiture et file, la poussette restée bien au milieu du parking.

J'installe les tables de la salle à manger. J'aime cette pièce tout en pierres apparentes. Au plafond, de grandes poutres la traversent de part en part. Allan a souhaité garder un côté rustique qui s'associe à la perfection avec les lieux. Tout y est clair, la vaisselle, les nappes blanches. Aux murs, quelques photos de la région prises par Charlotte, la meilleure amie de Sofia et marraine de Rose,

complètement la décoration. Quand elle n'est pas à courir à travers le monde, elle vient poser ses valises. Elle ne reste jamais très longtemps. Eh oui, la vie est quand même moins fun au milieu des vignes ! Ce n'est pas ici qu'elle va déguster ses fameux desserts ! Elle reste toujours aussi excentrique et gourmande. Au début, j'ai eu beaucoup de mal à m'y habituer. Finalement, au-delà de cette carapace de fêtarde, c'est vraiment quelqu'un de chouette. Une amie, une vraie. Elle a été là pour Sofia pendant des années. Elle fait partie de ces personnes capables de porter votre douleur à mains nues, pour vous soulager, sans rien dire.

– Salut, jolie demoiselle !

Je sursaute, surprise par l'irruption de Greg. Depuis quand est-il là à me regarder ? Appuyé sur le chambranle de la porte d'entrée, les bras croisés sur son torse, un petit sourire taquin accroché au visage, il m'observe.

– Salut, Greg ! Comment vas-tu ?

– Bien merci, je me suis installé sur la terrasse pour travailler, j'espère que ça ne te dérange pas !

– Non, c'est même très bien, je vais pouvoir aller nettoyer ta chambre sans te déranger ! j'ajoute, enthousiaste.

– Ah non, t'embête pas, tu la feras plus tard, y'a pas besoin ! ajoute-t-il, un peu hésitant.

– Mais si, il faut que je...

– C'est bon, je te dis ! il répond, agressif.

Je me raidis légèrement. Immédiatement, il s'excuse en m'expliquant qu'il a mal dormi, que la créativité a un prix : le manque de sommeil et la mauvaise humeur. Je lui souris, hésitante ; je comprends, même si cette réaction me blesse. En le regardant, avant de partir, je perçois en effet sa fatigue. Les poches noires sous ses yeux, ses pupilles brillantes... Tant pis, après tout, si son plaisir est de dormir dans du linge sale, ça ne me regarde pas !

Je reprends l'installation pour le service du midi et pars ensuite m'occuper des chambres, enfin celles des autres résidents.

L'après-midi est bien entamée. Je n'ai pas arrêté, ce qui m'a permis de penser à autre chose. Travailler m'empêche de ressasser, et c'est exactement ce dont j'ai besoin.

Sofia arrive avec les enfants. Le temps est encore beau et chaud, nous décidons de les laisser profiter de la piscine juste après le goûter.

– Maman, regarde comme je sais sauter loin !

– C’est surtout ta voix qui doit aller à l’autre bout de la Terre. Tu cries bien trop fort !

Toujours vêtu de son maillot de bain rouge, voilà Ben sur le petit plongeoir, à rebondir encore et encore avant de se propulser le plus loin possible. Rose, qui se trouve dans une bouée près de Sofia, rit aussi fort que son petit corps le lui permet. Elle a de sacrées cordes vocales. Quant à moi, je suis installée sur un transat sous un parasol. Je ne suis pas certaine que ma peau écrevisse supporterait un nouveau round.

– Qui a soif ? s’exclame tout à coup Allan d’une voix enjouée.

Il porte un plateau avec des boissons fraîches et quelques condiments. Pour les adultes, c’est l’heure de boire une bière. Les enfants sortent de l’eau aussi vite que s’ils avaient le feu aux fesses. Nous nous installons tous les cinq autour d’une petite table. Ben et Rose sont emmitouflés dans leurs peignoirs. La journée prend fin.

– Les filles, si vous voulez, je peux gérer seul, ce soir. Je n’ai que cinq couverts, les autres clients sont de sortie.

Sofia regarde son mari, un sourire amoureux illumine son visage. Elle acquiesce, le remercie en l’embrassant et m’adresse un signe pour m’inviter à la suivre. Nous emmenons les enfants avec nous. Après un bon repas et une douche rapide, nous les mettrons au lit. Rose dormira chez moi, Ben est ravi.

Mon cœur accélère légèrement. Nous allons avoir *la* conversation.

En quittant la terrasse, j’aperçois Greg, les mains en appui sur le balcon de sa chambre. Il me fixe. Je lui adresse un petit signe et quitte la propriété.

Jay

Nouvelle ville, nouveau concert. Toulouse, c'est du passé ; nous avons roulé une partie de la nuit pour rejoindre Lyon dans notre maison sur roues qui est, je dois avouer, assez surprenante. Je ne m'attendais pas à ce qu'un bus présente autant de confort dans un espace si confiné. Nous allons y vivre, enfin façon de parler, tous les sept en compagnie des deux chauffeurs qui se relaient. Il est conçu avec un étage offrant « l'espace nuit ». En bas, une fois les portes franchies, nous traversons un petit salon. Des banquettes doubles de chaque côté de l'allée centrale se font face, elles sont séparées par de petites tables basses fixées au sol. Au plafond pendent des écrans connectés à des casques Bluetooth. Ensuite, se trouve un coin repas avec des sièges et tables style « bar ». Une cuisine avec frigidaire, micro-onde, cafetière, plaques de cuisson complète l'endroit exigü... Je ne sais pas encore si nous prendrons beaucoup de repas ici, néanmoins je trouve que cela est très utile, car il semble que certains aient un appétit féroce après les concerts.

Avant de quitter Toulouse, le temps que l'équipe d'ingé' démonte le matériel, nous nous sommes retrouvés ici et nous avons pu faire un peu connaissance avec l'autre groupe. Je suis convaincu que nous n'allons pas pleurer, pendant cette tournée.

Premier constat : le frigidaire accueille plus de bières que de légumes !

Deuxième constat : la pudeur n'est pas de mise.

Je suis installé sur une des banquettes, une tasse de café dans les mains, mon ordinateur sur les genoux. Le grand plus, avec le wifi disponible. Dans la cuisine, un des gars se prépare son petit-déjeuner. Il n'a revêtu qu'un caleçon. Je n'entends pas Peter arriver, c'est quand il me tape sur l'épaule et que mon

expresso se met à tanguer dangereusement, frôlant les rebords, que je réagis.

– Tu étais parti où, là ? Je t’ai appelé, tu n’as pas répondu.

Son regard se fixe sur mon écran. Je le ferme aussitôt. Je ne peux pas encore lui en parler, je ne suis pas prêt à tout dévoiler. Peter connaît une partie très importante de ma vie, sauf qu’il ne sait pas à quel point je me suis montré lâche par le passé, et cela à deux reprises. Je refuse de voir la déception dans son regard, de le sentir se détourner de moi par honte de celui que je suis finalement devenu.

– J’ai préparé du café, t’en veux ? je me dépêche de demander.

Son froncement de sourcils m’indique clairement qu’il sait que quelque chose ne tourne pas rond. Comme toujours, en ami fidèle et patient, il n’ajoute rien et acquiesce d’un signe de tête. Il est également conscient que s’il insiste, je vais le renvoyer bouler.

– Je veux bien, oui... J’ai l’impression d’être passé sous un camion tellement j’ai mal au crâne.

– Rien de très surprenant. Quand je suis monté me coucher, tu étais debout sur la banquette en train de danser, torse nu, ton tee-shirt tournoyant au-dessus de ta tête, ajouté-je, amusé.

– Chut, ne parlons pas des choses qui fâchent. D’ailleurs, tu es parti très tôt, toi !

– J’ai bien l’intention de tenir sur toute la tournée, et si je suis ton rythme, ce sera impossible.

– Sérieux, Mec, on n’a qu’une vie ; je vais pas laisser passer cette expérience de dingue, s’exclame-t-il en se redressant fièrement. Tu vois, c’est comme les petites culottes qui tombent sur scène, j’ai bien l’intention d’aller les chercher moi-même !

– J’ai toute confiance en toi, confirmé-je en riant.

Effectivement, il risque très vite d’avoir une sacrée collection. Quand nous avons commencé à tourner un petit peu dans les clubs de Montréal, nous rencontrions très souvent de jeunes demoiselles qui n’attendaient que nous. Il ne nous restait plus qu’à choisir et le reste de la nuit était... Comment expliquer ? Haut en couleur ! Aujourd’hui, tout est différent. Le retour en France me paralyse. Les soirées arrosées me permettaient d’oublier, sauf que les lendemains se voulaient bien pires. Cette souffrance venait puiser au plus profond de mon être afin de réveiller mes démons. Les relents d’alcool et d’abus en tout genre n’étaient pas ce qu’il y avait de pire. Non, la réapparition quasi quotidienne de ce trou béant que je croyais avoir colmaté à coups de leurres restait là, tapie dans un

recoin de mon âme à la surface bien trop fragile. Les corps dans lesquels je plongeais me donnaient une bouffée d'oxygène. Je m'enfermais dans une bulle et j'oubliais. Sauf que quand mes paupières se soulevaient, quand ma main frôlait le corps de l'inconnue, tout recommençait.

En acceptant de revenir en France, j'ai décidé de cesser les aventures, j'ai caché mes fantômes un peu plus loin. Ici, je souffre en silence, comme si je cherchais cette douleur pour me rappeler le lâche que je suis. Comme si je souhaitais ces coups de lames tranchant mon cœur. Je dois arrêter ma quête, arrêter de visionner ces quelques images, ces photos d'elle, de lui... C'est de pire en pire, me trouver si près me fait perdre la tête. Je dois assumer mes choix, je suis mort depuis bien trop longtemps pour imaginer et rêver une autre fin à mon histoire. Les contes de fées restent des contes, des histoires pour des enfants innocents qui, un jour, découvriront la vérité. Et elle n'est pas si jolie que ça. J'ai besoin d'air, besoin de m'évader. Juste un peu.

– Peter, on sort ce soir après notre partie ! je m'exclame, faussement joyeux.

Mon pote se retourne, les yeux plus grands que des soucoupes, la bouche pleine de confiture, sa tartine dans une main et son café dans l'autre.

– Euh oui, mais... on sort pour quoi ? Je veux dire... enfin, tu veux aller où ? Depuis que nous avons décidé de participer à cette tournée, tu clames haut et fort que tu es devenu un mec sérieux qui ne baisera plus la première nana qui passe.

– J'ai besoin de bouger, j'ai besoin de passer la nuit à baiser !

– OK, tu... tu as pris des produits interdits ? Quelque chose de dangereux ? Avoue, c'est ça ? Ça va ? Tu es malade ?

Son regard devient inquisiteur, il s'approche de moi, m'observe ; il cherche ce petit quelque chose au fond de mes yeux qui lui permettra de trouver une raison tangible à ce retournement de situation. Je râle depuis si longtemps à propos de ses plans d'un soir. Il pose sa main sur mon front, je la dégage rapidement en la claquant.

– Nouvelle vie, non ? Alors aujourd'hui est le premier jour !

– Yeah ! À nous les petites culottes !

– Absolument !

Le reste de la journée est plutôt tranquille, nous profitons de notre temps pour répéter. Quelques notes et quelques mots surgissent dans mon esprit, se dessinent doucement. Une nouvelle chanson se profile ! Je ne sais qu'en penser. Des années que je n'ai pas laissé mon esprit créer. Je le bridais, tout ce qui en sortait était trop sombre, trop lié à mes actes passés. Revenir dans mon pays

natal, revenir près d'eux serait-il responsable de ce revirement ? Est-ce pour cela que je m'y autorise ?

*This night alone in these cold sheets
There are secrets so hard to keep
This night alone without you
I can't forget you
Where are you my angel ?
Where are you my love ?
My ghosts are so strange
They don't leave me during the day
They don't leave me anymore. [1](#)*

– Jay ? Jay, oh Mec, t'es là ?

Le brouillard dans lequel je me trouve s'évapore doucement. La voix de Peter me sort de cet état de semi-conscience. Je suis assis au bord de la scène, ma guitare à la main. Mes yeux papillonnent légèrement pour s'acclimater à la lumière.

– Quoi ?

– C'est quoi ce truc qui vient de sortir de nulle part ?

– De quoi tu parles ?

– La chanson, c'est quoi ?

– Quelle chanson ? Je comprends rien, sois plus clair, Peter ! réponds-je d'une voix qui devient dure et agacée.

– Et oh, tout va bien, mon pote ! C'est juste que tu viens de chanter en grattant tes cordes et je... c'est magnifique !

– Quoi, j'ai chanté ? Tu veux dire que tu as entendu ?

Je me croyais seul dans ma bulle, je ne pensais pas que Peter avait été témoin de ce moment d'égarement, je... je dois me ressaisir, je sens que les choses basculent à l'intérieur et ce n'est pas possible.

– Je sais pas, je ne me souviens pas de ce que j'ai joué.

Évidemment, c'est totalement faux ! Ce refrain, je l'ai dans la tête depuis bien longtemps. C'est une des raisons qui font que je n'écris plus. Je compose les mélodies, simplement les mélodies. Je ne pose plus les mots sur du papier. C'est trop dangereux pour moi, car si je laisse mes pensées et mes sentiments s'échapper, je m'effondrerai. Notre duo fonctionne parfaitement, Peter gère les paroles, moi la musique.

– Fous-toi de moi, pas de soucis !

– Allez, on bouge, on va pas rester là à papoter comme des gonzesses.

– Oh que j’aime quand tu es de bonne humeur comme ça, mon Jay !

Peter éclate de rire en me frottant la tête, comme si j’étais un môme de quatre ans. Je lui retourne un coup de poing dans l’estomac qui le fait grogner et a pour avantage d’interrompre son geste.

– Allez, mon poulet, viens, on se préparer pour le concert ! ajoute-t-il, hilare.

Au moins, il n’est pas rancunier !

Béa

Dans peu de temps je serai en tête à tête avec Sofia. Je redoute ce moment, je redoute cet échange. Pour une fois, j'aimerais que le temps se fige, ou qu'il s'allonge. Mon cœur bat déjà si vite, comment résistera-t-il au reste de la soirée ? Les enfants sont installés à table, Ben à sa place, Rose sur la chaise haute qui est toujours dans ma cuisine, prouvant ainsi que le lit à barreaux qui se trouve dans la chambre d'amis, qu'elle est ici comme chez elle. Elle me scrute de ses deux billes bleues. Ce regard ne m'est pas totalement inconnu. Elle possède le même qu'Allan. J'ai l'impression qu'elle s'apprête à me questionner, jusqu'à ce que je crache le morceau, comme le ferait mon meilleur ami. Elle aura le même sens de persuasion. Elle sera redoutable. Il n'y a qu'à regarder son petit nez se retrousser pour le comprendre.

Je raconte n'importe quoi !

Cette môme n'a que deux ans et je lui prête les qualités ou plutôt les mêmes défauts que son père ; il faut vraiment que je me ressaisisse, ça ne tourne pas rond, là-haut ! Je reprends pieds, et en y regardant de plus près, elle a le visage recouvert de sauce tomate. Rose me scrute, me tendant son gobelet pour que j'y mette de l'eau. Bref, elle a soif et n'est absolument pas prête à tenir un interrogatoire.

Après ce repas bien salissant, une bonne douche et les enfants en pyjama, nous pouvons enfin les mettre au lit. Je m'occupe de raconter l'histoire, rituel impossible à manquer. Ce soir, je dois faire preuve d'imagination. Un savant mélange de super-héros et de princesses pour satisfaire les deux petits monstres. Quand j'ai terminé, Sofia monte border sa fille. Je me penche au-dessus de mon fils et frotte mon nez au sien.

– Je t'aime plus que la planète, je lui souffle tendrement.

– Je t’aime plus que deux planètes.

Je lui souris, le serre fort dans mes bras, respire son odeur de petit garçon au creux de son cou. Mon cœur se gonfle en même temps que mes poumons. Je dépose un dernier baiser sur sa joue avant de quitter la pièce. Sofia est dans le couloir, elle m’attend. Nous descendons toutes les deux, prêtes à savourer cet instant de calme.

– Bien, le vin est frais, on peut s’installer !

Le moment de sérénité aura été de très très courte durée ! Mon amie n’a pas oublié les raisons de cette soirée improvisée. Elle se tient droite, l’épaule en appui contre le chambranle de la porte, une bouteille de blanc en main. Sans attendre plus longtemps, elle s’approche, se saisit du limonadier² qui était déjà sur la table basse ainsi que nos deux verres. Elle nous sert, vient s’asseoir sur le sofa de tissu beige qui occupe une partie de mon salon. Enfin beige, si on omet les traces de chocolat et de feutre laissées par Ben. J’essaie régulièrement de me dire que c’est une œuvre d’art réalisée par un petit artiste en herbe.

– Santé !

Nos verres se percutent doucement dans un petit bruit très reconnaissable. Mon palpitant répond en écho par un battement plus fort que les autres. Je vais devoir me replonger dans les brumes de mon passé. Dans ce tourbillon émotionnel qui a emporté avec lui une part de ce que j’étais. Sofia attend patiemment. Elle s’est confortablement assise, les jambes repliées sur le canapé. J’inspire le plus doucement possible et attrape mon ordinateur. Après l’avoir ouvert, je recherche l’image envoyée par mon messenger anonyme. Je tourne l’écran vers elle. Elle observe la photo sans rien dire, puis me fixe. Je vois les interrogations dans ses yeux.

– C’est Jérémy, le père de Ben, précisé-je dans un murmure.

– D’accord, répond-elle très sérieusement.

– Je l’ai reçue hier par mail, je ne sais pas qui est à l’origine de ça, mais...

Je sens un sanglot poindre, ce qui me coupe dans mon explication. Mon cœur bat un peu trop fort dans ma poitrine. Le regard de Sofia devient doux, sa voix aussi.

– Mais quoi ?

– Tu n’imagines pas le choc quand l’écran a affiché cette photo, j’ai cru que mon cœur allait traverser la paroi qui le protège depuis si longtemps. Je la pensais plus solide que ça, d’ailleurs ! je continue tristement. Je ne sais pas ce qui se passe en ce moment, c’est...

Ma voix baisse légèrement, l’émotion me submerge. Ce mail, la photo de

Ben sous ma porte, me semble quand même étrange. Je ne sais pas qui se trouve derrière tout ça et je commence à flipper. Toutes ces nuits de larmes, de doutes, de questionnements. Toutes ces journées à essayer de comprendre. Tout ce temps seule face au petit moment de vie de mon fils, ceux que j'aurais dû partager avec son père. Ses premiers pas, sa première dent qui pousse celle qui tombe, ses premiers mots... seule.

– Il s'est passé quoi, Béa ? Tu n'as jamais vraiment parlé de lui ni de cette période. Tu sais que je respecte ce silence, je le comprends. Si j'ai appris une chose, et en partie grâce à toi, c'est qu'il faut laisser sortir ses démons. Il faut s'en libérer pour avancer. Il faut du temps, plus pour certains que pour d'autres, et un jour...

– Je sais, Sofia, mais c'est si difficile, j'ai tellement souffert. Si je laisse échapper ces mots, je...

Le silence s'impose, je ne peux continuer, mon cœur va se remettre à saigner, et cette fois-ci, jamais je ne pourrai le colmater. Mon amie le sait. Patiente, elle ne me brusquera pas. Un sourire, léger, se dessine sur mon visage. Je ferme les yeux, laisse reposer ma tête sur le dossier du canapé. Les souvenirs affluent.

– J'étais au lycée, en terminale pour être exacte...



Jérémy est là, comme chaque jour, installé avec son groupe de potes. Des garçons tous plus beaux les uns que les autres. Ils passent leur temps à jouer de la guitare, chanter, proposant constamment des petites représentations. Ils adorent se pavaner et, surtout, ils ont un succès dingue auprès des filles. Je suis tout aussi fan, mais plus discrète. Je les observe à distance. Quand sa guitare résonne, mon cœur commence lui aussi à jouer dans un tempo similaire. J'observe son visage, sa concentration, le mouvement de ses doigts qui frôlent les cordes. Je savoure le son qui en découle. Je rêve d'être à la place de son instrument, qu'il me touche avec autant de douceur et d'adoration. Il se met à chanter avec les autres et je n'entends plus que lui, sa voix grave qui me réchauffe, m'enveloppe dans du velours. À distance, je tombe amoureuse de lui. Il est mon premier fantasme et je pense qu'il le restera.

Je dois partir déjeuner. À contrecœur, je détourne les yeux. Assise seule à ma table, je contemple le plat devant moi, cherchant à deviner ce qui le constitue. Un bruit attire mon attention. Je relève la tête et le vois, lui. Son

plateau en main, il observe ; nos regards se croisent. Mon cœur ne demande qu'à sortir de ma poitrine. Il bat si vite que c'en est douloureux.

Le garçon avance dans ma direction, ses pupilles accrochées aux miennes. Il s'assoit en face de moi. Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Il me sourit, je reste figée.

– Salut !

– Euh... salut ! je réponds d'une toute petite voix.

Les semaines passent, nous ne nous quittons plus. J'entends les ragots, les critiques. Moi, la petite intellectuelle avec le beau gosse musicien du lycée. Jérémy me recommande de ne pas écouter. La seule chose qui compte, c'est son amour, notre amour.

Nous passons notre bac avec succès, nous sommes tous les deux diplômés. Je dois m'inscrire en fac de médecine. Sauf que... sauf que pour lui, le chemin prend une tout autre direction. Son rêve, c'est la musique... Il ne vit que pour ça.

Quand il arrive ce matin-là, son regard est sérieux, dur. J'y décèle des petites particules que je ne connaissais pas, de la douleur peut-être.

– Béa, je quitte tout. Je ne supporterai pas de te perdre. Tu es l'amour de ma vie, ma muse, tu es mon autre, celle qui me rend complet. Je veux vivre cette aventure avec toi.

– Je ne comprends pas.

Je suis blottie dans ses bras. Nous sommes allongés sur l'herbe, à l'ombre d'un grand chêne.

– J'ai annoncé à mes parents que je partais, que je n'irai pas à la fac. Je veux jouer, je veux réaliser mon rêve. J'ai deux allers pour Paris, viens avec moi !

Interdite, il me faut quelques minutes pour que l'information atteigne mon cerveau. Ses yeux sont maintenant brillants d'espoir.



– J'étais totalement folle de lui, que pouvais-je faire d'autre ? Je suis rentrée chez moi, j'ai annoncé à mon père et à ma mère que je m'en allais. Ce n'était pas si simple pour eux. Il y a eu des cris, des pleurs. J'ai été punie, interdiction de quitter les lieux. Au milieu de la nuit, j'ai pris un sac, fourré quelques affaires dedans et je suis partie le rejoindre. Nous avons pris le train et nous avons tout

quitté. Nos familles, nos amis, nos études. Nous nous aimions, nous n'avions peur de rien, nous pouvions tout affronter.

– Comment avez-vous fait là-bas ? Je veux dire, comment avez-vous vécu ? s'étonne Sofia.

– De petit boulot en petit boulot, de squat en squat.

– Attends, ça signifie que vous avez dormi dans la rue ? questionne-t-elle, sidérée.

– Oui. Jérémy jouait dans certains quartiers pour gagner un peu d'argent ; de mon côté, j'ai rapidement trouvé des petits remplacements dans des restos. Ça nous permettait de manger, mais rien de déclaré, du coup impossible de se loger. Alors, on dormait dans des appartements abandonnés, des logements sinistrés, des gars que rencontrait Jérémy dans la rue lui proposaient un coin pour quelques heures de repos. Ça n'a pas toujours été simple ; certaines nuits, je ne fermais pas l'œil, je flippais à un point inimaginable, mais nous étions ensemble et il n'y avait que ça qui comptait. Dans ces moments-là, je me blottissais contre lui, inspirais un peu de sa force. Le voir sourire parce qu'il jouait sa musique tous les jours était la chose la plus importante. J'avais dix-huit ans ! expliqué-je, émue.

– Et ta famille ?

– Je n'ai pas eu de nouvelles, réponds-je en haussant les épaules. En même temps, ils ne pouvaient pas me trouver. Pendant plus de six ans, je n'ai pas eu un seul contact avec eux.

– Attends, quoi ? Six ans ! Mais... Ils ont dû se faire un sang d'encre !

Ses yeux s'agrandissent, sa voix devient presque colérique.

– Si tu veux la suite, ressers-moi !

Ce n'est que le début de l'histoire et j'ai besoin de forces pour continuer. Comme si un verre de vin pouvait me donner cette énergie-là ! Ce n'est qu'un leurre, toutefois ça reste quand même efficace.

Sofia s'exécute, son petit nez retroussé en signe de mécontentement. Elle ne comprend pas mes choix. Elle ne me juge pas, elle attend juste de connaître la suite.

Jay

– Putain, Jay, c’est complètement dingue ce soir, j’adore cette ville ! crie Peter, hystérique.

Nous venons de sortir de scène et d’entrer dans notre loge. Je suis dégoulinant de sueur, j’ai chaud, mon cœur bat plus vite que jamais. Effectivement, ce concert était juste extraordinaire. Ce qui m’a le plus soufflé ? Le moment où les spectateurs ont repris avec nous le refrain d’une de nos chansons. Une de celle qui navigue sur le net depuis que nous avons démarré la tournée. Ce n’est que le début, nous n’avons joué que trois représentations, et déjà je peux affirmer que nous avons un public, un vrai ! Certes, ils viennent voir les « ITL », mais ils nous ont adoptés.

– Oui, totalement dément, je n’arrive même pas à y croire, c’est...

– Culottement bon, me coupe-t-il en éclatant de rire.

Je le regarde en souriant. Il se dresse là, secouant deux petits strings dans ses mains. Il est fier de lui. Depuis que les premières vidéos circulent, il se vante qu’il va collectionner ces minuscules morceaux de tissus. Je constate que certaines spectatrices ont bien reçu le message. En même temps, il a toujours eu un succès incroyable. Je n’ai jamais vraiment eu à me plaindre ; la différence ? J’y suis moins réceptif. Il est le joueur de notre duo. Aussi blond que je suis brun, les yeux aussi foncés que les miens sont clairs. Si nous avons quasiment la même taille, avoisinant le mètre quatre-vingt-dix, il est aussi trapu que je suis sec. Notre musculature est bien présente, mais différente. Notre point commun : le nombre de carrés de chocolat dessinés sur notre ventre. Sa peau recouverte d’encre noire, la mienne ne possède que deux dessins, un sur mon dos, un autre sur mon cœur. Deux parties de ma vie y sont gravées, me rappelant systématiquement ce que j’ai fait ou ce que je n’ai pas fait. Le poids du passé, le

poids de la culpabilité à jamais inscrits.

La porte s'ouvre dans un grand fracas. Joseph, notre manager, entre. La caricature même. Costard cravate, cheveux gominés coiffés en arrière, cigare à la main toujours éteint puisqu'il a arrêté de fumer depuis plus de dix ans. Son sourire fend son visage de part en part. Sur le coup, il me rappelle le chat de Cheshire. Dans un geste très théâtral, il laisse apparaître une bouteille de Champagne accompagnée de quelques coupes.

– Les gars, vous êtes exceptionnels ! Je savais que mon flair était le plus fin et le plus sûr de cette Terre. Vous êtes géniaux, ajoute-t-il avec un déhanché qui nous conduit à exploser de rire. Vous allez devenir des grands, des très grands ! Vous pouvez avoir confiance, bientôt vous serez des têtes d'affiche !

Il s'approche encore, fait sauter le bouchon et sert trois flûtes.

– Au succès, les garçons !

Je trinque avec lui, puis mon ami. Peter a les yeux brillants, remplis de bonheur et de fierté. Il me regarde, m'adresse un clin d'œil. Oui, nous y sommes arrivés ; oui, nous avons réalisé notre rêve et bien plus encore. Toutes ces années de galère, tous ces moments de doute, de peur, de faim, et nous voilà ici, dans cette ville, dans cette tournée incroyable. Je n'ai pas toujours pris les bonnes décisions. Tout quitter a certainement été la plus difficile. Au moins, ce n'était pas pour rien. C'est cher payé, mais c'est un mini bénéfice. Je peux continuer à vivre dans ce mirage. La fuite pour réaliser mon rêve, tu parles ! Un cauchemar ayant revêtu ses plus beaux atouts, me conduisant à exister dans un pseudo bonheur.

– J'ai une autre nouvelle pour vous !

La voix de Joseph me sort de mes pensées lugubres. Il s'arrête, espérant créer le suspense, pensant peut-être nous amener à le supplier afin de savoir ce qu'il en est. Son sourire s'agrandit encore, puis se fane quand il constate que nous attendons sagement qu'il daigne ouvrir sa gueule. Il se décide enfin :

– J'ai eu les bureaux du label, vu votre incroyable ascension et les retours dithyrambiques du public, vous allez enregistrer un album avant la fin de tournée. Quand nous serons à Paris, nous profiterons des locaux et du temps imparti pour réaliser le premier single. Ainsi que le clip.

Alors là, pour le coup, il me la coupe totalement. Je ne sais plus quoi répondre et ce n'est pas faute d'essayer. Les mots ne sortent pas. L'air non plus, d'ailleurs. Deux solutions : ou je prends un bon coup et ma respiration reprend, ou je tombe raide mort sur le sol. Peter se met à hurler, à trépigner et finit par me

sauter dessus. *Merci mon pote, tu m'as sauvé la vie ! L'air s'infiltré violemment dans mes poumons, les neurones qui habitent mon cerveau se reconnectent et je me mets, moi aussi, à trépigner et sauter et hurler et... waouh, la vie est juste incroyable !*

– On reparlera de tout ça plus calmement, reprend Joseph. Nous établirons un planning, discuterons des textes. J'ai quelques propositions à vous faire et...

– On veut nos textes, Joseph, coupé-je sèchement. Sur cet album, ce sont nos chansons qui apparaîtront.

– Oui oui, on en reparlera calmement, les enfants, ajoute-t-il presque tendrement. Comme je vous disais, tout sera organisé pour notre passage à Paris. Le temps imparti reste très court, cependant faisable, vous êtes capable de relever le défi !

– Et comment ! intervient fièrement Peter.

Nous finissons de boire notre coupe. Joseph file ensuite observer dans les coulisses si tout fonctionne correctement. Il est plutôt rassurant malgré son côté comique et cliché. Il gagne petit à petit ma confiance, ce n'est pas rien. Je n'ai plus la crainte de me faire avoir, avec lui.

Je suis installé dans le petit canapé, le visage incliné vers le plafond. Mes yeux se ferment un instant. Je savoure ce moment de calme, cet instant particulier. Je repense à notre conversation. Un single. Un clip. Un album. La consécration ! Les basses résonnent, mon cœur et mon estomac répondent en écho. J'aime sentir ces vibrations, elles me donnent l'impression d'être totalement en vie, à ma place. Quand le calme s'empare de moi, ce sont les souvenirs qui affluent doucement. Je ne peux connaître cet état de plénitude bien longtemps.



Allongé sur mon lit, je contemple les images collées au plafond. La musique se diffuse. Ses vibrations s'insinuent doucement en moi. Je me sens si bien quand ces battements en rythme avec le tempo cognent dans mon être.

La porte s'ouvre. Elle se jette sur mon lit.

– *Jérémy, s'il te plaît, aide-moi ! supplie-t-elle.*

Sa peau est pâle, presque transparente. Ses yeux cernés de noir. Ses mains tremblantes.

– *Arrête tu me gonfles avec tes histoires, tu t'y es mise toute seule, j'y peux rien. Ce que tu me demandes est impossible. Bouge-toi et sors-toi de cette*

merde ! Vire ce connard qui te sert de mec !

– Je peux pas, j’ai besoin de lui, j’ai besoin de ça ! Aide-moi, gémit-elle.

Sa tête se penche vers le sol. La résignation apparaît sur son corps. Doucement, elle se relève, franchit le seuil. Comme chaque fois qu’elle vient demander mon soutien. Que veut-elle que je fasse ? C’est son problème, pas le mien. Je n’ai que dix-sept ans ; elle, dix-neuf.

Elle quitte la maison. La porte claque. Je m’affale de nouveau sur le matelas, observe au plafond les posters de mes groupes préférés. Ma respiration s’apaise. Mon esprit tourbillonne encore un peu. La musique s’empare de nouveau de moi. J’ai du mal à comprendre pourquoi elle réagit comme ça, pour quelle raison elle fait tout cela. Elle est belle, intelligente. Et eux, installés bien sagement devant la télé, enfermés dans un monde qui n’est pas vrai, que font-ils ? Je sens la colère m’envahir, la haine me submerger.



Un bruit percutant me sort de mes songes, je me redresse en un mouvement rapide. Je déteste me sentir happé ainsi par le passé. Je déteste ces fantômes qui réapparaissent quand on les attend le moins. Peter se fige devant moi, recouvert d’une simple serviette de bain autour des hanches.

– Je suis douché, à ton tour et ensuite la soirée est à nous !

Son euphorie me sort des limbes de ma mémoire. Je me ressaisis.

Une heure plus tard, nous voilà à l’extérieur de la Halle Tony Garnier. Un taxi nous attend pour nous conduire dans le centre-ville. Peter, qui a pris le temps d’effectuer quelques recherches, donne les indications à notre chauffeur. Il ne nous faut que très peu de temps pour arriver à destination. Un petit bar, très dynamique, très rock, nous ouvre ses portes. L’intérieur est spacieux. Un grand comptoir, derrière lequel s’affairent deux barmaids et un barman, donne un sacré cachet à l’endroit. Des serveuses virevoltent entre les tables. Au fond, une scène sur laquelle joue un groupe de quatre mecs. Une guitare, une basse, une batterie et un micro. Un petit attroupement les encourage, scandant leur nom. Des habitués, certainement. Nous filons nous installer au comptoir.

– Les gars, que puis-je vous servir ?

– Deux bières, s’il vous plaît !

Peter est sous le charme, il a ce petit sourire de prédateur qui prend forme sur son visage. Je dois dire qu’effectivement cette demoiselle est très agréable à regarder.

– Je crois que je vais rester ici, m’annonce-t-il d’un air amusé tout en la suivant des yeux.

Quelques instants plus tard, elle revient, nos verres à la main. Je règle nos consommations, mon acolyte étant trop absorbé par le décolleté qui se dresse face à lui.

J’observe ce qui nous entoure et savoure la qualité musicale de ce groupe. Je ne vois pas le temps passer, ce n’est que quand les musiciens décident de s’octroyer une pause que je m’aperçois que je suis resté là, à les observer. Ils sont bons, très bons. Ils me rappellent nos débuts.

Peter se lève et se dirige vers eux. Ils échangent quelques minutes, puis mon ami revient vers moi tout sourire.

– Allez, à nous ! dit-il joyeusement.

– Quoi, à nous ?

– En piste, voyons !

– On en sort tout juste ! Sérieux, tu préfères pas terminer ce que tu as commencé ? Et puis, ils ne vont jamais accepter de nous laisser la place et je n’ai pas ma guitare et...

– Eh bien, dommage pour toi, coupe-t-il, tu as une gratte à dispo, j’ai un micro et nous avons une scène qui nous tend les bras. Je viens de discuter avec eux, ils sont ravis de nous laisser la place quelques minutes. Pour ce qui est du reste, ne t’inquiète pas, elle est chaude comme la braise, je n’ai plus qu’à en profiter le moment venu. Pour l’instant, je laisse la pression monter.

Il jette un œil à la barmaid qui, effectivement, se trémousse dans tous les sens. Je ne sais pas ce qu’il lui a promis, mais elle semble mûre à point. Il me tire par le bras, nous nous retrouvons à nous installer devant ce petit public. La joie de Peter était trop contagieuse, je n’ai pas pu y résister.

Quelques chuchotements se font entendre pendant que nous apprivoisons le matériel. Je teste quelques accords afin de vérifier la justesse de l’instrument. Les notes résonnent, Peter m’adresse un rictus taquin avant de commencer à fredonner les premières paroles. Très vite, sa voix devient plus sûre, plus forte, il accapare les lieux. Devant, le public réagit, les mains frappent le tempo. J’aime jouer dans des grandes salles, mais rien ne vaut la proximité, être au plus près, sentir, entendre chaque mouvement, voir les yeux briller, les lèvres s’étirer de satisfaction, les corps onduler en rythme. En parlant de corps, il y en a un en particulier qui se meut très, très, bien. Les ondulations de ses hanches suivent parfaitement celui de mes doigts sur les cordes. Elle m’observe, s’accorde. Ses

yeux se font de plus en plus brillants, nos regards s'accrochent, ses dents saisissent sa lèvre inférieure. Je sens la température grimper. De petits picotements remontent le long de mon échine. Mon cœur accélère légèrement. Le sourire que je lui adresse est sans équivoque. Si elle répond, je ne dormirai pas dans le bus cette nuit. Le démon qui m'habitait il y a quelques années se réveille, je le sens. Ce soir, c'est autre chose que les cordes de cet instrument qui vont vibrer.

Ce soir, pour quelques heures, je serai un peu moins mort de l'intérieur.

Béa

– C’est un peu flippant, quand même, ton histoire !

Sofia vient de rompre le silence. Je me tourne vers elle. Son regard est fixé au plafond, qu’elle contemple. Une petite moue se dessine sur son visage. Malgré la douceur de sa voix, il y perce une certaine résignation. Un fatalisme que je ne lui connais pas.

– Pourquoi ?

– Eh bien, même si on fait ce qui est nécessaire, le maximum, on ne maîtrise pas tout, et un jour, nos enfants font leurs propres choix, que cela nous plaise ou non. Tu comprends, s’il arrive que Rose décide...

– Elle se retrouvera avec son père collé aux fesses, la coupé-je. Allan ne laissera jamais sa fille s’éloigner ainsi, sans savoir si elle est en sécurité ou pas. Mes parents ont été tellement blessés qu’ils n’ont pas bougé. Leur fierté a été mise à mal. La seule chose qui comptait, c’était ce que pouvaient dire les autres. Je n’ai jamais demandé, mais je suis convaincue qu’ils ont raconté que j’étais partie pour mes études, à Paris. Durant six ans, ils ne m’ont pas cherchée. On ne peut pas comparer, tu sais ! Allan se fout de son image, il se fout de ce que pensent les gens !

– Tu as raison. Cette situation est complètement dingue !

– Je te le confirme, oui, on peut même dire impensable, mais c’est ainsi. Tu sais, quand je suis revenue avec Ben, ils ne m’ont pas acceptée. J’avais brisé leur rêve, leur famille idéale. Je me trouvais là, devant leur porte, mon bébé dans les bras, je n’ai vu que mépris, honte dans leurs regards. Un matin, Allan en a eu marre de me voir peiner à avancer. Il leur a dit ce qu’ils avaient besoin d’entendre. C’est lui qui les a confrontés à la réalité et surtout à leurs failles. Ça a été douloureux pour tout le monde. Ça a quand même permis de percer l’abcès

et de libérer toute la colère que nous contenions depuis des années. Il y a eu des cris, des pleurs, il y a eu des mots terribles qui devaient sortir une bonne fois pour toutes. Ils sont ce qu'ils sont, ils ne sont pas parfaits. L'amour peut amener à faire n'importe quoi. J'en étais la première victime, d'ailleurs. J'avais été capable de tout lâcher sans me préoccuper de ce que cela pourrait provoquer. Je ne voyais que ce sentiment puissant qui m'habitait, m'envahissait.

– Comment ça s'est passé ? Comment... enfin je veux dire, il y a eu Ben...

La voix de mon amie est un peu incertaine, elle ne sait pas trop comment s'y prendre pour revenir à notre discussion de départ. Elle tripote son alliance, signe de son malaise, pinçant sa lèvre inférieure entre ses dents. Elle ne veut pas que je revive cette souffrance. J'ai promis de tout lui raconter. Le vin aide aussi à délier ma langue, il est plus efficace que le psy que j'ai rencontré.

– Les années ont passé, nous avons vécu ainsi de façon plus ou moins sereine. Nos sentiments nous portaient. Je ne pensais pas qu'il était possible d'aimer autant. Jérémy était mon double, cette partie de moi qui me permettait de me sentir complète. S'il était heureux, je l'étais aussi. Quand il galérait et qu'il fallait changer de quartier, je le suivais sans un mot. Je cherchais du travail pour palier un peu, pour nous permettre de nous nourrir correctement. Les squats, c'était pas l'idéal, malgré ça nous avons rencontré des gens exceptionnels. Il était parfois difficile de partir ; pour autant, c'était notre vie. Jérémy se montrait particulièrement protecteur avec moi, peut-être trop parfois. Nous avons aussi croisé le chemin de personnes peu fréquentables, de personnes malades qui n'avaient pas leur place dans ces lieux. Ils avaient fini leur période de soins dans des services psychiatriques, et après, c'était la rue. La drogue, l'alcool, les médocs étaient des monnaies d'échange pour certains, voire l'origine de heurts très violents... On a assisté à des scènes vraiment flippantes. Je crois que c'est dans ces moments-là qu'il me surprenait le plus, il se métamorphosait complètement.



Un hurlement me fait bondir du matelas sur lequel nous dormons. J'ouvre les yeux. Devant nous, un type crie à s'en déchirer les cordes vocales. Il tremble, la sueur dégouline sur son visage, ses yeux sont rouges. Il est en manque et la violence commence à imprégner son corps. Jérémy me regarde avec tristesse, peut-être un peu de colère. Ses yeux s'assombrissent, les traits de son visage se durcissent.

– Prends tes affaires, on y va !

L'ordre est sec, sans appel. Je prépare mes sacs, il fait de même. Puis, nous quittons les lieux, laissant derrière nous ces gens qui nous ont accueillis et cet homme terrassé par la douleur, par ses fantômes. Ce sentiment me poursuit sur le chemin que nous traçons, à la recherche d'un nouveau toit. Ce n'est que lorsque la nuit tombe que je suis dans ses bras, que ma peau rentre en contact avec la sienne, que je sens battre son cœur dans sa poitrine, que je ressens de nouveau sérénité et sécurité. Il est celui dont j'ai besoin pour respirer, mon oxygène. Notre amour se veut indescriptible. Avec lui, je suis moi, complète.

Ce soir, nous sommes seuls. Les moments comme celui-ci sont rares. Nous avons aussi besoin de nous retrouver juste tous les deux. Jérémy a pris une chambre d'hôtel, nous allons pouvoir nous laver correctement et dormir sereinement sans cette appréhension qui nous colle à la peau. Je le sens constamment sur le qui-vive, ce depuis plusieurs années maintenant.

Je sors de la salle de bain, seulement recouverte d'une serviette. Lui, allongé sur le lit, ne porte qu'un boxer enfilé juste après sa douche. Son regard se dirige vers moi. Ses yeux changent de couleur, se chargent d'électricité. Ma peau crépite sous cette intensité. J'aime quand nous nous retrouvons ainsi.

Il se lève, me rejoint ; délicatement, il saisit la serviette, la détache. Elle glisse sur le sol. Sa bouche se pose tendrement sur la mienne. Son baiser est doux. Ses lèvres deviennent plus voraces, la passion prend le dessus. Ses mains caressent ma peau, les miennes répondent. J'aime parcourir les vallons que forment ses muscles. Très vite, nous nous jetons à corps perdu dans une vraie frénésie. Un feu d'artifice explose en mille couleurs. J'ai le sentiment que nos corps ont été créés l'un pour l'autre, une osmose parfaite !

– *Les battements de ton cœur sont la mélodie de ma vie, de mon avenir. Jamais je ne pourrai m'en éloigner.*

Ce sont les derniers mots qu'il a prononcés alors que nous plongeons délicatement dans un sommeil réconfortant, enlacés dans les bras de l'autre.



– Tu connais le mythe d'Aristophane ? Eh bien, c'est ce que j'ai ressenti avec Jérémy, j'avais retrouvé ma moitié.

– C'est une très belle histoire d'amour, Béa. Pourquoi, enfin je veux dire, il s'est passé quoi ?

– Quelques semaines plus tard, je reprends avec difficulté, je suis tombée

malade, vraiment très malade. Je vomissais dès que je mangeais quelque chose, j'étais épuisée, incapable d'aller travailler...



Je ne comprends pas ce qu'il se passe. Je suis à bout, je ne tiens plus debout. Mon corps me lâche. J'ai perdu beaucoup de poids en très peu de temps, Jérémy est mort d'inquiétude. Il reste là à me veiller. Aller voir un médecin est impensable, nous n'avons pas les moyens.

Ce matin, je ne me suis pas réveillée. Jérémy est devenu fou, il a appelé les secours. Je me suis alors retrouvée aux urgences.

Quand je reprends connaissance, il est là, à tourner en rond, à maugréer dans sa barbe. Je suis incapable de bouger. Même si je le voulais, je ne le pourrais pas : je suis raccordée à une perfusion. Je chuchote pour qu'il entende que je suis réveillée, je ne peux pas faire mieux. Il ne percute pas tout de suite ; quand il tourne son visage vers moi, je discerne son regard s'illuminer et les larmes qui dégoulinent sur ses joues. Terrifié, il n'arrête pas de me demander pardon. Je ne comprends pas pourquoi, il n'y est pour rien.

– Je t'ai mise en danger, Bébé, je n'aurais jamais dû t'entraîner dans cette quête sans fin...

Un homme arrive, vêtu d'une blouse blanche. Il interrompt Jérémy et m'empêche de savoir ce qu'il sous-entend exactement. Il m'explique que j'étais complètement déshydratée quand Jérémy a appelé les secours ; ils attendent les résultats de mes analyses. Nous restons ainsi pendant plusieurs heures. Jérémy ne me lâche plus. Je sens régulièrement ses doigts resserrer les miens. La tension qui l'habite m'envahit également, elle s'immisce petit à petit sans que je ne puisse rien y faire.

Le médecin revient, souriant. Je reprends enfin mon souffle. S'il affiche cette expression, c'est que tout va pour le mieux. Il s'approche de nous afin d'annoncer « la bonne nouvelle ». Celle qui changera notre vie, notre destin.

Je suis enceinte.

Sur le moment, on ne comprend pas bien les mots qui viennent de sortir de sa bouche. Il nous faut quelques minutes pour que l'information percute notre tête, puis notre cœur. Nos regards se croisent, cherchant la réaction de l'autre. Nos yeux brillent, l'air peine à sortir. Quand la sidération nous quitte, tout explose. Nous sommes les plus heureux au monde. Nous allons avoir un morceau de nous, un petit être qui sera notre tout.

Je dois séjourner deux jours à l'hôpital pour récupérer. J'ai perdu beaucoup trop de forces. Je n'ai pas le choix, je dois accepter d'être seule, isolée, loin de mon homme durant quelques heures. Il ne peut pas rester la nuit.

Quand enfin nous rentrons, Jérémy est métamorphosé. Quelques jours plus tard, je reprends le travail. Je suis en pleine forme. Pendant des semaines, nous vivons ainsi, entre euphorie et inquiétude pour le futur. Cette vie un peu bohème, un peu bancale n'est pas possible pour un bébé.

Le moment redouté arrive. Je dois arrêter de bosser, mon ventre est devenu bien trop imposant.

Jérémy entre dans notre chambre. Nous sommes dans un squat très agréable, puisque nous avons un coin pour nous. Il sautille partout : il a trouvé un job et un petit appartement dans lequel nous allons pouvoir accueillir notre enfant. La rue, c'est fini. Nous serons en sécurité. Richard, le nouveau patron de Jérémy et notre nouveau propriétaire, se veut être un homme exceptionnel.



– Je suis restée en contact avec Richard pendant toutes ces années. Il a été si important pour nous. Sans lui, je ne sais pas comment les choses auraient tourné. Elles auraient été bien pires, c'est certain.

Je reprends mes esprits, reviens au présent en expliquant cela à Sofia. J'ai toujours eu beaucoup d'affection pour cet homme.

– J'imagine à quel point vous avez dû être heureux quand on vous l'a annoncé. C'est une aventure incroyable lorsqu'on a la chance de la vivre à deux.

Le regard de Sofia s'est assombri. Je sais qu'elle repense à Alban, son petit ange. Tout cela, elle l'a supporté seule et bien pire encore.

Je me penche, lui sers un nouveau verre de vin. Si ça continue, je vais devoir aller chercher une autre bouteille. Nous finirons effondrées sur le canapé. Je lui adresse un léger sourire, nos doigts se joignent et je lui laisse un peu de temps pour rendre une visite à son fils qui ne quitte jamais son cœur. Les yeux fermés, elle inspire une grande bouffée d'air et me regarde à nouveau. De retour, elle attend la suite.

– Nous avons vécu des semaines comme ça, dans une bulle de bonheur. Jérémy partait travailler chaque jour et, parfois, il jouait dans les bars. Avec sa guitare et son micro, il savourait ces petits moments. Un soir, je suis descendue

le voir, j'adorais l'écouter. Je m'installais dans un petit coin et je l'admirais. Cette soirée-là a été différente. Comme toujours, nos regards étaient fixés l'un à l'autre, nos corps battaient la même mélodie, jusqu'à ce qu'une douleur me vrille le ventre. Je me suis pliée en deux en gémissant. JérémY a compris immédiatement et a tout lâché. Nous sommes partis aussitôt à l'hôpital ; Ben est arrivé quelques heures plus tard. C'était extraordinaire, mon cœur s'est agrandi de façon inimaginable. Nous étions trois et fous d'amour. Les jours suivants ont été plutôt calmes, nous vivions dans un petit cocon. JérémY bossait et rentrait aussitôt. Il ne jouait plus, préférant passer du temps avec nous. Une fin de journée, il est revenu du bar, le regard vide. Quelque chose clochait, il n'était plus là, il n'était plus lui. Je ne comprenais pas, je n'ai jamais su ce qu'il s'était passé.

Le lendemain matin, quand je me suis réveillée, il partait. Sa guitare, ses affaires, sa voix, son odeur ont disparu. Il a emporté mon cœur avec lui. Il a choisi, et ce n'était pas nous. Je ne l'ai jamais revu. Jusqu'à cette image.

Jay

Je joue depuis près d'une demi-heure. Les gars à qui nous avons pris la place nous ont rejoints il y a quelques minutes. Nous reprenons tous ensemble de vieux tubes rock. J'ai la sensation de revivre un bœuf entre potes dans un garage, comme pendant mon adolescence, sauf que nous nous trouvons dans un bar, face à un public. Ce dernier se balance, se trémousse en rythme, chante avec nous, reprend en chœur les refrains.

Le temps passe, nous sommes dans une bulle qui se veut juste transpercée par moment par un regard brûlant. Elle est toujours là. Une jolie petite brune, la peau luisante, recouverte par une toute petite robe qui virevolte autour de ses hanches. Elle a remonté ses cheveux en un chignon noué rapidement alors qu'elle dansait. Quelques mèches s'échappent de chaque côté de son visage. Nos iris s'accrochent régulièrement. Je distingue le rougissement de ses joues de chaleur ou d'excitation. Peut-être même un peu des deux. Un sourire séducteur se dessine sur mon visage. Le prédateur qui dort en moi se réveille.

Les choses restent ainsi pendant plus d'une heure. La température grimpe. Nous décidons tous de marquer une pause. Il est plus de minuit et nous avons particulièrement soif. Je descends de scène à la suite du groupe, la frôle légèrement en passant à ses côtés. Le jeu a commencé il y a un moment, je sème d'autres petites pierres qui feront encore monter la pression. La fin de soirée va être explosive. Mes vieux démons sont là, se targuant de leurs talents.

Le comptoir est en partie vide, nous nous y installons tous les six. Sans rien demander apparaissent, comme par magie, six bières. Peter remercie la barmaid d'un sourire ravageur accompagné d'un clin d'œil. Ses démons à lui l'habitent totalement, ils ne l'ont jamais quitté.

Je discute avec James, le guitariste de la bande. Notre amour de l'instrument

nous a immédiatement rapprochés. Alors que nous échangeons notes, accords, cordes, je sens un effleurement contre mon bras. Je tourne lentement le visage, un petit sourire accroché au visage. Je sais parfaitement qui s'installe tout près. Elle est là, à prétendre, par sa posture, que ce geste était involontaire. Elle discute avec son amie. Je reprends ma conversation avec mon acolyte. Il se moque amicalement, comprenant le scénario qui se trame.

– Eh bien, Jay, je crois que tu as fait forte impression ce soir ! dit-il dans un éclat de rire.

La musique couvre ses mots. Son rire attire de nombreux regards.

– Tu sais ce qu'on raconte sur la dextérité des guitaristes, j'ajoute avec un clin d'œil.

– Absolument ! Crois-moi, je sais parfaitement faire vibrer autre chose que mes cordes. D'ailleurs, tu as prévu une petite séance de vocalises cette nuit ?

– Tu as tout compris !

Sur ces quelques mots, je me retourne pour me trouver face à cette demoiselle qui continue de me frôler régulièrement, me rappelant sa présence. Installée sur le tabouret à côté du mien, elle discute, tente de m'ignorer. Je vais bien évidemment croire que ses petits gestes sont accidentels.

– Bonsoir.

– Bonsoir, répond-elle d'une voix douceuse.

Ses yeux d'un bleu cristallin brillent, captent les lumières de la pièce. Il y a de nombreux reflets à l'intérieur. Ses lèvres sont relevées d'un côté, ce petit rictus lui donne un air mutin. Ses jambes sont croisées, le bas de sa robe recouvre tout juste le haut de ses cuisses. Elle sait exactement ce qu'elle veut.

Parfait !

– Jay, enchanté !

Je lui tends la main, son sourire s'agrandit. Elle répond à mon geste en glissant délicatement ses doigts dans ma paume. Sa peau est douce. Les effluves de son parfum arrivent à mes narines, un mélange subtil de fleurs et de sucre. Un joli bonbon que je vais prendre le temps de savourer.

– Leyna, je suis aussi enchantée, Jay !

Nous discutons un long moment. Elle a vingt-cinq ans et travaille depuis peu dans un cabinet d'architectes. C'est une passionnée, elle croque la vie à pleines dents, ne se soucie pas du regard des autres. Quand elle veut quelque chose, elle l'obtient. Ce soir, ce qu'elle désire ? Moi... Ça tombe très bien, la réciproque est totalement vraie. J'ai décidé de vivre, à nouveau. Une petite voix au fond de mon crâne tente de percer pour m'imposer que c'est mal, que je ne

peux pas, que je ne suis pas quelqu'un de bien. Sur ce dernier point, je suis parfaitement d'accord. C'est bien pour cela que je vais aller au bout de cette soirée, la raccompagner pour passer le reste de la nuit dans la douceur de ses bras. Elle est le modèle exact de tous mes fantasmes. Cela devrait m'alerter, mais je m'en fous !

Il ne reste que peu de personnes dans le bar. Les gars du groupe sont sur le point de partir. Je m'excuse auprès de Leyna afin d'aller les saluer. J'en profite pour rejoindre Peter.

– Bien, bien, bien, commence-t-il d'une voix moqueuse. Je vois que le grand Jay revient parmi nous. Par contre, mec, change de registre, elles se ressemblent toutes. Bon, je suis ravi que ton matos prenne l'air, il était temps ! Quoi que non, je ne devrais pas parler de ton... l'image qui s'impose à moi est, ah, beurk ! Sérieux, le coup que tu as tiré juste avant notre départ ne compte pas, rien qu'une petite friandise ridicule. J'espérais qu'elle te remette en selle. Je me suis trompé, depuis plus rien. Je vais croiser les doigts et tout ce que je peux pour que celle-ci soit à la hauteur et que tu sois moins con par moment. Je suppose que tu ne rentres pas ce soir ?!

– Exactement, confirmé-je en lui claquant l'épaule. Et arrête avec tes réflexions, tu fais chier ! Ah Peter ? N'essaie pas d'imaginer mon matos, tu seras frustré après.

– Ne prends pas tes rêves pour des réalités, mon pote, ajoute-t-il, hilare.

– Si tu le dis, ne puis-je m'empêcher de répondre en riant.

– Remarque, reprend-il plus sérieusement, ça tombe bien, parce que moi aussi je découche. Jess, ajoute-t-il en pointant la barmaid du doigt, m'a proposé une petite visite de son appartement. Tu te doutes bien que je n'ai pas refusé. Je suis un vrai touriste, j'aime découvrir de nouveaux horizons, et ceux-là me semblent particulièrement vallonnés, accueillants. J'adore ça !

Je secoue la tête, dépité. Il ne changera jamais, c'est exactement pour ça que je l'apprécie et qu'il est mon meilleur ami depuis toutes ces années.

Quand je reviens, Leyna est seule, sa copine a déserté les lieux. Elle se lève, me sourit, prend ses affaires. Je vais la suivre sans aucun problème.

Après dix minutes de marche, nous nous retrouvons devant un petit immeuble. Elle fouille dans son sac pour en extirper les clés. Mes doigts frôlent délicatement l'arrondi de son épaule. Elle frissonne. Nous passons la porte. Le hall est sombre, juste éclairé grâce à la fenêtre et au lampadaire à l'extérieur. Elle me prend la main, je la suis.

– La lumière ne marche pas en bas, aie confiance, je connais chaque recoin.

Je ne réfléchis pas plus et lui emboîte le pas. Elle m'indique les escaliers : elle vit au deuxième étage. Quand nous arrivons devant chez elle, juste avant qu'elle n'ouvre, je la pousse délicatement contre la porte. Elle est bien plus petite que moi, j'aime ça. Mes doigts caressent sa joue. Malgré la pénombre, je distingue l'éclat dans ses yeux. Elle me sourit. Son assurance peine un peu à reprendre le dessus. Ma main glisse dans son cou. Je sens les battements affolés de son cœur. Je me penche lentement, dépose mes lèvres sur les siennes. Elles sont douces et sucrées. Je ne vais pas plus loin. Chaque chose en son temps, et je le prends, ce temps. Nous pénétrons ensuite dans son appartement. Elle me propose de boire un dernier verre, j'accepte. Nous nous installons sur le canapé, dans son salon qui jouxte la cuisine ouverte. Je vois dans ses pupilles qu'elle ne comprend pas à quoi je joue. Cela m'amuse.

Elle pensait qu'à peine arrivés, je lui sauterais dessus. Erreur. Je veux jouer. Je veux que la température monte doucement, délicatement, que son désir grimpe crescendo. Elle cherche à occuper le temps, mes réponses laconiques la surprennent. Petit à petit, je me rapproche, suffisamment lentement pour qu'elle reste perdue. Elle frotte ses mains sur ses cuisses, peine à me fixer tant ses doutes sont lisibles sur chacun de ses traits. Je m'en délecte. Quand il me semble être arrivé au sommet du parcours que je souhaitais effectuer, je me lève. Elle ne comprend pas, son visage se crispe. Elle pense que je vais partir alors, à son tour, elle se met debout. Et c'est à cet instant que j'explose. Je saisis l'arrière de son cou vigoureusement, pose mes lèvres sur les siennes. Commence dès lors un ballet somptueux. J'entends la musique dans ma tête, le tempo. Je réponds en rythme, savoure sa bouche, sa langue, avale ses gémissements. Sa poitrine se colle instinctivement à la mienne. Je soulève sa robe pour la dévêtir. Je recule un peu, l'observe. Mon sourire s'agrandit. Son corps est une partition sublime. Je la pousse, l'allonge sur le canapé. Elle me fixe. Je dépose un préservatif sur la table basse, me déshabille sans jamais la quitter du regard. Dans un mouvement synchrone, elle finit d'enlever son soutien-gorge en dentelle blanche et le petit bout de tissu de la même matière qui recouvre son sexe. Très vite, je m'installe sur elle. Ses jambes s'enroulent instinctivement autour de mes hanches, ses mains agrippent mes épaules alors que des sons mélodieux sortent d'entre ses lèvres. Son corps vibre de plus en plus. Mes mains découvrent chaque rondeur, chaque creux. Ma bouche savoure la douceur et le goût sucré de son épiderme. Lorsque j'ai atteint mon but, qu'elle me semble parfaitement en accord avec mes désirs, qu'elle est totalement nue, je me recouvre du morceau de latex indispensable et la pénètre dans une lenteur quasi insoutenable. Alors que je suis

au plus profond d'elle, qu'elle cherche l'air qu'elle peine à inhaler, je commence à donner le rythme, qui monte crescendo. Je savoure chaque petit halètement, geignement. Ses mains parcourent mon dos. Ses ongles pénètrent ma peau, griffent, s'accrochent. Je me cambre sous le plaisir, mes mouvements se font plus rapides, plus profonds, jusqu'à l'explosion. Les yeux fermés, je n'écoute que cette douce mélodie, cette même mélodie qui résonne chaque fois dans ma tête. La note finale est... parfaite ! Nous tremblons, vibrons, recouverts d'un voile de sueur, nos respirations sont saccadées. Putain, que c'était bon ! Comment puis-je me priver d'un tel plaisir si souvent ?

À la seconde où mes paupières se soulèvent, je comprends pourquoi je fuis si souvent cet état. Ce n'est pas elle. Elle n'est pas cette muse qui me permet de créer le doux son qui emplit mon cerveau. Elle ne représente qu'un leurre.

Je sens les traits de mon visage se tendre, ses sourcils se froncent. Alors qu'elle s'apprête à me questionner, je me lève, me rhabille et, sans un mot, quitte les lieux. Ce que j'ai ressenti ce soir m'a permis, l'espace d'un moment, de me sentir en vie. La solution se cache peut-être là, il faut que j'accepte ce mirage, que j'accepte que ces femmes ne soient que la représentation de ce fantôme qui ne me quitte pas. Je vais accepter, et tant pis si je suis un enfoiré. Je vais vivre entre leurs draps, me remplir de vie, juste pour un instant.

Béa

Je tiens sur mes genoux mon ordinateur portable et fixe cette photo. Je ne discerne pas bien les sentiments qui se bousculent en moi. Mon cœur percute ma cage thoracique avec force, je pose la paume sur ma poitrine, tentant d'apaiser la douleur qui vient de naître. Jérémy est là, avec quelques années de plus. Il a sa guitare en main, son sourire est magnifique. Cette lueur dans les yeux que je connais si bien, celle que je contemplais chaque fois qu'il jouait, demeure toujours présente. Celle qui me captivait alors que je restais à l'écart, dans la cour du lycée, à l'admirer. Il se trouve sur scène, légèrement en recul. Sur le devant, un autre type. De la même taille que Jérémy, un peu plus carré ; je distingue de nombreux tatouages sur ses avant-bras. Entre ses doigts, un micro. Il a des cheveux clairs qui lui tombent sur le visage. C'est un bel homme, mais... mais Jérémy est toujours aussi captivant, magnétique. Il occupe tout l'espace de cette aura qui n'appartient qu'à lui. Il est l'autre partie de mon aimant. Même au travers de l'écran, je le ressens. Pour la première fois, alors que mes yeux restent accrochés, une rage profonde, intense, remonte des tréfonds de mon âme.

Mon cœur accélère encore, vite, trop vite. J'ai dépassé le choc de la première fois où j'ai vu cette image et je demeure captivée. Je crois qu'à jamais il possédera cet effet sur moi. Je suis toujours en colère contre lui, je le ressens, comme un orage qui monte, prêt à éclater. Sofia est silencieuse, je ne sais pas si elle observe l'ordinateur ou moi. Elle se penche, attrape l'appareil pour regarder de plus près. Je n'interviens pas, saisis mon verre afin de contenir les tremblements de mes mains.

– Tu sais qui a envoyé cette photo ? dit-elle me sortant de mes pensées.

– Non, je n'en ai pas la moindre idée. J'ai reçu un email d'une adresse que

je ne connais pas et qui ne semble appartenir à personne. Le message n'est pas signé.

– Tu me montres ?

Je reprends l'ordinateur, reviens sur l'intitulé de l'expéditeur.

– H2B, lit-elle à voix haute.

– Oui et ça ne signifie rien en particulier.

– Effectivement, je ne vois pas non plus ce que cela peut-être.

Sofia se met à bâiller de façon bruyante et peu élégante, ce qui provoque mon hilarité.

– L'alcool ne te réussit pas, tu en oublies toutes tes bonnes manières.

– Que veux-tu, depuis la naissance de Rose, on ne peut pas dire que j'ai profité de mes soirées. On perd vite les mauvaises habitudes, ajoute-t-elle avec un clin d'œil.

– Absolument, tes nuits de dégustation de pâtisseries sont bien loin, maintenant !

– Oh, détrompe-toi, seulement je me satisfais pleinement d'une unique saveur, parce que tu vois...

– Non, non, non, Sofia, je ne veux rien savoir, rien entendre. J'en connais bien assez !

– Oh ça va, sois pas rabat-joie, tu vas finir par t'en remettre d'avoir aperçu...

– Les fesses d'Allan pendant que toi... lui... tes jambes... enfin non, je crois que jamais plus je n'entrerai dans les cuisines sans prévenir.

Je grimace de dégoût en visualisant à nouveau la scène, ferme les yeux avec force pour tenter de ne plus voir cette image. Sofia est prise d'un vrai fou rire. Pliée en deux, elle peine à retrouver son calme et son souffle.

Nous continuons notre conversation sur une note plus joyeuse. Nous parlons, rions, buvons, parlons, buvons... Petit à petit, je sens la tension quitter mon corps.

– Maman ? Maman ?

Oh, mon cou me fait horriblement mal. Un marteau-piqueur s'est installé dans mon crâne. Je n'arrive pas à bouger. Il y a quelque chose de lourd sur mes jambes. Doucement, mes paupières tentent de se soulever. La lumière m'éblouit, ce qui me tire un grognement pas très élégant. Je distingue la petite bouille de Ben, ses yeux tout ronds d'étonnement. J'y lis son désappointement. Bon d'accord, généralement, quand il se lève, je suis déjà en train de préparer son

petit-déjeuner.

– Maman ?

– Hum ?

– Pourquoi Tatie Sofia est allongée sur toi et pourquoi vous êtes sur le canapé ?

– Hum...

Certes, je ne suis pas très claire dans ma réponse. Qu'est-ce que j'en sais, moi ? C'est toujours comme ça avec les enfants, et pourquoi si, et pourquoi ça, comme si nous, adultes, avions toutes les solutions, toutes les réponses. En réalité, si, je crois que là, tout de suite, je serais en mesure de lui donner une explication. Quelques flashes de la veille apparaissent, plus ou moins clairement, dans mon cerveau encore un peu dans le brouillard. Soyons honnêtes, je ne peux pas raconter à mon fils que sa mère et sa tante ont picolé plus que de raison et qu'elles se sont effondrées, incapables de grimper à l'étage pour dormir dans un lit. Non, ça je ne peux pas le lui expliquer. Je remue mes pieds pour tenter de m'extirper de là. Sofia ne semble pas décidée à me donner un petit coup de main. Elle grogne des mots inaudibles, se tourne et... ronfle. J'arrive à grand-peine à me sortir du sofa, me lève délicatement craignant la nausée que je sens naître et me dirige, avec la plus grande peine, jusqu'à la cuisine préparer de quoi remplir l'estomac de mon petit ogre. J'essaie de stabiliser ma vue pour ne pas mettre le lait à côté du bol.

– Maman ?

– Oui, Chéri.

– Rose est réveillée et ça sent vraiment pas bon dans la chambre !

Alors là, c'est l'apothéose ! Vu l'entrain de sa mère, je vais devoir m'occuper de la Princesse Cracra qui attend sagement à l'étage. Pourvu que mon estomac tienne le choc !

Une heure et demie plus tard, Ben est à l'école, Rose à la crèche et nous à peu près en état de travailler. Nous arrivons toutes les deux dans les cuisines. Allan est en pleine préparation du repas. Il siffle et coupe en rythme. Quand il nous entend, il cesse son activité pour nous rejoindre — enfin, pour retrouver sa femme. Il la bascule en arrière, lui offrant un baiser digne des plus grands films à la guimauve.

– OK ! C'est bon, je pars, vous êtes écoeurants. On dirait que tu ne l'as pas vue depuis des semaines ! Ça va ! Elle a juste passé une nuit loin de toi !

– Déjà beaucoup trop ! Que veux-tu, je ne me laisserai jamais de sa peau, de

son corps, de son...

– Allan, j’ai compris ! je hurle en quittant la pièce.

Dans mon dos, je les entends éclater de rire ; je ne vais pas revenir tout de suite dans cette zone ! Je risquerais de nouveau d’assister à une scène que je ne veux surtout pas revoir.

À l’extérieur, le temps est splendide ; j’en profite pour me balader dans la propriété. J’aime ce lieu, il m’apaise, apporte une touche de douceur et de sérénité. Le raisin a été cueilli il y a quelques jours, il reste des grappes parsemées de-ci de-là. En passant, je prélève un fruit sur sa branche et m’en délecte. Le temps est splendide, le soleil réchauffe ma peau et mon cœur. Je déambule ainsi un long moment, me perds dans les souvenirs anciens. Cette nuit, avec Sofia, j’ai vu ressurgir de vieux sentiments, senti naître de vieux frissons que je croyais oubliés. Ce regard, ces mains, ce sourire... il m’a manqué à un point indicible, mais c’est terminé, je suis passée à autre chose. Je me suis battue pour Ben. Je refuse de ressentir autre chose que de la colère contre lui ou de laisser poindre cette tristesse que j’ai mise dans un coin profond de mon être. Je n’admets pas et rejette le fait de le voir autrement que comme ce lâche qui nous a abandonnés. Il n’est plus rien depuis plusieurs années. C’est lui qui a choisi.

– Salut, jolie demoiselle !

Je bondis ! Mon cœur explose ! Il m’a fait peur ! Je ne m’attendais pas à croiser quelqu’un ici.

– Salut, Greg, tu m’as foutu la trouille, dis-je en riant. Pourquoi es-tu là ?

– L’inspiration, Béa, l’inspiration ! s’exclame-t-il, les bras levés vers le ciel, un sourire splendide sur le visage.

Son côté décalé, un peu perché, m’amuse et me permet de sortir de l’état second dans lequel j’étais plongée. Il tient dans sa main un petit carnet dans lequel, je suppose, il note ses idées.

– Tu m’accompagnes ? J’ai envie de me balader, moi aussi. Enfin, si ma compagnie ne te dérange pas, ajoute-t-il, subitement intimidé.

– Bien sûr, j’en serais même ravie.

Le silence s’installe. Il n’est pas gênant, au contraire. Je me sens bien auprès de Greg. Nous marchons ainsi en contemplant le paysage qui s’offre à nous. Les couleurs se mélangent, dessinant un tableau splendide.

– Béa ? Tu accepterais de dîner avec moi un soir ?

– Je... euh, eh bien... je...

– En amis, juste en amis.

Sa voix est devenue plus douce, plus incertaine. Il est touchant quand il perd

ses moyens. Après tout, je peux bien lui accorder ça. Si je suis honnête, je dois avouer que je l'aime bien, Greg. Je ne suis pas la seule, d'ailleurs ; Ben et lui sont de grands copains, toujours prêts à faire les quatre cents coups ensemble. Il comprendra que je ne peux pas lui donner plus que mon amitié.

– Alors avec plaisir !

– Génial, tu peux faire garder ton fils un soir de la semaine ? Je sais que c'est plus simple pour toi que le week-end.

– Normalement, mercredi c'est bon, je vais caler ça avec Sofia et Allan. Je suis certaine que ça ne posera pas de problème.

– Je viendrai te chercher chez toi à dix-neuf heures.

Après avoir validé ce projet, nous nous promenons en silence en direction du restaurant. Nous nous quittons en bas des marches du gîte. Greg repart intégrer sa chambre pour y travailler. Je me dirige vers les cuisines afin de préparer la salle du dîner.

Béa

- Béa, bouge ! Il est presque dix-neuf heures, tu vas être en retard !
- J'arrive, c'est bon, c'est juste que...
- Que quoi ? s'énerve Sofia en pénétrant dans ma chambre. Tu fais quoi, là ? Tu n'es toujours pas habillée ?

Son timbre agacé me tire un grognement. D'accord, Greg va débouler d'un instant à l'autre et je suis assise sur mon lit, le corps enroulé dans une serviette. À mes pieds gît la quasi-totalité des vêtements normalement rangés dans mon armoire. Je suis en panique, je n'ai pas eu de rendez-vous avec un garçon depuis... depuis deux ans. Le dernier, c'était avec Antoine, une vraie catastrophe ! Nous avons terminé la soirée en concluant que nous serions parfaitement à l'aise dans une relation amicale et il ne m'avait jamais rappelée. Je l'avais, à l'époque, caché à Sofia qui aurait été capable d'aller le chercher par la peau des fesses.

- OK ! reprend-elle en s'asseyant à mes côtés. C'est quoi le problème, tu n'as pas envie d'y aller ?

- Si, bien sûr que si, simplement... je ne sais pas quoi mettre. Je suis pathétique. C'est un dîner entre amis, rien de plus, mais...

Ma voix devient incertaine.

- C'est peut-être un peu plus ?
- Je sais pas, je suis complètement flippée. Je vais encore me ridiculiser, comme avec Antoine.
- Le pote de Clément ? s'étonne-t-elle. Celui avec qui vous avez échangé juste des bisous et quelques SMS ?

- Celui-là oui, mais... en réalité... hésité-je. Le repas avait été une catastrophe et il ne m'a jamais rappelée, pas de bisous, pas de SMS.

- OK, je vais faire comme si je n'avais rien entendu. On parlera de ce mensonge plus tard ; là, on a autre chose sur le feu. Concrètement, Greg n'est

pas un inconnu, tu as déjà passé du temps avec lui, il est même venu à la maison de la plage. Il adore Ben et c'est réciproque, alors tu as peur de quoi ?

– De... tu vois... enfin, je veux dire que... savoir faire, c'est... je crois que je ne sais plus.

Ma voix devient plus timide, presque honteuse.

– Tu te rends compte que ça date... ça... enfin... ça remonte à six ans !

– Six ans ! hurle-t-elle, mais... comment ? C'est impossible, je suis sûre que c'est impossible et, en plus, je suis convaincue qu'on peut en mourir !

– Mourir de quoi ? questionné-je, étonnée.

– D'abstinence, tiens !

Je l'observe, sidérée. Debout devant moi, les yeux grands ouverts, les mains sur la tête, elle me regarde comme si j'étais une extra-terrestre. Elle se déplace et commence à ouvrir le tiroir de ma table de nuit.

– Sofia ? l'interpellé-je, inquiète.

– Oui ?

– Tu cherches quoi, là ?

– Je me rassure.

– Tu quoi ? Tu te rassures ? Je ne comprends pas ce que tu veux.

Elle se retourne, lève les mains au ciel.

– Je cherche tes jouets ! Parce que je suis certaine que c'est impossible et que tu as au moins un lapinou qui vibre pour... tu sais, pour soulager la tension, pour...

– Sofia ! la coupé-je en hurlant, non, tu ne peux pas fouiller en pensant découvrir un... enfin un, oh, Sofia...

Je sens la rougeur envahir mon visage. Je suis submergée par la honte. La sonnette de l'entrée m'arrête dans mon élan, je suis toujours enroulée dans ma serviette et complètement paniquée. Sofia quitte la pièce en maugréant des paroles que je ne préfère pas entendre.

Je me retrouve au point de départ. Sérieusement, elle espérait trouver un... un... Je vais mourir de honte, cette fille est complètement dingue. Il faut que je me bouge, je ne peux la laisser trop longtemps avec Greg, qui sait ce qu'elle serait capable de raconter ? Je ferme les yeux, tends l'index, vise à droite, puis à gauche, et ainsi de suite jusqu'au moment où je décide de m'arrêter. Je fixe la tenue que le hasard a choisie pour moi. C'est une jolie robe en mousseline rose pâle. Elle est serrée en haut puis évasée à partir de la taille. Elle s'arrête juste au-dessus de mes genoux. Je suis plutôt contente de cette sélection, enfin celui de mon doigt. Je file à la salle de bain, me sèche rapidement les cheveux, les attache

en une queue haute. Juste un trait d'eye-liner, un peu de mascara, un rouge à lèvres rose pâle et le tour est joué. Je pulvérise du parfum sur mon cou ainsi que mes poignets. Je me regarde quelques instants dans le miroir de ma chambre, satisfaite du résultat. Je saisis sur la patère mon perfecto blanc puis file rejoindre Sofia et Greg au rez-de-chaussée.

En arrivant à proximité du salon, j'entends les éclats de rire de Ben. Je souris spontanément comme chaque fois que sa joie me percute. C'est ma bouffée d'oxygène, le battement de cœur supplémentaire qui me donne toute ma force. Je me penche discrètement pour voir ce qui se passe dans la pièce. Greg est allongé ; les bras tendus, il porte Ben au-dessus de lui. Ce dernier est en plein vol. Il a attaché sa cape autour de son cou et tend son bras gauche devant lui, poing fermé. Mon super-héros est heureux, alors je le suis également. Les voir ainsi me gonfle de bonheur.

Je sens Sofia se glisser derrière moi. Elle pose sa tête sur mon épaule pour regarder ce spectacle.

– Ils s'aiment beaucoup, ces deux-là ! J'adore les observer jouer ensemble, me glisse-t-elle à l'oreille.

– Moi aussi. Ça me fait du bien de voir Ben si heureux.

– Arrête d'avoir des craintes et profite. On n'a qu'une vie, ne gâche pas la tienne pour un connard qui vous a abandonnés. Il ne le mérite pas, et puis ils ne sont pas tous pareils.

– Mais Sofia, j'ai...

– Peur ? Oui, je sais, sauf que tout ira bien, d'accord ?

Et si elle avait raison ? Si enfin je pouvais m'autoriser à vivre sans crainte, sans cette trouille qui me vrille l'estomac ? Après tout, je peux, peut-être, voir comment les choses se passent avec Greg. Il est cabossé lui aussi, et s'il est suffisamment patient avec moi, alors peut-être...

– Ben, viens avec moi, c'est l'heure !

Sofia s'est légèrement décalée, manifestant notre présence avant d'entrer dans le salon. Elle me fixe, un sourire éblouissant accroché au visage.

– Tu es splendide, chuchote-t-elle, et je crois que je ne suis pas la seule à le penser.

Mon regard se dirige vers Greg. Il me contemple, les yeux brillants. Ses joues ont légèrement rougi. Sa bouche est entrouverte, comme s'il s'apprêtait à me parler. Il est toujours assis au sol. Ben arrive en courant vers moi. Je me penche pour l'embrasser.

– Tu es sage, Chéri, avec Tatie, d'accord ? J'ai préparé ton sac, tu dormiras

là-bas et elle t'amènera à l'école, je viendrai te chercher après.

– Oui, hurle-t-il, génial !

Eh bien, au moins, il n'est pas du tout inquiet de ne pas rester avec moi. Ce n'est pas la première fois qu'il y reste pour la nuit et il se montre toujours ravi de passer du temps avec Allan, Rose, Sofia et Jazz.

– À demain, crie Sofia en emmenant mon fils avec elle. Passez une bonne soirée et ne rentrez pas trop tôt !

Quand la porte claque derrière eux, je me retourne. Je tombe sur Greg qui s'est levé et se trouve à quelques centimètres de moi. J'ai un mouvement de recul, je ne m'attendais pas à le découvrir si près. Je lui adresse un léger sourire d'excuse, tentant d'éloigner le malaise qui m'habite.

– Tu es... tu es magnifique, Béa.

Je sens mes joues s'enflammer. Mes yeux se baissent spontanément pour contempler le sol. Je ne sais pas quoi répondre. Il comprend mon malaise, s'avance encore et dépose un léger baiser sur ma joue. Il me tend la main. Ma tête se redresse. Dans ses yeux, je ne vois que de la bienveillance et une petite lueur que je n'arrive pas à interpréter. Mes craintes s'évanouissent, je saisis ses doigts pour le suivre.

– On y va ?

– Avec plaisir, oui.

Nous quittons ainsi ma maison. Je ne sais pas encore où nous allons, mais qu'importe. Aujourd'hui, je décide d'arrêter d'avoir peur. Aujourd'hui, je décide que je peux avoir confiance. Je n'ai plus envie de ressasser le passé. Régulièrement, je rêve de Jérémy, de nos années ensemble au lycée, dans les squats. C'est ce que nous aurions pu avoir. Ce que nous aurions pu être, dans une autre vie. Une famille heureuse pourvue d'un amour indescriptible. Chaque matin, je me réveille dans mon lit, seule. J'ai traversé tant d'épreuves sans lui. Les premières dents, les premiers pas, les premières maladies. Les nuits blanches à chercher une solution pour apaiser ce petit être. Quand je vivais chez Allan, c'est lui qui venait prendre le relais, quand l'épuisement me faisait péter les plombs. C'est lui qui embarquait Ben dans sa voiture au milieu de la nuit pour me laisser dormir, ne serait-ce qu'une heure. C'est encore lui qui a essuyé mes larmes de fatigue, de tristesse. Il est mon meilleur ami, mon grand frère, celui que je n'ai jamais eu, celui sans qui je n'aurais pu tenir le choc.

– Et voilà, nous sommes arrivés.

La voix enjouée de Greg me sort de mes pensées. Je me tourne vers lui et

réponds spontanément à son sourire lumineux. Je n'ai plus peur. J'ai le droit de vivre et non juste de vivoter au gré des bourrasques qui agitent régulièrement mes pensées.

Jay

Je suis épuisé et nous ne sommes qu'au début de la tournée. Depuis ma nuit avec... ah, j'ai oublié son nom ; bref depuis cette dernière soirée qui a réveillé ma libido, je n'ai pas beaucoup dormi. Nous avons traversé une autre ville et j'ai, de ce fait, traversé un autre lit. Les choses avancent concernant notre album, il va falloir nous mettre au point. J'ai ressorti les vieux carnets qui m'accompagnent depuis six ans. Ceux que je planque au fond de mon sac, dans lequel je note mes états d'âme. Là où j'inscris mes peurs, mes regrets. Parfois, j'y glisse des mots, ceux que j'aimerais leur dire, que je ne peux plus leur dire. J'y ai aussi caché au chaud, à l'abri des regards, les clichés que je regarde de temps en temps. Béa et Ben qui n'avaient alors que quelques heures, et sur un autre, Sarah, souriante, éblouissante. Tout se mélange entre passé et présent, souvenirs heureux et tristesse. Le melting-pot de ma vie !

– Salut, les enfants ! Comment allez-vous ce matin ? me surprend joyeusement Joseph.

– Bien, un peu fatigué, mais hyper bien en vérité ! je réponds en souriant.

Je suis affalé sur un canapé du bus. Nous roulons depuis quelques heures. Notre manager, qui normalement nous suit en voiture ou en avion, a décidé de nous accompagner sur ce bout de route, afin de travailler un peu la future maquette. Il me regarde et dans ses yeux je perçois un brin de malice. Il sait que mes nuits sont particulièrement mouvementées en ce moment. Il me fait rire, il est totalement transparent. Ses pensées se lisent si facilement. À cet instant, je suis convaincu qu'il se demande où est passée sa jeunesse. Elles sont loin ses parties de jambes en l'air !

– Tu es prêt, Jay ? Demain, nous serons en studio pour les premiers ajustements. Je t'ai amené quelques textes.

Il se penche vers une sacoche posée au sol, en sort une pochette. À l'intérieur sont glissées des feuilles qu'il me tend. Mes muscles se crispent, mes

lèvres se pincent, mon cœur accélère. Je lui ai pourtant dit que nous utiliserions nos chansons, celles que Peter écrit depuis des années et que nous interprétons chaque soir. J'y mets les notes, la musicalité, le tempo. Notre duo fonctionne ainsi ; personne ne viendra changer ça. Je suis trop fier de ce que nous avons accompli pour céder.

Derrière moi, des gars s'activent dans le coin cuisine. L'heure du café, certainement. J'essaie de prendre le temps de respirer pour retrouver une contenance ; ce n'est pas le moment de péter les plombs, il n'en ressort jamais rien de bon. Je me lève pour me servir une tasse. Le regard de Joseph en dit long. Il se demande ce que je fous. Mon gars, si tu ne veux pas les avaler tes papiers, ou que je te les mette bien profond... il faut que je me calme. Inspire, Jay, inspire. David, le batteur des « ITL », me fixe, un sourcil relevé.

– Ça va, Jay ? Tu as l'air un peu tendu.

– Ouais, ça va, enfin ça ira mieux quand j'aurai réglé un petit problème avec Joseph ! grogné-je entre mes dents serrées.

– Hum, ça promet un peu de spectacle ; je vais peut-être rester en bas, moi, ajoute-t-il en riant.

– C'est ça, profite ! Par contre, je ne suis responsable de rien si tu es blessé dans la bataille !

Je prends la direction de l'étage en entendant le rire de David résonner. On verra qui rira dans quelques minutes. J'ai subi trop longtemps ma vie. J'ai assumé mes erreurs. Elles restent gravées en moi, je les paierai pour le reste de mes jours. Je ne suis plus le même aujourd'hui ; maintenant, je décide. J'écris la partition sur laquelle je danse depuis six ans. J'en choisis le rythme, les notes, la justesse.

Les couchettes sont pour la majorité occupées, les gars dorment profondément. Je me dirige vers celle de Peter. Concerné par le sujet, il va venir poser ses fesses en bas.

Le rideau est tiré, il n'y a qu'une jambe qui en dépasse. J'ouvre doucement.

– Peter, debout, murmuré-je en le secouant légèrement.

Il grogne, se retourne pour m'exposer son dos et son... cul.

– Merde, Peter ! Dors au moins avec un caleçon ? Tu fais chier !

Je ne peux m'empêcher de lui claquer le postérieur. Il bondit par réflexe, sauf que dans un bus, le plafond est bas et qu'il s'explode la tête.

– Putain, Jay, ça ne va pas, tu t'es grillé les neurones ou quoi ? Tu veux que je te pète la gueule ?

J'éclate de rire en même temps que résonnent les grognements et les mécontentements des autres qui ont tous été réveillés.

– On verra ça plus tard, y'a plus urgent, là. Joseph vient de me sortir une liasse de papiers contenant des textes pour notre album !

Le regard de mon ami change, la colère déserte son visage qui devient plus curieux et légèrement inquiet.

– Mais... je pensais que... enfin, je veux dire... On a expliqué qu'on prenait les nôtres, non ?

– Justement, bouge ton cul et viens !

Je me tourne pour le laisser enfileur quelque chose, j'en ai assez vu pour aujourd'hui et nous avons à gérer bien plus important. Je ne me laisserai pas marcher sur les pieds, plus personne ne décidera pour moi. Mes fantômes me hantent suffisamment, je n'en rajouterai pas.

En bas, Joseph est toujours installé confortablement. Un café repose sur la table basse, à côté de ses documents. Quand il m'entend arriver, je le sens se crispier légèrement. Oui, mon gars, tu peux t'inquiéter, je ne vais pas te laisser mener à terme ce que tu as prévu ! Je m'assieds face à lui, croise mes bras, m'appuie sur le dossier du canapé. Aucun de nous deux ne prend la parole. On se jauge.

– Ben alors, on cherche à savoir qui pisse le plus loin ? clame fièrement Peter.

Son interruption nous sort de notre confrontation silencieuse. Il se laisse tomber à mes côtés, en maintenant en équilibre sa tasse. Il arrive même à réaliser l'exploit de ne pas laisser une goutte s'échapper.

– Les enfants, voici ce que j'ai à vous proposer. L'album doit contenir douze chansons, nous en avons sélectionné...

– Non, aboyé-je.

– Avant de dire non, tu veux bien écouter ce que j'ai à dire ? répond Joseph très calmement.

Je ressemble très certainement à un petit garçon colérique face à son ton posé et son regard doux. Il essaie de me manipuler pour arriver à ses fins, il va voir de quel bois je me chauffe. Je me lève, excédé, prêt à lui jeter au visage ce que j'ai sur le cœur, mais Peter me saisit fermement le poignet.

– Jay, ferme-la deux secondes, s'agace-t-il. Assieds-toi un instant, écoute ce que Joseph a à dire, ensuite tu vociféreras autant que tu veux. Peut-être même que je te soutiendrai.

Je me recolle sur le sofa, visage crispé, bouche sèche. Ma colère grandit.

Mes mains tremblent. Je n'aime pas ça. Je refuse qu'on me prenne ce pour quoi je me bats depuis si longtemps. Je refuse qu'on décide à ma place.

– Donc, je disais, nous avons sélectionné dix chansons ; à vous de nous proposer les deux dernières. Il va nous falloir de l'inédit, rien qui ne soit déjà connu du public.

– Ce que tu ne comprends pas, Joseph, je reprends sur un ton plus grave, c'est que nous allons choisir la totalité des textes, pas seulement deux.

– Attends avant...

– C'est tout vu ! Si tu ne veux pas l'entendre, je me casse ! Ce n'est pas négociable, pigé ?!

Je refuse. Je refuse. Je refuse.

Je ne suis peut-être qu'un gamin capricieux, mais hors de question qu'on me vole aussi cette liberté. Je n'ai pas su, par le passé, gérer mes émotions, mes angoisses, mes peurs, mes désirs. C'était dans une autre vie. J'ai grandi, évolué, pris des coups, bien trop. S'il ne l'accepte pas, je me tire. Je reprendrai tout à zéro, je n'ai pas peur. Je connais la galère et j'y retournerai plutôt que de m'écraser.

– Bon, Jay, tu vas me laisser expliquer ou tu continues ton numéro de petit con ?

– On t'écoute, Joseph, intervient calmement Peter.

Comment peut-il rester si calme ? Il est le plus sanguin de nous deux ; enfin, je crois. Il pose sa main sur mon épaule qu'il serre légèrement. Je me ressaisis. Il a raison, je dois entendre et aller au bout de cette discussion avant de prendre une décision. Je ne suis pas seul dans cette aventure ; Peter a son mot à dire, lui aussi. Si je dois péter les dents de notre manager, autant que ce soit une fois qu'il nous aura tout déballé.

– Les dix chansons que nous avons choisies avec le label sont toutes les vôtres, on a juste trié le meilleur. Par contre, comme je l'ai précisé, pour les deux dernières, nous voulons une exclu totale.

Je reprends mon souffle, l'air s'insinue doucement dans mon corps, les connexions se font au ralenti. Elles s'exécutent jusqu'à ce que je percute ce qu'il vient d'annoncer. Je me tourne vers Peter qui me regarde, sourcil relevé, l'air de dire « Alors, tu t'excuses d'être un gros con ou pas ? »

– OK, je suis désolé de m'être légèrement emporté.

– Légèrement, oui, c'est exactement le mot, reprend Peter en éclatant de rire et en me frappant l'épaule.

Béa

Mon plafond est splendide ce matin, ou du moins, il faut le croire. Je le contemple depuis des heures. Vautrée sur mon lit, j'essaie de comprendre. Le jour vient de se lever et je ne me suis pour ainsi dire pas couchée. Toujours vêtue de ma robe, je suis allongée en travers du matelas. Les volets ne sont pas fermés. Je peux profiter des lueurs du premier jour. Les couleurs se reflètent sur l'espace blanc au-dessus de ma tête.

Sur ma table de nuit, mon téléphone vibre. Je n'ai pas le courage de répondre. Sofia doit s'impatienter d'avoir des nouvelles concernant ma sortie avec Greg. Elle veut tous les détails jusqu'aux plus croustillants, mais... il n'y a rien à dire de plus. Le restaurant était splendide, les mets délicieux, le vin aussi. Le service ? Parfait. Greg était prévenant, usant de son humour pour me détendre, ce qui a parfaitement fonctionné. Nous avons beaucoup ri, discuté, échangé des regards qui en disaient long sur ce que nous pensions sans arriver à l'exprimer clairement. C'est là que le bât blesse : que s'est-il passé ? Qu'ai-je loupé pour en être là ce matin ? Pour me retrouver seule au milieu de la nuit sur ce sofa ? Mes yeux se ferment, je me replonge dans cette foutue soirée.



– Le vin est délicieux, tu as bien choisi !

– Merci. Je n'y connais pas grand-chose, j'ai quelques valeurs sûres qui m'ont été conseillées, alors j'en profite pour laisser croire que je suis un vrai amateur.

Le clin d'œil qui accompagne la fin de sa phrase me tire un sourire. Son humour me plaît, il en joue. Parfois, je doute que ce soit volontaire. Il m'arrive de me demander s'il est sérieux, et quand, quelques secondes plus tard, son sourire devient mutin, je comprends et ris de bon cœur.

– Tu aimes la musique, Béa ?

– J’aime bien, oui. J’en écoute peu depuis... dis-je, hésitante. Enfin, je ne prends pas le temps de découvrir les nouveautés. Je suis plutôt plongée dans les musiques des films de supers-héros. Ben me saoule tellement avec. Toi, c’est ton métier. Tu préfères quoi ?

– Pour être honnête, tout. Je joue et compose plutôt du classique, mais je suis très hétéroclite dans mes goûts.

Sa voix devient plus grave. Je sens une bouffée de chaleur m’envahir. Ses iris se sont assombris à ses derniers mots, mon cœur palpite plus fort. J’avale la bouchée qui est posée sur ma langue, difficilement. Ma déglutition est quelque peu compliquée. Le sourire de Greg s’agrandit, il sait parfaitement l’effet qu’il produit sur moi. J’ai envie de le connaître un peu plus, j’ai besoin d’en savoir davantage pour que mes dernières barrières s’effondrent et que je puisse m’autoriser à vivre quelque chose de, peut-être, vraiment sympa.

– Je sais que tu es parti du Japon après ta séparation d’avec Mieko. Pourquoi n’es-tu pas resté là-bas ? Tu avais du travail, non ?

Greg recule, colle son dos contre le dossier de sa chaise. Il prend son verre de vin, l’approche doucement de sa bouche en me fixant. Il se passe quelque chose. Ses pupilles se dilatent légèrement, son regard se modifie. Je n’arrive pas à savoir ce qu’il pense. Ai-je touché un point si sensible ? Il me semblait qu’il allait mieux et qu’il avait digéré cette histoire.

– Le Japon, commence-t-il doucement, était pour moi synonyme de Mieko. J’ai quitté la France pour la suivre. Tout, là-bas, était pour elle. Elle m’a présenté des personnes influentes qui m’ont permis d’entrer dans des sphères inconnues. Elle était violoniste. Elle était époustouflante. Elle était...

Son verre se pose de nouveau sur ses lèvres, il prend le temps de déguster. Ses yeux ne m’ont pas quittée un instant et je me demande ce qu’il voit. J’ai peur d’avoir rouvert une faille, touché à une relation qui n’est pas terminée. Je n’ose ouvrir la bouche de peur d’aller trop loin.

– Elle était d’une beauté incomparable quand elle glissait son instrument contre son menton, lorsque ses doigts saisissaient l’archet...

Greg est parti. Il a quitté cet espace, ce restaurant. Il se trouve auprès d’elle. Je ne sais plus quoi faire. Un malaise s’installe, grandit au fur et à mesure que les mots sortent de sa bouche. Quand la serveuse s’approche pour vérifier si tout va bien, il ne répond pas. Je lui assure alors que tout est parfait. Soulagée, elle repart. Moi, j’attends. Le fracas d’une assiette qui éclate le sort de ses songes. Greg me fixe, déboussolé.

– Je... je suis... pardon, Béa. Je suis désolé, c'est toujours difficile pour moi de parler de ça, d'elle. J'ai préféré partir et ne plus la croiser. On vivait dans le même monde, auprès des mêmes personnes, c'était bien trop compliqué. J'ai tenté de la garder auprès de moi, j'ai tout tenté, mais... Excuse-moi, essayons de reprendre notre soirée sur une note plus joyeuse.

Son visage reprend des couleurs, ses pupilles retrouvent une taille normale et brillent d'un feu joyeux. Je suis perdue. Je préfère, sans aucun doute, le voir sourire et être bel et bien auprès de moi. Je lui pardonne volontiers cet écart ; après tout, je ne peux que comprendre. Nous reprenons notre conversation de façon plus légère. Nous commandons notre dessert, finissons la bouteille de vin, puis nous quittons les lieux.

La musique résonne doucement dans l'habitacle. Greg m'observe régulièrement et me sourit, je lui réponds volontiers. Je regarde le paysage qui défile, n'ayant pas envie de me poser de questions.

La main de mon chauffeur me ramène à l'instant présent. Il la glisse sur la mienne. Je le fixe, surprise. Son expression est incertaine, il doute, ne sait pas si je vais accepter ce rapprochement. Je souris, il comprend que je lui accorde ce toucher. Ses doigts frôlent, caressent les miens. Je ne bouge pas, profite de ce geste tendre.

Nous arrivons chez moi, il se gare à proximité de l'entrée. Greg descend de la voiture, la contourne, vient m'ouvrir dans un mouvement très galant. Je ris en le remerciant, j'ai presque envie d'effectuer une révérence.

– Est-ce que Monsieur souhaiterait boire un café ou un thé ?

– Avec plaisir, Madame.

Il se penche en une petite courbette et me saisit la main. Nous avançons ainsi et pénétrons chez moi. Je lui propose de s'installer dans le salon le temps de préparer le thé.

Dans la cuisine, seule, je prends une grande bouffée d'oxygène. Tout va bien, l'écart de tout à l'heure se veut qu'un petit incident. Greg est quelqu'un de bien, il m'amuse et il adore Ben. Quand notre boisson est prête, je repars dans le salon. Greg, debout, regarde les clichés accrochés sur un mur.

– J'aime beaucoup la décoration, tu as réalisé du très beau travail ici. Les photos sont magnifiques ; c'est toi qui les as prises ?

– Merci, j'aime me sentir bien où je vis. Je n'ai pas toujours bénéficié du confort, alors maintenant que je le peux, j'en profite. Les photos, non, je n'ai pas ce don, elles viennent d'une amie dont c'est le métier.

Je m'assieds sur le canapé, Greg m'y rejoint. Il s'installe, ni trop près ni

trop loin. La bonne distance pour que je me sente bien. Je nous sers et nous reprenons notre conversation. Nous parlons principalement de Ben et du formidable petit garçon qu'il est. Sans que je ne m'en rende réellement compte, Greg s'est rapproché. Sa main revient se poser sur la mienne. Je les fixe, me sentant rougir.

– Je... hésite-t-il. J'ai très envie de t'embrasser, Béa.

Ma tête se relève instantanément vers la sienne. Est-ce que je le désire moi aussi ? Ses lèvres sont pincées, il attend ma réponse. Ses pupilles brillent. Ma bouche s'étire : oui, je le veux aussi. Il caresse mon bras, remonte petit à petit. La chair de poule envahit mon épiderme. Son buste s'avance vers le mien. Ses doigts se posent sur ma joue, la caressent tendrement. Ma peau réagit immédiatement. Je m'avance à mon tour, me rapproche. Quand ses lèvres effleurent les miennes, mes paupières se ferment, mon cœur tambourine fort, très fort. Je glisse ma main sur son avant-bras, remonte aussi, m'arrête sur son épaule. Il saisit mon visage, m'embrasse franchement. Je savoure la douceur, expire presque de soulagement. Au bout de quelques secondes, nos langues se trouvent, dansent, tournoient dans un rythme extrêmement sensuel. Je frissonne. Il découvre petit à petit mon corps, s'autorise cette exploration par-dessus ma petite robe. Quand il caresse délicatement le côté de mon sein droit, un petit gémissement me surprend, c'est le mien. Il comprend que je ne refuserai pas d'aller plus loin. J'ai envie, j'ai besoin de ça. Au plus profond de moi, j'ai besoin de me sentir à nouveau désirée, aimée. Il y a si longtemps qu'un homme ne m'a pas touchée.

Quand sa peau entre en contact avec mes cuisses nues, la chair de poule me recouvre complètement. Mon baiser devient plus profond. Il m'allonge sur le canapé, se positionne au-dessus de moi. Il embrasse mon cou, picore mon épiderme. Mes mains caressent son dos, tirent sur sa chemise, passent en dessous. Les muscles s'y dessinent, roulent sous mes doigts. Je glisse son vêtement au-dessus de sa tête. Je connais son corps, je l'ai déjà vu à la plage, mais... je ne sais pas, il me semble plus fort, plus beau encore. Le désir fait son travail, modifie ma vision, accepte ce qu'il est en réalité. Un homme particulièrement désirable. Il remonte mon vêtement, m'expose. Greg se positionne entre mes jambes. Je sens toute mon excitation poindre. Il va vite le découvrir. Je me sens légèrement rougir. Il se relève, déboutonne son pantalon, qu'il laisse descendre le long de ses jambes. J'apprécie particulièrement le spectacle. Quand il sort un préservatif de sa poche, mon cœur accélère encore — je ne pensais pas qu'il pouvait aller si vite. Il retire le string qui me recouvre

encore, se replace entre mes cuisses. Ses yeux se fixent aux miens, encore plus sombres. Je déglutis. Je suis totalement décontenancée, intimidée. Il sourit, et sans que je ne m'y attende vraiment, dans un geste sûr, s'introduit en moi. Le son qui sort de ma bouche est aussi surprenant pour lui que pour moi. Je m'attendais, je crois, à plus de délicatesse. Qu'il prenne plus de temps pour nous permettre de nous découvrir. Ce n'est pas un cri de douleur, même si ce n'était pas forcément des plus appréciable. Le sentir se glisser en moi est juste... je ne sais pas. Les sensations sont si fortes. Quand il commence à bouger, je crois éclater en une multitude d'étincelles. Il y a si longtemps que je n'ai pas ressenti ces fourmillements dans ma colonne vertébrale, ces frissons qui parcourent ma peau. Mon cerveau se déconnecte, totalement. J'oublie ce premier moment presque désagréable. L'espace d'un instant, je me sens bien, apaisée. Il commence des va-et-vient doux et réguliers. Mes jambes s'enroulent autour de ses hanches. Le rythme, tout comme nos respirations, s'accélère. Je sens les gouttes de sueur sillonner sur mon front. Mes bras s'enroulent autour de son cou, rapprochent son visage du mien. Je repose mes lèvres sur les siennes. Nos corps se tendent, s'arquent, aimantés l'un vers l'autre. Son visage se décolle, son regard se rive au mien et nous jouissons ensemble. Fort. Très fort. Surtout lui.

Le sommeil m'a emportée, bercée dans les bras de mon amant. Un brouillard s'est dessiné au milieu de mes songes, une voix résonnant au loin. Seul le prénom de Miéko était audible. Une litanie répétée en continu. Quand une sensation de froid désagréable s'est emparée de moi, je me suis réveillée. Seule. Sur mon sofa.



Je suis toujours là, sur mon lit, essayant de saisir depuis plusieurs heures ce qui a pu se passer.

Et je ne comprends pas !

Jay

Le soleil est époustouflant, aujourd'hui, au-dessus de la capitale. Pourtant, je n'arrive pas à trouver l'air suffisant pour apaiser les tensions qui m'habitent. Je ressens cette boule au fond de mon estomac, celle qui me tient depuis si longtemps et qui se rappelle à moi.

Je suis de retour à Paris.

J'en suis parti dans des conditions pas très reluisantes. Un fuyard, un connard... un lâche. Retour à la case départ, Jay ! Je suis descendu du bus il y a quinze minutes. J'ai filé, seul. J'ai besoin de prendre un peu de temps pour me reconnecter. Nous n'avons rendez-vous au studio qu'en début de soirée. Nous avons été ajoutés au planning. Alors, il nous faut prendre les créneaux qu'il reste, et comme il n'y a pas de concert ce soir, eh bien, hop ! Enregistrement.

Je m'engouffre dans les couloirs du métro. La foule parisienne est là, à courir en tous sens, pressée d'arriver à destination en temps et en heure. Le bruit résonne entre les murs de ce tunnel. Des affiches y sont accrochées, celles du dernier film à la mode, du prochain spectacle ou du dernier best-seller livresque, habillent les lieux. Les odeurs parfois limites insupportables, rien n'a changé. Un homme jouant et chantant tente de gagner quelques pièces. Je l'observe. J'étais à cette place, moi aussi, il y a quelques années. Que de chemin parcouru ! Je l'écoute. Il y met tout son cœur. Ses yeux suivent la foule qui ne le voit même pas. Il joue encore et encore, comme si sa vie en dépendait. Il sourit quand une bonne âme dépose une pièce dans son chapeau, posé au sol. Je suis toujours là, un peu en retrait. Je l'écoute. Ses doigts sales effleurent les cordes de sa guitare, son timbre rocailleux trouve un écho dans l'arrondi des murs. Je m'assieds sur un banc non loin de là. Quelques minutes s'écoulent, peut-être plus. Je perds la notion du temps.

– Bonjour, jeune homme !

Je sors de mes pensées au son grave de cette voix. Je dirige mon regard vers

la personne qui s'est installée près de moi. Le musicien du métro est là, assis.

– Bonjour, je réponds en souriant.

– Tu es là depuis bien longtemps, qu'attends-tu ?

– Je... je ne sais pas vraiment. J'attends des souvenirs, je crois.

– Et c'est ici que tu vas les trouver ? questionne-t-il, surpris de ma réponse.

– Je ne sais pas. En vous écoutant, certains sont revenus avec la nostalgie qui va avec. Il y a quelques années, je jouais, moi aussi, dans les couloirs du métro. Une guitare comme seule amie et mes mots pour l'accompagner.

– Eh bien, quand je te vois maintenant, je n'arrive pas à l'imaginer !

– J'ai eu de la chance, enfin je pense que c'est de la chance en réalité, mais effectivement, un jour, un autre chemin s'est présenté à moi et j'ai dû choisir.

– La vie n'est pas toujours celle qu'on attend, tu sais. Parfois, nos choix, même les plus difficiles, sont une façon de nous obliger à payer ce pour quoi nous pensons être coupables. En réalité, nous ne sommes pas toujours responsables. Certains faits, certains actes ne dépendent que de ceux qui les font.

Je reste surpris par ses mots. Ils me correspondent. Si ce n'est que je suis réellement coupable. Je ne me suis pas condamné pour rien. L'absolution, ce n'est pas pour moi.

– Je peux ? demandé-je en montrant sa guitare.

– Bien sûr, jeune homme. Tiens.

Je la saisis, me lève, mets un pied sur le banc. Je tente quelques notes pour vérifier la justesse de l'instrument, une habitude. Je commence à me laisser aller, me perds de nouveau dans mon esprit. Le temps s'écoule, je ne suis plus dans ce lieu. Les images dansent au rythme de mes pensées.

– C'était magnifique, tu as un don incroyable, ta voix est sublime.

– Ma voix ?

Je ne comprends pas, j'ai simplement gratté les cordes. Je ne prononce plus rien, ou seulement dans ma tête, car les phrases qui sortent sont souvent trop dures, douloureuses, torturées. Et puis, quand j'ose, ce sont ses prunelles qui me regardent, brillent, m'aiment.

– Oui, tu as chanté des regrets, des fantômes, des nuits froides, enfin quelque chose du genre, mon anglais n'est pas excellent.

– Je...

Je ne sais pas quoi dire. Je lui tends son instrument, prêt à partir d'ici. Il se lève et pose sa main sur mon épaule.

– Les regrets ne font jamais de bien, il faut savoir les chasser, affronter la réalité. Certes, je ne sais pas ce que tu as vécu. Crois-moi, si tu ne veux pas te

retrouver comme moi, à mon âge, dans ces couloirs, affronte-les. Libère-toi, mon garçon.

Les mots ne sortent pas. Je n'y arrive pas. Dans ses iris, je distingue toute sa souffrance et sa peine. Il se penche, attrape son chapeau et en retire l'argent qui a été déposé dedans. Il me le tend.

– C'est à toi... Les passants, pendant que tu chantais.

– Gardez-le, je vous remercie de m'avoir permis d'utiliser votre guitare. J'avais juste besoin de ça.

Avant qu'il ne réponde, je lui adresse un signe de la main et me jette dans la rame qui s'appête à repartir. Je dois aller là-bas. Il a peut-être raison, affronter sera, ou pas, un point de départ.

Quelques arrêts de métro plus loin, quelques minutes de marche plus tard, j'y suis. Le quartier n'a pas changé. Je me trouve à l'angle d'une rue et observe ce lieu qui m'a accueilli, il y a plusieurs années. Cet endroit qui a vu ma vie éclater en une multitude de particules. Je distingue la porte du troquet. Au-dessus, le studio dans lequel j'ai... dans lequel nous avons vécu. Une bouffée de mélancolie tente de s'immiscer en moi. Je ne la laisse pas m'envahir.

– Tu vas venir ou tu restes à faire le planton ?

– Richard ?

Je suis sur le cul. Devant moi, mon ancien patron, propriétaire et ami. Ses yeux toujours aussi bienveillants me contemplent. Son sourire avenant me rassure.

– En chair et en os, mon petit !

Ses bras s'ouvrent pour m'accueillir. Je me retrouve écrasé contre son torse, dans une accolade qui ressemble à celle d'un père.

– Allez, p'tit con, viens, je t'offre un verre.

Je me redresse, je sens l'émotion poindre au bord de mes paupières. Je souris et acquiesce. Nous nous dirigeons côte à côte vers le bar.

Rien n'a changé, le zinc, les tables, la déco vieillotte, tout est là. Même les clients donnent l'impression d'être installés depuis vingt ans. Je souris face à ce spectacle pittoresque que j'ai tant aimé. C'est un peu, ici, la maison de chacun. On s'y pose, on y abandonne nos frustrations, nos joies, notre colère, nos projets... le tout ponctué de quelques verres. Richard les connaît tous, le nom de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs chiens...

– Alors, dis-moi tout !

Il vient de déposer une bière devant moi et s'est accoudé au comptoir, son

regard fixé sur moi. Pas de jugement, pas de colère. Cet homme est incroyable. Je m'attendais à prendre un coup de pied au cul, des insultes... il m'accueille à bras ouverts.

– Tu veux que je commence par quoi ? Pourquoi j'ai abandonné ma famille, pourquoi j'ai fui, pourquoi...

Je réponds avec animosité, pourvu qu'il n'aille pas sur ce terrain-là. Je ne suis pas prêt. C'est mon fardeau, celui que je traîne. Je n'en parle pas, jamais. Ne pas laisser échapper ces mots me préserve psychiquement. Je crois, je crains que si j'écarte les lèvres et que je sors ce qui est réellement au fond de moi, je m'effondre et jamais il ne sera possible de me relever. Jamais il ne sera possible de me sauver. Dire, c'est avouer. Dire, c'est reconnaître...

– Non, Jérémy, je souhaite savoir comment tu vas, où tu vis, rien de plus. Je me suis inquiété pour toi, il m'interrompt tranquillement.

Il y a longtemps que plus personne n'utilise mon vrai prénom. L'entendre est... je ne sais pas vraiment, déstabilisant.

– Je vis, enfin, je vivais au Canada depuis quatre ans. J'ai d'abord passé presque une année en Angleterre où j'ai rencontré Peter qui est devenu mon meilleur ami, mon frère. Nous avons joué ensemble, créé notre groupe. Quand nous avons eu assez d'argent, nous sommes partis. On vit de notre musique et nous sommes revenus en France il y a peu pour faire la première partie de la tournée d'un groupe qui cartonne, les « ITL ».

– C'est formidable, tu as atteint ton but !

– Oui, enfin... je crois.

Quand il a prononcé ces derniers mots, un pincement m'a écrasé le cœur. Mon but ? Était-ce celui-ci ? Oui, je ne peux pas penser les choses autrement, c'était bel et bien mon but. Je ne peux reconnaître un autre motif.

– Je suis heureux pour toi, Jérémy, que tu vives de ta musique, de ta voix...

– Je ne chante pas.

Mon timbre est plus sec que je ne le voudrais. Je ne l'ai pas contrôlé. Richard relève un sourcil, étonné.

– D'accord, je comprends, tu as choisi la guitare. Je suppose, donc, que ton ami est le chanteur.

– Exactement.

Je lui suis reconnaissant de ne pas chercher plus loin et de couper court à toutes formes d'interrogations supplémentaires. Nous continuons à discuter de tout et de rien. Et surtout pas d'eux. J'aimerais lui demander comment ils vont, s'il a des nouvelles, s'ils sont heureux ; je n'en ai plus le droit. Je l'ai perdu il y a

longtemps.

L'heure avance et je dois filer pour ne pas être en retard au studio. Je le laisse, lui promets de revenir avant de quitter la capitale. J'amène avec moi le flot de questions qui me taraude, mais que je préfère taire, certainement par peur de la vérité.

Béa

Le téléphone sonne encore. Il faut que je me bouge, que j'affronte cette journée. Je dois aller bosser et récupérer Ben à l'école. Ce soir, plateau télé, dessins animés et plein de câlins de mon bébé ; le meilleur remontant. Quant à Greg, je ne veux plus en entendre parler, terminé ! Mon corps garde quelques souvenirs de la nuit — ou, tout du moins, du bout de nuit — passée avec lui. Seul mon esprit est encore bloqué sur ce réveil brutal. Après l'incompréhension, c'est la colère qui me gagne. Je saute de mon lit, vire la petite robe que je porte toujours. J'ai une furieuse envie de la déchirer en mille morceaux. Ah non, je vais peut-être la garder et la lui coller au fond de la gorge, qu'il s'étouffe avec !

Oui, je vais sûrement faire ça !

L'eau chaude ne suffit pas à détendre mes muscles contractés. Je n'y reste pas très longtemps, juste le nécessaire pour dégager son odeur qui imprègne encore ma peau. Je sors, me frictionne avec entrain et ouvre mon armoire sans délicatesse. Un jean, un chemisier léger, c'est parti. Mon téléphone clignote. J'ai un message, Sofia qui s'impatiente. Je n'ai pas du tout envie de parler de ce fiasco. Je suis vouée à rester seule toute ma vie, qu'il en soit ainsi ! Pourtant, quand les yeux de Greg ont plongé en moi, un moment, un court instant, j'ai ressenti qu'il était possible que je lâche quelques barrières et que je le laisse pénétrer mon monde. Suis-je responsable de cette situation ? Puis-je décider d'enfin accepter un autre entrer dans mon existence ? Je descends dans l'entrée, prends mon sac, mes clés, pars. Je ne veux plus penser.

Dans la voiture, la musique ne me calme pas. Je m'énerve chaque fois que je croise ces satanés tracteurs qui roulent à vingt kilomètres-heure. Les vendanges sont terminées, ils n'ont pas autre chose à faire ? Respire, Béa, respire. Ça ne sert à rien, il n'y a pas à manifester autre chose que ton indifférence, rien de plus. A Greg, pas ces foutus véhicules trop lents. Et puis,

une bonne gifle au passage ! Oui, ce serait largement mérité ! Mes doigts tapotent le volant en patientant le plus calmement possible, ce qui est légèrement antinomique vu mon état de nerfs. Le cœur dans l'estomac alors que celui-ci s'est niché dans ma gorge... tout va pour le mieux ! J'arrive enfin sur le parking de L'Albarose. Première mission, me réfugier dans la cuisine afin de prendre un café. À cette heure, normalement, il n'y a personne. C'est le moment où Allan est en pause. Quand j'entre, le calme règne. Je souffle, soulagée. Machine allumée. Grains en place. Tasse OK ! Le bouton est vert, je peux appuyer. Le percolateur se met en route. Les premiers effluves arrivent à mes narines. J'inspire un grand coup, sens la sérénité revenir. Je sors, m'installe à l'accueil. Je vérifie les réservations du week-end, les commandes passées... tout semble en place. Au moins, ici, ça roule parfaitement ! S'il y a bien un domaine dans lequel j'excelle, c'est dans mon travail. Je suis méticuleuse, organisée... tout l'inverse de ma vie amoureuse.

– Salut, M'dame, comment vas-tu ?

Au son enjoué de la voix d'Allan, je lève la tête de mon écran. Son sourire s'efface dès qu'il croise mon regard.

– OK ! Dis-moi tout. Je dois aller lui casser la gueule maintenant ou... maintenant ?

Je ne sais pas quoi répondre, je n'en ai pas la force. Je suis épuisée, anéantie. Voir mon ami me confronte à la réalité, les souvenirs de ma nuit se fraient un chemin vers mon esprit, la douleur du réveil s'y ajoute. J'y ai peut-être cru, à cette histoire.

– C'est si grave que ça ? reprend-il, inquiet.

La colère et la déception me submergent. J'éclate en sanglots. Allan, affolé, se précipite dans ma direction. À peine a-t-il passé le comptoir d'accueil, je m'effondre dans ses bras.

– Très bien, je ferme ma gueule ! Tu vas quand même devoir m'expliquer parce que je te jure que je vais... que je vais lui enfoncez toutes ses jolies dents blanches au fond de la gorge. Je vais le foutre dehors, lui, ses valises, son sourire et tout ce qui va avec ! Je vais le massacrer ! gronde-t-il de plus belle. S'il t'a fait du mal, s'il a osé, je jure que ça ne va se passer comme ça !

Sa voix grave résonne à mon oreille collée contre son torse. Je ressens sa rage, elle vibre à l'intérieur. Je sais qu'il en est capable, je dois me calmer et lui aussi au passage. Si je ne trouve pas les mots, je ferai venir Sofia, elle arrivera à le maîtriser. Face à elle et ses menaces, il n'osera pas. Elle gère son homme !

– Ça va Allan, je me sens bien, c'est juste la fatigue. Je suis désolée, ne

t'inquiète pas, d'accord ?

La voix tremblotante, j'essaie de le rassurer, en vain.

– Tu plaisantes ? Tu as des cernes plus profonds que le gouffre de Padirac, tu es aussi pâle qu'un fantôme et tu voudrais que je ne m'inquiète pas ? répond-il, sidéré. On va remettre les pendules à l'heure, OK ? Tu es ma famille, ma sœur, mon amie, ma confidente et je dois rester là à te regarder dans cet état ? Si j'osais me comporter ainsi, je serais quoi, hein ?

– Un bel abruti, Chéri !

Sofia vient d'entrer et nous observe tour à tour. Elle a un léger sourire moqueur pour son mari qui s'est brusquement tourné vers elle, surpris. Elle me fixe ensuite, son front se plisse, les petites ridules aux coins de ses yeux apparaissent. Elle fouille au fond de mes prunelles, à la recherche d'indices. Je hausse les épaules, pince mes lèvres qui se tortillent de droite à gauche. Je n'aime pas sa façon de m'observer. Elle ne va pas me lâcher comme ça.

– Chéri ? dit-elle mielleusement.

– Non ! Je veux savoir...

– Oui, eh bien, après, car là, tout de suite, tu vas me laisser en tête à tête avec Béa.

– C'est une blague ? commence-t-il à s'agacer.

– Ça va, vous n'allez pas vous prendre la tête à cause de moi. J'ai vraiment pas envie de ça, hein !

– Ne t'inquiète pas, continue Sofia, s'il ne file pas dans la seconde, il va pouvoir s'occuper lui-même de ses besoins, il ne lui restera qu'à dormir dessus et...

– C'est bon, j'y vais, réagit-il précipitamment.

– Décidément, il n'y a qu'une façon de lui parler, ajoute-t-elle, pensive. Enfin, c'est comme ça. Maintenant, à nous deux, Demoiselle. Suis-moi !

Cette femme est particulièrement convaincante, je me retrouve à marcher sur ses talons sans dire un mot. Les températures sont douces, le soleil est toujours là à nous réchauffer. Nous nous installons sur la terrasse côte à côte, allongées sur les transats. Le silence prend place sans que je ne ressente de gêne. Sofia attend.

– Un thé ? me demande-t-elle.

– Je veux bien, si ça ne te dérange pas.

Elle attrape son téléphone dans la poche arrière de son pantalon, tapote dessus, le pose. Je l'observe, la questionne silencieusement.

– Il doit être en train de retourner la cuisine, la patience et lui... autant qu'il

s'occupe avec quelque chose d'utile, m'explique-t-elle en finissant par un clin d'œil.

J'éclate de rire, ce qui, avec l'âme en miettes, est un exploit. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans ces deux-là. Ils sont juste parfaits. Cinq minutes plus tard, le voilà, un plateau en main. Ses yeux vont de sa femme à moi, il est contrarié. Reste mutique. Le regard qu'il jette en dit long, et je crois que les menaces de son épouse sont effectivement très efficaces.

– Range tes crocs, Chéri, tout va bien !

Il grogne quelque chose que nous ne comprenons pas, tourne les talons et repart dans son antre.

Après avoir bu notre thé, je m'autorise enfin à lâcher les vannes. Incapable de m'arrêter, je raconte tout, absolument tout à Sofia. Le dîner, sa main, son baiser, son regard, son corps... sa fuite. Ce sentiment de bien-être qui m'a envahie très vite est chassé par cette tristesse. Les mots coulent, roulent, sans filtre, sans retenue.

– Et il n'était plus là, pas un mot, pas un message, pas un coup de fil, rien ?

– Rien du tout, les seuls appels venaient de toi ! confirmé-je presque ironiquement.

– Moi ? De quoi tu parles ?

Elle me fixe, surprise, et je crois que mon expression est identique.

– Tu as tenté de me joindre je ne sais combien de fois pour savoir comment... tu m'as bien appelée, non ?

– Absolument pas, je n'aurais quand même pas osé te déranger sans être certaine que tu ne sois pas... occupée.

– Pourtant mon téléphone n'a cessé de sonner ce matin. Alors ?

– Béa, tu as regardé qui c'était ?

– Je... je... oh merde, tu crois ?

– Je ne sais pas, mais à ta place, je vérifierais !

– Je reviens ! m'exclamé-je en bondissant du transat.

Je me mets à courir aussi vite que je le peux. Est-il possible que je me sois trompée sur lui ? J'étais si sûre que rien de bon ne pouvait m'arriver que j'ai peut-être tiré des conclusions hâtives.

J'ouvre la porte de l'entrée un peu trop fort, elle percute le mur. Le bruit alerte Allan qui sort de sa cuisine brusquement, inquiet.

– Béa, tout va bien ?

– Oui, oui, attends deux secondes, je...

Je me mets à fouiller frénétiquement dans mon sac, rien ! Il y a un bazar pas

possible à l'intérieur. Quelle idée de prendre des trucs aussi grands ! Je l'attrape, le retourne sur le sol. Tout se déverse et, comme par magie, mon téléphone apparaît.

– Béa ?

– Ça va, ça va, c'est juste que... ah, mais ce truc qui ne veut pas s'allumer ! commencé-je à crier.

Les mains tremblantes, je peine à réaliser mon code pour le déverrouiller. Quand, enfin, il s'éclaire... une dizaine de SMS.

Béa

[Je suis désolé, je n'ai pas osé te réveiller, tu semblais si apaisée dans ton sommeil.]

[Envoie-moi un message dès que tu verras le mien.]

[Tu n'es toujours pas réveillée ?]

[Je m'inquiète, Béa, tu es en colère parce que je suis parti ?]

[Je suis vraiment navré, je n'aurais pas dû, je n'ai pas géré, excuse-moi !]

[Appelle-moi, s'il te plaît...]

Assise sur le sol de l'entrée, je lis tous les textos reçus de Greg. Plus j'avance, plus je sens son angoisse grandir. Il n'explique pas pourquoi il est parti au milieu de la nuit, mais... il avait envoyé un message. Si seulement j'avais regardé mon téléphone. La Bonne Fée n'est vraiment pas passée au-dessus de mon berceau ! À force de me convaincre que rien de bien ne peut m'arriver, je fous tout en l'air. Ma déception était si grande. Je n'ai pu penser autrement, mes démons sont remontés à la surface. Quelque part, je m'y attendais tellement, persuadée que les hommes ne sont pas fiables. Et puis, si le contact est mal passé entre lui et moi cette nuit, pourquoi ne pas me le dire ? Je ne suis pas dupe, je sais que ce n'était pas extraordinaire, j'ai bien senti qu'il n'y avait pas cette alchimie, celle qui fait vibrer le corps et le cœur. Y aurait-il une autre raison à sa fuite ? Ma colère s'apaise légèrement. Pas ma frustration. Je me relève rapidement. Allan est toujours là ; il me fixe, perplexe. Sofia, accoudée au

chambranle de la porte d'entrée, observe. Son regard m'interroge silencieusement.

– J'ai trouvé, m'exclamé-je fièrement.

– Qu'as-tu trouvé au juste ?

– C'est un abruti ! Ou c'est moi. Je ne sais pas encore, je réponds, indécise.

Mon amie éclate de rire, s'approche, tend son poing droit dans lequel je frappe.

– Solidarité féminine, c'est lui, l'abruti ! s'enthousiaste-t-elle.

J'avise l'heure. Il est bientôt midi, je ne veux pas le voir immédiatement, je ne me sens pas de l'affronter. Sofia comprend mon geste, me tire par le bras et, sans préambule, nous tourne vers la sortie.

– Chéri, tu as du monde pour le déjeuner ?

– Non, vous pouvez y aller, dit-il dans notre dos.

Au son de sa voix, j'entends qu'il sourit. Elle explique que nous récupérerons les enfants sur le chemin du retour et que nous serons disponible pour gérer le service du dîner. Il répond que ce n'est pas nécessaire puisqu'il n'y aura que très peu de monde et que le lendemain nous devons être en forme. Le vendredi soir, c'est une autre histoire.

Après une heure de route, nous nous retrouvons au centre de Bordeaux. Je ne suis pas venue depuis un bon moment pour m'y balader. Sofia se gare et nous partons au travers de petites rues. Je ne comprends pas où nous allons. Elle a l'air de le savoir, elle ! Je me laisse guider, ne cherche pas à en découvrir plus. Mon cerveau est en mode pause et ça me procure un bien fou. Je gère tout au quotidien, seule. Pour une fois, je laisse les choses se passer sans intervenir.

– Nous y sommes !

Son sourire est gigantesque. Je lève le nez pour regarder l'enseigne qui indique un salon d'esthétique. Je l'observe, un sourcil plus haut que l'autre.

– Nous allons, ma chère amie, profiter d'un moment de détente. Petite séance d'épilation, puis un long et merveilleux massage. Enfin, si vous voulez bien me suivre ! s'exclame-t-elle dans un geste très théâtral.

Son espièglerie me tire un sourire.

– Nous n'avons pas rendez-vous !

– C'est quelqu'un que je connais très, très, bien. Je lui ai passé un coup de fil en évoquant l'état d'urgence, et hop, dans la poche !

– Mais... je... je ne veux pas qu'elle touche à mes poils. Et puis, j'ai pas de poils, d'ailleurs ! m'écrié-je, horrifiée.

Les glapissements d'un groupe d'adolescents qui passent à côté me font rougir. Quelle honte !

– Ah oui, intéressant ! Alors, comme ça, tu n'as pas de...

– Sofia, ça suffit !

Elle éclate de rire en ouvrant la porte de l'institut. À l'intérieur, une jolie jeune femme brune d'une trentaine d'années nous regarde. Sofia essuie quelques larmes qui se sont échappées suite à son hilarité. Je mets les mains sur mes joues pour cacher leur couleur intense. Je n'ai pas pour habitude d'être la personne qu'on remarque, bien au contraire. Je suis plutôt de celles qui se font toutes discrètes pour qu'on ne les voie pas. Avec mon amie, c'est peine perdue, elle est mon opposé : aussi grande que je suis petite, aussi pulpeuse que je suis menue et aussi bruyante que je suis silencieuse. Et je l'adore comme elle est, je ne la changerais pour rien au monde. Sans elle, à l'instant, je serais au fond de mon lit à me morfondre sur le mauvais sort qui m'a été jeté quand j'étais enfant. Je ne vois aucune autre explication pour justifier cette malchance avec les hommes.

– Excuse-moi, Emma, je suis désolée, je... je... oh, zut ! finit-elle dans un nouveau rire bruyant.

Elle se tient le ventre, incapable de retrouver son sérieux.

– Petit changement de programme, nous allons opter directement pour la séance massage. La demoiselle que tu vois là n'a pas besoin qu'on lui arrache sa fourrure, elle n'en a pas, finit-elle dans un chuchotement de connivence.

Je rougis encore plus, comme si cela était possible.

– Bien, Mesdames, si vous voulez bien, je vais vous accompagner dans le petit salon, le temps de préparer les tables et que ma seconde masseuse se libère. En attendant, puis-je vous proposer un thé ?

– Avec plaisir ! répondons-nous en chœur.

J'observe les lieux en la suivant sagement. Je reprends mes teintes naturelles, j'ai tout de suite moins chaud. L'ambiance se veut très « cosy », les couleurs sont douces sur les murs, alternant entre un gris clair et un rose pâle. De nombreuses petites étagères sont surplombées par de magnifiques orchidées. Nous pénétrons dans un salon, des fauteuils club en tissu nous accueillent. Je m'assieds, sens un sourire naître sur mes lèvres. Emma revient quelques minutes plus tard avec des tasses et une théière fumante. Un sucrier complète le tout. Elle disparaît aussitôt.

– Merci, soufflé-je à mon amie.

– Pourquoi merci ? Ce n'est qu'une virée entre copines, j'ai l'impression que la dernière date d'une éternité. J'y réfléchis depuis quelque temps... Eh

bien, il m'a semblé que c'était le moment parfait.

– Absolument !

Nous buvons sagement notre thé en attendant le retour d'Emma. Elle apparaît quelques instants plus tard, des peignoirs en main et nous propose d'aller nous dévêtir dans les cabines qui jouxtent la salle de massage. Nous nous précipitons en sautillant. Nous ressortons totalement nues sous cet habit tout doux et entrons directement dans une pièce seulement éclairée par des bougies. L'odeur fleurie est très agréable. Le son d'une musique discrète envahit légèrement les lieux.

– Bonjour, Mesdames !

Je me retourne sans comprendre pourquoi ce salut alors que nous venons juste de nous voir. Un petit rictus amusé se dessine au coin de sa bouche, ce qui me surprend un peu. La porte s'ouvre de nouveau et... et... c'est quoi, ce bazar ?

– Euh... dis-je d'un air totalement stupide. Vous... vous êtes...

– Jumelles, oui, me coupe Emma ou je ne sais qui, en riant.

– Tu vas voir elles ont des mains en or, toutes les deux. Quand tu es seule et qu'elles sont ensemble, c'est juste incroyable, m'explique Sofia, admirative.

– Si vous vous installiez que l'on commence. J'ai cru comprendre qu'il y avait pas mal de tensions à faire déguerpir par ici.

Elle n' imagine même pas à quel point je suis nouée, crispée, comme un élastique prêt à péter ! Elle va s'amuser avec tout ce bazar. Il faut avouer qu'entre mes appréhensions, ma partie de jambes en l'air et ma colère, je suis dans un sale état !

Je m'installe sur la table, allongée sur le ventre, une serviette autour des hanches. Sacha, la sœur d'Emma, s'approche et pose ses mains recouvertes de crème. Elle commence par mes épaules et, délicatement, pousse, appuie, creuse... C'est bon ! Sofia semble prendre autant de plaisir que moi. Aux sons qui sortent de sa bouche et qui me mettent légèrement mal à l'aise, je devine l'état dans lequel elle se trouve. Je décide de lâcher cette maîtrise, ce besoin d'être lisse et bien sous tous rapports, l'espace de quelques minutes. Ici, je ne risque rien. Je sens mes muscles se relâcher. Mon cerveau se déconnecte, se pose quelque part, dans un lieu calme.

– Je vous laisse reprendre vos esprits, je reviens dans quelques minutes, glisse Sacha à mon oreille.

Je peine à ouvrir les yeux, mon corps n'a jamais été si détendu, mes pensées si apaisées. Je me sens dans un nuage de coton, enveloppée de douceur. Je tourne

la tête et observe Sofia près de moi, toujours allongée. Un sourire béat habille son visage.

– C’était bien, n’est-ce pas ? murmure-t-elle.

– C’était génialissimement bon je réponds encore rêveuse.

Je me lève avec délicatesse, me dirige tranquillement vers la cabine pour me changer. Je retrouve mon amie quelques minutes plus tard à l’accueil de l’institut. Elle ouvre la porte, je salue et remercie les fées aux mains magiques. Finalement, j’en aurai rencontré des sympas une fois dans ma vie.

Nous reprenons la route, l’heure de l’école et de la crèche est arrivée. Éclatée la bulle dans laquelle je me trouvais ! Je saisis mon téléphone pour vérifier que rien ne s’est écroulé en mon absence. Un message. Encore. Greg. Encore.

[Il faut vraiment que je te parle, je peux passer en fin de journée ? S’il te plaît, Béa, c’est important, il faut que je t’explique. Greg]

[Ce soir, j’ai un tête-à-tête avec mon fils et ses héros, alors à plus ! Béa]

J’ai besoin de distance, je ne souhaite pas le voir immédiatement. Cela peut sembler immature. Après tout, je dirige ma vie comme je le veux ! Tout du moins, je le crois. Je lui donnerai la possibilité de s’expliquer, plus tard. Il me plaît, c’est évident. Ce que j’ai ressenti dans ses bras était parfait. Tout du moins, j’essaie de m’en convaincre. Jusqu’à ce que je me réveille. Je ne désire plus subir les incertitudes et les fuites. Pour ce soir, je coupe la sonnerie de mon appareil.

Jay

– Jay, merde, réveille-toi ! hurle Joseph.

– C’est bon, ça fait des heures qu’on est enfermés, j’en peux plus ! je lui réponds, énervé.

C’est vrai quoi, trois heures que nous sommes dans le studio, dans cette cabine d’enregistrement. Joseph peut la ramener autant qu’il veut, je m’en fous. C’est facile pour lui, caché derrière sa vitre à surveiller ce qu’il se passe. Il a juste à sourire quand il est satisfait ou à grogner dans son haut-parleur pour nous dire de reprendre au début quand ça ne lui convient pas. Et c’est ce qu’il fait, bien trop souvent. Mes doigts commencent à chauffer. J’ai l’habitude de jouer pendant des heures, c’est évident, sauf que là, l’accumulation devient trop pesante. Je connais suffisamment Peter pour entendre les premières petites faiblesses. Il ne dira rien, alors c’est à moi de prendre les choses en main ; notre manager doit comprendre que trop, c’est trop.

– OK ! Une pause, et on reprend encore un peu.

Il est quasi une heure du matin. Peter semble tellement excité qu’il pourrait tenir toute la nuit malgré ses loupés. Il serait capable d’aller jusqu’à se péter les cordes vocales. Moi, je suis épuisé. Cette journée a été très forte en émotions.

– Joseph, sérieux, on peut s’arrêter et reprendre demain ? Je sais qu’on a très peu de temps. On ne fera rien de bon ce soir, enfin cette nuit. J’ai les doigts en feu, Peter a la voix qui vrille...

– Quoi ? Pas du tout ! s’indigne mon pote.

Son regard me montre qu’il n’est pas du tout content que je relève et avoue ses erreurs de tonalité, mais c’est ainsi. Il faut bien que quelqu’un soit un peu honnête. Joseph retrousse sa manche, regarde sa montre, dirige ses yeux sur moi, presse le bouton du haut-parleur.

– Très bien, les garçons, allez vous reposer, il est tard. Je vous veux en pleine forme, demain. Je vous envoie un message dès que je connais l’heure

exacte. Je vais essayer de voir si on peut l'avoir un peu plus tôt. Alors, pas de bêtises, vous filez au lit, pas de galipettes, juste du sommeil. Compris ?

Son ton paternaliste me tire un sourire. Je comprends parfaitement tous les enjeux. Une semaine sur la capitale, ça va passer extrêmement vite. Des galipettes, il y en aura, c'est certain. Pas immédiatement. Si j'essayais, je n'arriverais même pas à lever le petit doigt, alors le reste, n'en parlons pas !

– Oui, Papa ! je réponds en chœur avec Peter.

Nous éclatons tous de rire. Je dépose ma guitare sur son support, elle reste ici jusqu'à demain. Puis, je me dirige vers la sortie, suivi par mon ami.

Dix minutes plus tard, nous nous retrouvons devant la porte de notre suite, fatigués, mais surtout excités. C'est une aventure de dingue que je vis. Cette première soirée en studio était démentielle.

J'ouvre doucement. Vu l'heure, on ne va pas réveiller tout le bâtiment. La lumière s'allume, je découvre avec joie une très grande pièce. Joseph nous a informés qu'il y a deux chambres, un vrai luxe ! Nos bagages sont posés dans l'entrée. J'attrape ma valise, salue Peter, me dirige vers le lieu qui sera mon espace personnel. Elle est sobre. Les murs sont peints dans un magnifique gris bleuté. Le grand lit est recouvert d'un linge blanc qui me semble particulièrement soyeux. J'ai envie de me jeter dessus. Sur la gauche, une armoire, à droite, un petit bureau et une très grande fenêtre qui offre une vue splendide sur la capitale. Entre l'armoire et le lit, une autre porte. Je m'y dirige. La salle de bain privative est un vrai plus. Il ne me faut que très peu de temps pour me retrouver sous une eau chaude qui me détend peu à peu.

La tête relevée vers le pommeau, je savoure cette sensation de bien-être. Mes muscles se dénouent, mon esprit se vide. En sortant, je prends un grand drap de bain pour m'essuyer. Face au miroir, je regarde le visage de ce garçon qui a parcouru tant de chemin ! J'observe le tatouage habillant le pectoral gauche. Ce tracé noir qui dessine une grande arabesque, dans laquelle sont glissés les deux B si chers à mon cœur. S'y trouve également le S de Sarah. Ces trois êtres que j'ai abandonnés, ces trois êtres que j'ai aimés plus que tout au monde. Les paroles du musicien du métro me percutent : « *Les regrets ne font jamais de bien, il faut savoir les chasser, affronter la réalité. Je ne sais pas ce que tu as vécu, mais crois-moi, si tu ne veux pas te retrouver comme moi, à mon âge, dans ces couloirs, affronte-les. Libère-toi mon garçon et vis.* » Les regrets ? S'il savait à quel point ils m'accompagnent depuis six ans. Ils me constituent.

Cette nuit-là, ce coup de fil qui a tout changé... Je me secoue et file me coucher. Ne pas penser, surtout ne pas penser. Demain sera un nouveau jour !

Le réveil est brutal. Je suis transpirant, essoufflé. Ce cauchemar était juste... j'en ai le souffle coupé. Je peine à retrouver ma respiration, mon cœur a adopté un rythme effréné. Je m'extirpe de sous les draps, ouvre ma valise et saisis mon carnet. Mon stylo en main, je note, tout. Je ne veux pas oublier. Je ne peux plus faire semblant. Aujourd'hui est un autre jour et je vais l'affronter. Je n'écris plus de chansons depuis longtemps, mais celle-ci s'impose à moi. Ce que Peter a entendu, que j'ai repris dans le métro, me poursuit et ce n'est peut-être pas pour rien. Maintenant, ces mots qui surviennent dans mon sommeil. J'étais sur scène, seul, avec ma guitare et un micro. Face à moi, une salle remplie m'acclamait et reprenait avec moi cette chanson. Leurs regards marron, bleus, verts me fixaient. Ils se trouvaient là, tous les trois, et encore, et encore, eux et seulement eux. Béa, Ben et Sarah. Partout où mes yeux se posaient, dans la fosse, dans les gradins, partout. Ces milliers de personnes n'étaient que la répétition multiple d'eux.

Il faut que je note les paroles avant qu'elles ne s'évaporent. Est-ce le signe de ce que je dois affronter ? Est-ce le moment de combattre mes démons ?

*It's a happy moment
When your beautiful blue eyes
get clearer drawing this ocean
I feel strong, I feel great
I'll carry you beyond the stars
It's a painful moment
When your beautiful green eyes
turn off taking far away
my heart and my whole soul
You take me beyond stars.*[3](#)

Je repose le carnet sur le lit. J'observe les mots. Ils représentent celui que je suis, surtout celui que je dois accepter. Je ne veux plus vivre dans le mensonge. Je vais accomplir ce pour quoi je suis parti. Je vais réaliser mes rêves. Nos rêves. Je vais avouer mes fautes, et peut-être qu'un jour, ils sauront ; peut-être qu'un jour, ils comprendront.

Béa

Et si je restais là pour le reste de mon existence ? Si je décidais de créer une bulle imperméable ? Exactement comme maintenant, Ben blotti dans mes bras au fond de mon lit, à regarder des dessins animés de super-héros. Voilà, c'est ça, je vais rester ici, câliner mon bébé et personne ne pourra nous faire de mal. Je trouve cette idée lumineuse. Vraiment. Sauf qu'il y a la réalité... Ce truc détestable qui vient régulièrement vous rappeler que vous ne pouvez pas vivre des bisous de votre fils, qu'il a besoin d'aller à l'école, de jouer avec ses copains et qu'il ne passera pas toute sa vie avec vous. Contrairement à ce qu'il vous confie régulièrement. Le « *Maman quand je serai grand, je me marierai avec toi...* » ne sera plus. Il se mariera, il partira. J'espère que je détesterai aimer celle qui me le volera. En attendant, je vais profiter de ces petits moments de bonheur.

– Maman, arrête ! Maman, non ! hurle-t-il en riant.

Il se met en boule, gesticule, jetant ses petits bras, ses jambes. Il essaie de m'échapper. Je l'emprisonne de bisous et de chatouilles.

– Maman... Ma... man...

J'éclate de rire. Je dévore son ventre tout doux, il rit encore plus fort. À bout de souffle, je m'arrête. Nous peinons à retrouver notre respiration. Je me laisse tomber sur le matelas, ferme les yeux. Que j'aime ces réveils dynamiques, emplis d'amour et de joie. Normalement, il n'a pas le droit de dormir dans mon lit sauf quand il est malade. En cet instant, c'est moi qui suis souffrante. Mon cœur est atteint d'un grave syndrome, qui nécessite la présence de ce petit être capable de tout guérir. Le calme reprend place. Il va falloir que je me lève préparer le petit-déjeuner. Je commence à remuer, quand tout à coup...

– À l'attaque ! s'exclame mon SuperBen.

Il me saute dessus, commence à me chatouiller avec ses minuscules doigts. Je ris moi aussi, crie. Les larmes roulent sur mes joues tant je ne peux reprendre un peu d'air, tant je ne peux m'arrêter. J'arrive à m'extirper, file en courant vers

la cuisine. Je l'entends depuis ma chambre.

– Vous ne pouvez pas m'échapper, je vais vous attraper, je suis le plus fort de tous les plus forts !

Je souris en l'imaginant debout sur le matelas, les bras en l'air.

Quand il descend me rejoindre, il paraît un peu plus calme. Je jette un coup d'œil : Ben est en mission. Il marche sur la pointe des pieds, regarde à droite à gauche avant d'entrer dans la pièce. Il a enfilé sa cape par-dessus son pyjama. J'ai envie de rire, je me retiens. Quand il est plongé dans son jeu, il ne faut pas le perturber ; pour lui, c'est la vraie vie. L'espace d'un instant, il s'échappe dans un autre monde. Je le laisse s'y égarer. J'apporte sur la table un petit-déjeuner digne de ce nom. Œufs, pancakes, confiture, jus d'orange...

– Tiens, mon héros, tu as besoin de prendre des forces pour être encore plus costaud !

– Merci, je crois que je vais en avoir besoin. Aujourd'hui, je vais poursuivre les méchants, chuchote-t-il comme si on pouvait nous entendre. Et puis, regarde, ajoute-t-il en gonflant son biceps. Tu as vu comme il est gros ?

– Oh oui, c'est impressionnant, mon chéri ! Tu es très très musclé !

– Oui, tu vois, je vais te protéger pour toujours !

– Je sais, mon chéri, tu es le plus fort !

Son sourire s'agrandit encore et il finit, souriant, par se jeter sur son repas. Sitôt englouti, il file se préparer pour l'école. Le voir ainsi reste le meilleur baume pour mon âme. Tant qu'il est heureux, je le suis. Je ne vis que pour lui depuis toujours et j'en suis satisfaite. Je suis fière du petit bonhomme qu'il est devenu.

S'il y a bien une personne qui ne pourra jamais me décevoir, c'est lui.

Je suis arrivée à L'Albarose depuis une vingtaine de minutes. Je termine mon café en vérifiant les plannings. Nous avons des clients ce week-end qui ont loué deux chambres que je vais aller préparer. Il faut aussi que je fasse celle de Greg. J'ai envie de m'y rendre comme de me... Le restaurant est, quant à lui, complet pour ce soir. Ce constat me tire un grand sourire. Allan a réussi son pari. En moins d'un an, il a rendu ce lieu incroyable, l'endroit incontournable pour les visiteurs de la région. La cave exposée dans la salle principale attire les plus grands amateurs de vin. La viande provenant, elle aussi, de la région est à tomber. Tout cela mélangé au talent indéniable de mon ami et le succès est au rendez-vous.

Il faut que j'attaque, la journée va être longue. Je m'affaire en premier lieu à

nettoyer les chambres pour les nouveaux arrivants. Celle de Greg ? Eh bien, je repousse l'ultimatum. Je ne l'ai pas revu depuis... depuis !

Une heure pour tout mettre en place et je suis là, devant la porte, la main relevée prête à frapper. Je peux y arriver, je vais l'affronter. Il ouvrira, je sourirai, exécuterai ce pour quoi je suis là, puis je repartirai toujours en souriant.

Je toque une première fois. Mes lèvres s'étirent pour dessiner un sourire surfait. Rien. Je refrappe. Rien. La chance serait-elle avec moi ? Je saisis mon pass, entre.

– Il y a quelqu'un ? Greg, tu es là ? Je viens faire le ménage.

Je m'avance doucement, redoutant de tomber sur lui. Il n'est, semble-t-il, pas là. Je pousse la porte de la salle de bain, personne. Je reprends une grande bouffée d'oxygène, je peux enfin travailler et dégager le plus vite possible.

Après avoir changé les draps et enlevé le peu de poussière, je m'approche du bureau. J'hésite, il y a un bazar monstre dessus et je doute qu'il apprécie que je mette les mains là-dedans. Je découvre des partitions parsemées sur le bois. Différentes pochettes. Une en particulier attire mon regard. Elle est rouge et des inscriptions y sont dessinées, je ne sais pas les déchiffrer. Un seul mot est reconnaissable, Mieko. Je me souviens de ce prénom, il s'agit de l'ancienne compagne de Greg. Je m'assieds et la saisis. Je n'ai pas le droit de l'ouvrir, je n'ai pas le droit de fouiller. Il s'agit de son intimité, pas la mienne. Mais... ma curiosité est grande. Bien trop. Peut-être pourrais-je comprendre un peu plus cet homme qui reste un mystère pour moi. Il souffle le chaud et le froid, tantôt prévenant tantôt fuyant. Le premier élastique claque, puis le second. Une bataille fait rage entre mes doigts et mon cerveau. L'un lutte, l'autre s'en fout et continue comme il le veut.

Des photos sont maintenant étalées devant moi. Une jeune femme asiatique apparaît. Elle est splendide. Grande, très fine, d'une grande élégance. Certains clichés la montrent sur scène, son violon en mains. Un autre avec Greg, magnifique dans son costume. Ils se sourient, semblent parfaitement heureux et, surtout, amoureux. Mon cœur se vrille légèrement. Il y a de nombreux papiers écrits que je ne comprends pas, ils sont tous en japonais. Certains semblent être des documents officiels au vu des logos en en-tête. Je tourne encore et encore, ne comprends rien : toujours rien en français. Je prends un cliché entre mes mains. Mieko apparaît dans une robe de soirée magnifique. Derrière, le bâtiment est éclairé, de nombreuses personnes dans des tenues splendides circulent. Ce doit être un événement important. À son bras, un homme, grand, épaules carrées, un sourire extraordinaire. Il la tient par la taille. Leurs corps s'emboîtent à la

perfection. Cet homme est... cet homme n'est pas Greg.

– BÉa ?

Je lâche tout, bondis de la chaise pour me tenir face celui que j'espionne secrètement. Je ne l'ai pas entendu entrer. Son regard s'est assombri, il ne semble pas ravi de me trouver ici. Et encore moins à me voir m'immiscer dans ses affaires. Je savais que ce n'était pas une bonne idée. Je savais que ma curiosité ne me mènerait pas vers de bonnes choses. Je déglutis difficilement. Fais un pas en arrière.

– Je suis désolée, Greg... Je suis venue pour le ménage dans ta chambre et...

– Et tu t'es permise de fouiller, c'est ça ? Bien sûr, c'est un accident, n'est-ce pas ? Tu as malencontreusement ouvert une pochette fermée !

Son timbre est sec, tranchant. Que puis-je ajouter pour me défendre ?

– Greg, je te promets que je ne voulais pas, je réponds timidement.

Je baisse les yeux, je suis allée trop loin. Je ne me sens pas en sécurité.

– Va-t'en, BÉa ! Maintenant ! ordonne-t-il.

Je me dirige vers la porte ; quand je m'apprête à en passer le seuil, je me tourne et le fixe une dernière fois. Il faut qu'il sache.

– Greg, j'ai été simplement curieuse. Je... je... c'est pas facile, je t'apprécie beaucoup. Parfois, je ne te comprends pas et ça me fout une peur bleue. J'ai peur de m'attacher, de te laisser entrer dans ma vie et dans celle de Ben. Je ne peux pas me permettre de faire n'importe quoi. Je ne suis pas seule, je n'ai pas le droit d'entraîner mon fils dans une histoire qui se terminera mal.

Au fur et à mesure que les mots sortent, son regard se voile. Une lueur que je ne comprends pas le traverse. Une douleur que j'identifie sans difficulté l'accompagne. Il s'approche, doucement, m'attrape les mains.

– Moi aussi, je suis désolé... Je n'aurais jamais dû partir comme ça, l'autre nuit. J'ai eu peur, je n'ai pas géré. Tu es la première depuis... Enfin, tu es la première.

Sa voix est devenue plus douce, son expression plus tendre.

Erreur ou pas, je suis incapable de le dire, mais je me laisse emporter par ses paroles, ses yeux, sa douceur. Et quand ses lèvres se posent sur les miennes, je décide de lui laisser une autre chance. Finalement, il est également brisé par ce qu'il a vécu, et ses réactions ne sont qu'une conséquence de cette fracture qui l'habite.

Je crois que j'ai réellement envie d'avancer et de vivre une belle histoire.

Jay

La semaine parisienne touche à sa fin. Nous avons bossé comme des dingues. Entre répétitions, concerts et enregistrements, je suis totalement épuisé. Heureusement, nous allons avoir quelques jours de repos. Installé dans un salon, sur un canapé de cuir noir, j'observe les lieux. Peter et Joseph sont à mes côtés. Face à nous, l'équipe du label avec son grand directeur en personne. Nous venons de terminer l'enregistrement du clip. Notre chanson est prête. Nous avons tout donné, y avons mis tout notre cœur. J'y ai glissé mon âme entière. Nous attendons tous la même chose. Mes mains sont moites, mon rythme cardiaque rapide. Une goutte de sueur glisse le long de ma tempe pour rejoindre mon cou. Je suis branché sur le mode stress puissance mille. Tout se joue maintenant.

Un bruit nous surprend, la porte s'ouvre. Les « ITL » entrent tous ensemble. David s'approche et me frappe l'épaule.

– Eh gars, tu pensais pas qu'on allait louper ce grand moment ? Quand même ! Nous sommes une famille, alors nous voilà ! explique-t-il fièrement.

– Je... merci les gars, vraiment, c'est juste waouh... Merci, je réponds, ému.

– Tu manques un peu de vocabulaire, là, ajoute Peter en riant. Quand on sait de quoi tu es capable, c'est surprenant.

Il évoque notre chanson. *Ma* chanson. Chaque matin, je me suis réveillé de la même façon. Transpirant, haletant, des paroles et des images plein la tête. Je suis allé voir Richard il y a deux jours, je lui ai tout raconté et lui ai demandé d'écouter la maquette de ce single. Égal à lui-même, il n'a prononcé que peu de mots. Il m'a pris dans ses bras me rappelant que sa porte serait toujours ouverte. Il m'a surtout dit qu'il était l'heure de guérir. Le moment de panser mes plaies et de me réparer. Qu'il était temps pour moi de vivre.

« *Tu n'es en rien responsable, Jérémy. Sarah a fait ses choix, ce n'était*

certes pas les meilleurs, mais il s'agissait des siens. Tu ne pouvais rien empêcher. Tu n'étais qu'un môme. Pourtant, tu as tenté de déplacer des montagnes. Elle ne voulait pas. Elle avait besoin de vivre ainsi. Avec ses propres fantômes. Laisse les siens où ils sont, tu as assez à faire avec les tiens, et pardonne-toi. Tu es un jeune homme formidable, je voudrais que tu te voies avec mes yeux. »

J'avais repris mes affaires, les paupières humides et le cœur un peu moins en miettes. Au moment de franchir la porte, sa voix avait de nouveau résonné : « *Retrouve-les, Jérémy.* »

Ici, dans ce salon, ces paroles flottent dans mon esprit et je suis heureux d'être là. Le directeur du label se lève et se dirige vers le matériel installé en fond de salle. Un technicien l'accompagne. Il appuie sur le bouton, le silence règne quelques secondes avant que les premières notes n'emplissent la pièce.

C'est un solo de guitare que je joue en introduction, puis ma voix qui, pour la première fois, laisse échapper les mots. Sur les refrains, Peter m'accompagne. Il n'y a pas un bruit, pas un mouvement. Je ferme les yeux, écoute, regarde mes anges qui me sourient. Je vais y arriver. Je le sens. Ils ne le savent pas, mais c'est d'eux que me vient cette force. Les dernières notes retentissent, puis de nouveau le silence. Les têtes se tournent, les gens s'observent. Le directeur du label se lève, un sourire naît sur son visage bourru, et c'est l'explosion de joie.

– C'est dingue, putain, ça déchire ! hurle David, accompagné par les applaudissements de ses partenaires. Jay, tu as une voix incroyable !

– Je savais que j'avais raison, vous êtes géniaux, les gars ! ajoute Joseph.

– C'est...

– Oui, c'est...

Ils se coupent tous la parole. Peter et moi ne bougeons pas, submergés par le flot de mots, de joie, d'hystérie qui fait rage autour de nous. Quand ils prennent conscience que nous sommes là, silencieux, ils se stoppent, nous regardent, attendent que quelque chose se passe.

– Jay ? intervient doucement Peter.

– Ouais ?

– On l'a fait ?

– Ouais.

– On l'a vraiment fait ? ajoute-t-il, sidéré.

– Ouais !

– Jay ?

– Peter ?

– Pourquoi tu ne m’avais jamais dit que tu chantais comme ça ? Je t’ai déjà entendu fredonner, sauf que ça ! C’est... je n’ai même pas de mot pour exprimer à quel point je trouve ça incroyable !

– Je crois que j’avais perdu ma voix, je l’ai laissée il y a longtemps... Je ne l’ai retrouvée que récemment...

– Eh bien, il était temps ! s’exclame-t-il, heureux.

– Oh oui, il était plus que temps ! renchérit David.

Je ne sais pas quoi ajouter, mon cerveau est incapable de fournir un effort supplémentaire. Et puis, je le sens, ça monte doucement. Ça part du plus profond de mon ventre, par vagues de plus en plus grosses, embarquant sur leur passage des bouts de mon cœur et de mon âme. Ça tourne, ça vire dans tous les sens. Je me lève et j’explose de joie au fur et à mesure que mon être se reconstruit. Je les sens, tous ces morceaux éclatés qui se rapprochent pour ne former plus qu’un. Ils sont encore instables. Ils ont repris, petit à petit, leur forme originelle. Il ne manque plus que la colle pour les sceller à jamais. Mais ça, c’est une autre histoire. Quand enfin je l’aurai déposée, je serai guéri, totalement. Je ne peux le faire seul, mon ciment c’est elle, c’est eux.

– Les enfants, vous avez réalisé un boulot extra ! Ce n’était pas gagné, vous aviez très peu de temps. Maintenant, tout est bouclé, on va pouvoir lancer les festivités. Dès la semaine prochaine, vous serez diffusés à la radio, le clip va être mis sur les réseaux sociaux et sur les chaînes spécialisées. Cette semaine, vous avez deux concerts avec les ITL, puis nous ferons une pause bien méritée pendant quelques jours à la campagne. On observera à distance ce qu’il se passe et je pense qu’après, vous allez avoir une sacrée promo à assurer en plus des dates avec le groupe.

Pendant le discours du directeur, quelqu’un s’affaire derrière lui, et en un claquement de doigts, apparaissent Champagne et amuse-bouches. Nous restons là un grand moment à fêter la naissance de notre tout premier single. Je me sens sur un nuage. Tout cela est-il bien réel ? Mes amis ont chacun un sourire gigantesque. Peter me jette des coups d’œil, tel un métronome. Sans parler, nous nous remercions mutuellement. Nous nous sommes battus, nous nous sommes accrochés malgré les difficultés qui sont régulièrement apparues, et ça en valait vraiment le coup. J’ai envie de hurler ma réussite au monde entier. Il faut que je partage ça, il faut...

Je prends mes affaires et file à toute allure. Richard ne doit pas encore être couché. Il est ce qui se rapproche le plus d’un père pour moi. Il ne m’a pas jugé,

il a ouvert ses bras pour m'accueillir comme il l'aurait fait avec son enfant. C'est un mec bien, malgré les casseroles qu'il trimballe aussi. Il a su garder cette gentillesse au fond de lui.

J'arrive, essoufflé, devant le bar fermé. Une légère lumière se diffuse encore derrière le rideau tiré. Il n'est pas parti. Je frappe comme un dingue sur le bois. Richard accourt, affolé. Ses yeux me scrutent, inquiets. Je suis devant lui, penché en avant, les mains en appui sur les cuisses. J'essaie de reprendre mon souffle. Quand je me relève et que j'aperçois cette lueur dans ses prunelles, j'explose. Je ris, pleure, trépigne. Pas un mot ne sort.

– OK Jérémy, il se passe quoi ? Tout va bien ? Tu m'inquiètes un peu, là.

Sa voix est rocailleuse, emplie de douceur. Je n'arrive pas à me calmer, submergé par un flot de sentiments, d'images du passé. Tout se mélange dans ma tête. Mes peurs, mes angoisses, mes rêves, mes joies, mes souvenirs.

– Très bien, entre, tu vas finir pas alerter tout le quartier.

Je le suis sans réfléchir. Je n'y arrive pas. Il tire un des tabourets du bar pour que je m'y installe et se dirige de l'autre côté du comptoir. Il récupère un verre, y verse un liquide transparent, me le tend. Je l'ingurgite d'un coup. Je m'arrête, le fixe, sidéré. Il éclate de rire.

– Tu croyais quoi, mon garçon ?

– Richard, c'est de l'eau, dis-je, incrédule.

– Évidemment que c'est de l'eau ! Vu ton état, je vais quand même pas en rajouter. Il va falloir que tu m'expliques avant.

Je saisis mon téléphone pour lui montrer le clip que nous avons reçu par mail. Je mets la vidéo en route et lui donne. Il observe sans un mot, sans un mouvement. Plus de trois minutes s'écoulent. Je ferme les paupières attendant qu'il finisse. La dernière note retentit, je relève alors mon visage vers lui et ce que je vois me bouleverse. Les larmes roulent sur ses joues. Un sourire naît doucement.

– Bravo Jérémy, c'est extraordinaire. Tu es extraordinaire. Je suis si fier de toi. Tu as réussi, tu as accompli ton rêve de gosse. Le chemin parcouru n'a pas été des plus simples, mais regarde ce que tu as obtenu ! ajoute-t-il, admiratif. Et les paroles de cette chanson sont magnifiques, tu y as mis toute ton âme. Tu as un talent incroyable.

Tout en parlant, il me ressent. Je ne sais pas quoi lui répondre, alors j'attrape le verre et bois d'une traite. Je me mets à tousser, la gorge me brûle.

– Merde Richard, c'est pas de l'eau !

– Ah ben non, pas cette fois, zut, ça se fête quand même ! dit-il en riant.

L'entendre me procure un bien fou, voir sa joie me rassérène. L'espace d'un instant, je me sens fier et heureux moi aussi, réellement, profondément. J'observe ce lieu que j'ai aimé. Les bouteilles sont toujours installées sur les étagères, les photos de sa femme et son fils aussi. Un autre cliché attire mon œil et tout s'arrête. Je ne l'avais pas vu Richard comprend ce que je fixe. Il se penche au-dessus du comptoir et pose sa main sur mon épaule.

– Il est temps, Jérémy. Il est temps que tu les retrouves.

– Mais...

– Mais rien du tout. Parfois, il faut juste saisir le bon moment et c'est arrivé. Il est là, devant toi, accepte-le.

Béa

Les effluves du café me chatouillent les narines, comme hier matin. Je suis enveloppée dans mes draps et peine à m'extirper des limbes de mon sommeil. Depuis que Greg m'a surprise dans sa chambre, il y a une semaine, nous passons beaucoup de temps ensemble, surtout le soir, quand Ben dort profondément. Un frisson me parcourt en repensant à cette sensation de crainte qui s'était alors emparée de moi. Sur l'instant, j'avais réellement eu peur. Son regard était si sombre. Lui avoir avoué que vraiment il se passait, à mes yeux, quelque chose entre nous, lui avait permis de se calmer et ne pas imaginer le pire. Nous avons longuement discuté quand j'ai eu fini ma journée. De fil en aiguille, nous nous sommes de nouveau rapprochés. Dans le secret de ma chambre, nos corps se sont unis. Avant que je m'endorme, il m'a dit qu'il devait s'échapper, qu'il ne pouvait rester. J'ai avalé la boule de tristesse qui avait pris place au fond de ma gorge et je l'ai regardé quitter ma maison sur la pointe des pieds. Essayant de me convaincre, cette fois, que ce n'était pas un abandon. Qu'il reviendrait. Et c'est ce qu'il a fait, nuit après nuit.

Ce matin, je me réveille avec cette odeur que j'aime par-dessus tout. Sans lui. Il ne reste toujours pas. Depuis hier, les choses ont un peu évolué, Greg ne fuit plus qu'au lever du jour. Il prépare la cafetière, que j'oublie systématiquement de programmer, alors que je me rendors dans le linge empreint de son parfum. Cette absence est la seule ombre au tableau. Il a promis de tout m'expliquer. Je ne suis pas la femme la plus patiente qui existe, malgré tout j'essaie, j'attends, je prends sur moi. Ce qui est difficile. Greg se répare doucement, il a besoin de temps. Son cœur s'est brisé quand Mieko l'a quitté. Je comprends ce qu'il vit. Les clichés que j'ai aperçus, sur lesquels ils étaient ensemble, illustraient parfaitement à quel point ils s'aimaient.

Je suis en miettes, depuis six années. Comment en quelques semaines

pourrait-il en être autrement pour lui ? Chaque fois que nous sommes réunis, seuls, il me montre avec tout son être à quel point il souhaite avancer. Nos corps s'unissent pour tenter de ne faire qu'un. J'ai vécu cette osmose, une fois. J'ai connu cette sensation de ne former qu'une seule et même personne. Quand deux âmes se rencontrent et qu'elles se reconnaissent immédiatement. Et ce n'est pas le cas aujourd'hui. Je ne perçois pas ce picotement, cette alchimie, ce petit quelque chose qui fait toute la différence. Finalement, je sais qu'il n'y en a qu'une qui existe pour compléter la mienne. Les autres peuvent s'unir avec sincérité, et c'est tout. Alors, j'accepte la vie comme elle vient, et si elle a décidé de mettre sur mon chemin un petit peu de bonheur, je le prends. Au final, l'erreur se trouvait peut-être là avec Jérémy. Nous étions trop fusionnels. Greg se veut un homme doux, drôle et sincère. Il donne parfois l'impression de se trouver sur une autre planète. Même si un peu... beaucoup tête en l'air, je l'apprécie tel qu'il est. Ben l'adore, il peut passer des heures à jouer avec lui. Je ne veux pas qu'il sache que notre relation a évolué. Nous vivons ce début d'histoire comme des ados, dans le plus grand secret. Il va d'ailleurs falloir que je m'extraie de ce lit avant que mon fils ne se réveille. Nous sommes dimanche, je lui ai promis d'aller nous balader.

Dans la cuisine, je décide de mettre un peu de musique. Je prends mon ordinateur, consulte rapidement ma boîte mail. Promos, pubs en tout genre occupent un espace important. Un message en particulier attire mon œil. Je reconnais aussitôt l'expéditeur, j'en suis encore chamboulée. J'hésite. Suis-je capable de supporter une nouvelle vision de Jérémy ? Pourquoi est-ce que je reçois ces messages ? Qui peut bien connaître notre histoire et, surtout, m'avoir trouvée ?

Je récupère une tasse, la remplis et m'installe sur une des chaises. Mes doigts survolent le clavier sans jamais s'y poser. Je finis par cliquer. Une vidéo s'affiche... elle charge... Que c'est long ! Deux silhouettes apparaissent. Une sur laquelle on distingue un instrument, la seconde devant un micro sur pied. L'éclairage s'intensifie jusqu'à laisser découvrir le musicien qui commence un solo de guitare. Ses yeux accrochent la caméra, mon cœur rate un battement. Son sourire se dessine ; un autre battement. Est-il possible qu'il s'arrête ? Puis-je mourir ici, dans ma cuisine, parce qu'un fantôme a surgi tel un diable de sa boîte ?

Les paroles du chanteur retentissent. C'est magnifique et si triste à la fois. On sent dans les mots tout le désespoir de l'histoire contée. La voix s'estompe

jusqu'à ne laisser que la musique. Mon regard est toujours concentré sur Jérémy. Il n'a pas changé, je ressens encore cette force qui nous unissait. Il est mon autre, cette partie de moi que j'ai perdue, ce manque qui fera de moi une personne à jamais incomplète. Mais il m'a abandonnée. Il nous a abandonnés. Il a choisi et il semble qu'il ait réussi ce pour quoi il était destiné. Et sa réussite n'était pas celle d'être père.

– Maman ?

La voix de Ben me fait sursauter. Je claque l'écran de l'ordinateur et me retourne vivement. Son sourire s'efface, son petit front se plisse, ses yeux me scrutent.

– Pourquoi tu es triste, Maman ? il m'interroge, inquiet.

– Je ne suis pas triste, Chéri, pourquoi dis-tu cela ? Allez viens, on va se préparer un petit-déjeuner spécial dimanche !

Je bondis de mon fauteuil pour me jeter dans l'élaboration d'une pâte à pancakes. Ben finit très vite par se détendre et arrive m'aider. Il grimpe sur une chaise pour être à hauteur du plan de travail. Il casse les œufs, laissant tomber de nombreuses coquilles qui ajouteront un côté croquant à notre repas.

– Maman ?

– Oui, Chéri ?

– On va voir Greg aujourd'hui ?

– Je... euh... non. Pourquoi veux-tu qu'on le voie ?

Mon timbre est monté de quelques octaves, ce qui provoque le rire du petit monstre qui se tient face à moi.

– Il est dehors.

– Il est où ? demandé-je, surprise.

Je me retourne pour regarder dans la même direction que mon fils. Effectivement, Greg, à l'extérieur, effectue les cent pas. Il va et vient, se frotte l'arrière de la tête. Il a l'air dans un état de stress important.

– Chéri, tu t'installes pour déjeuner, j'arrive, OK ?

– OK jemangeenattendant, bafouille-t-il, la bouche déjà pleine.

Je m'arrête sur le perron de la maison, le regarde aller et venir. L'espace d'un instant, je ressens un peu d'angoisse. Pourquoi est-il ici ?

Je m'avance encore. Une des lames de bois craque, ce qui attire l'attention de Greg.

– Béa, oh excuse-moi, je... enfin... non pas... je ne savais pas si tu étais réveillée, je te dérange, je vais partir c'est préférable, je n'aurais pas dû venir, mais...

– Tu vas bien ? Je suis... un peu surprise de te voir ici.

Ses yeux sont rougis ; son teint, livide. Il ne semble pas tranquille. Il tourne et vire, ses mains se crispent dans un mouvement régulier autour d'un morceau de tissu. Il observe tout autour de lui. Je fixe ses doigts, reconnais le doudou de mon fils.

– Tu as ramené la peluche de Ben ?

– Oui, je... je l'ai trouvée au bord de la piscine, c'est... je... je crois que j'ai besoin de dormir, je suis juste épuisé. Tiens, pardon, je ne voulais pas...

– C'est rien, ne t'inquiète pas. Je crois que tu as effectivement besoin de sommeil, tu as l'air complètement HS.

Je tends la main pour récupérer le doudou, Greg résiste un peu, je ne comprends pas. Je le fixe, incertaine, anxieuse.

– Oui, je file, encore désolé, ajoute-t-il en lâchant enfin l'objet. Je t'appelle plus tard.

Il s'approche tout en prononçant ces dernières paroles. Ses yeux se rivent aux miens.

– Ben est dans la cuisine, attends, je te raccompagne.

Son regard se dirige vers la maison et un sourire naît sur ses lèvres. Il lève la main afin d'effectuer de grands signes. À la fenêtre, mon fils répète les mêmes mouvements, du chocolat plein la bouche. Nous marchons quelques mètres jusqu'à sa voiture qui n'est pas visible de là où se trouve mon petit monstre. Greg s'arrête pour me prendre dans ses bras. Je m'y blottis avec plaisir, malgré cette sensation somme toute étrange qui m'a envahie un peu plus tôt et qui ne me quitte pas réellement. Ses lèvres glissent le long de ma joue jusqu'à se poser sur les miennes. Il m'offre alors un baiser d'une très grande tendresse. Nos langues se rejoignent et dansent sensuellement. Ses mains s'immiscent sous mon tee-shirt pour caresser la peau au creux de ma taille. Les tensions quittent petit à petit mon corps.

– Béa, je crois que je suis en train de tomber amoureux de toi.

Ses joues rougissent légèrement. Mon cœur accélère un peu trop. Je ne sais que répondre, les mots refusent de sortir. Je lui adresse un sourire doux et dépose un dernier baiser sur ses lèvres.

Greg reparti, nous pouvons prendre la route avec Ben. Direction la ville de Saint-Émilion. J'aime ce lieu empreint d'histoire. Ses vieilles pierres, ses rues pavées. C'est un petit rituel que nous avons. Régulièrement, nous venons y prendre un chocolat chaud accompagné de macarons. Nous achetons une

bouteille de vin, toujours chez le même caviste, puis nous filons déjeuner chez mes parents. Après notre petit-déj' spécial dimanche, nous manquons systématiquement d'appétit, ce qui, inévitablement, provoque le mécontentement de ma mère et nous amuse beaucoup.

Jay

Notre *single* est numéro un. Dix jours qu'il tourne en boucle sur les radios les plus écoutées du pays. Il a franchi les barrières de l'océan et des mers pour résonner aux États-Unis, en Angleterre et bien plus loin encore. Le clip a été vu des millions de fois. Putain, tout ça en dix jours, c'est juste incroyable ! Nous avons repris la route dimanche dernier, fêté ça sur le trajet le premier soir, puis le second, puis après chaque concert. Nous sommes accueillis par le public avec encore plus de ferveur. C'est tout simplement hallucinant. Il entonne désormais les paroles avec nous. J'ai l'impression de vivre dans un monde parallèle. Je suis littéralement sidéré par tout ce qui nous arrive. Ce texte qui a été créé dans mes rêves, dans mes pensées, que j'ai écrit et que j'ai finalement accepté de laisser écouter nous amène si loin. J'ai peur de me réveiller et de constater que ce n'est qu'une illusion, un songe, que rien de tout cela n'existe en dehors dans mon imaginaire.

Peter souhaite que je compose aussi le deuxième texte attendu par le label. Je lui ai révélé une part de moi qu'il ne connaissait pas et il en est fan. Tous les autres morceaux sont connus, ils ont été écrits par mon ami. L'équipe de production désire une exclusivité. J'essaie. En vain. Je n'y arrive pas pour le moment. Je ressors régulièrement mon carnet. Rien ne me semble suffisamment bon. J'ai, de plus, cette boule à l'estomac qui ne me lâche jamais. Elle n'est pas due à toute cette effervescence, non ; c'est à notre prochaine destination que je dois cet inconfort. Futur concert : Bordeaux. Ma ville natale. *Notre* ville natale. Celle dans laquelle ils vivent ou, du moins, pas très loin. Il y a peu de probabilités que je la croise, mais... si c'était ma chance ? Si c'était mon unique chance ? Nous jouons ce soir et demain, puis nous passons le week-end à la campagne. Repos pour tout le monde. Les « ITL » partent vers une autre destination, ils sont attendus pour des interviews. De notre côté, farniente ainsi

qu'une séance photo. Quand on nous parle de pause, ce n'est pas tout à fait exact !

– Je suis dans une forme olympique, moi ! hurle Peter en arrivant à mes côtés.

Il se laisse tomber sur le fauteuil accolé au mien et dépose une boîte sur la table basse. Le bus roule depuis un long moment. Après une nuit dans une chambre d'hôtel, nous revoilà sur les routes. J'observe l'objet, puis lance un regard interrogateur à mon ami. Un petit sourire se dessine doucement sur son visage. Son expression espiègle ne présage rien de bon. Je sens qu'il va me prouver encore une fois à quel point il est barré.

– Tu veux savoir ce que je cache, hein ? Oui, oui, je le vois dans tes yeux, tu te demandes ce que c'est !

Peter devient mystérieux. Il la prend, secoue, tend l'oreille, comme s'il y avait quelque chose de bruyant à l'intérieur.

– Tu entends ? reprend-il, conspirateur.

– Non, Peter, je réponds, sceptique en rapprochant ma tasse de café pour boire.

– Rien ? Sérieux ? Mais enfin, écoute bien ! s'exclame-t-il, surpris. On dirait que ça miaule, là-dedans. Toutes ces petites chattes qui se sont retrouvées ici et qui...

– Merde, dis-je en crachant. Qu'est-ce que tu racontes ?

Il ouvre et la renverse sur la table. Des strings et encore des strings s'étalent maintenant sur la surface. J'éclate de rire, un son bruyant qui attire nos camarades.

– Tu es totalement barge, c'est pas possible, m'exclamé-je.

– Ben quoi !? J'ai dit que je démarrais une collection et elle commence à être pas mal, tu ne trouves pas ?

– Ce type est fou, complètement et définitivement fou, ajoute David en riant.

Les autres membres du groupe lui tapent sur l'épaule ou dans la main pour le féliciter, et moi, je secoue la tête dans tous les sens, dépité, mais amusé. Lui se gargarise devant ses trophées. Un à un, il les remet dans leur contenant, comme des trésors. Il les compte, les observe sous toutes les coutures. Enfin, pour ce que ça peut avoir comme couture, ces petits morceaux de tissu !

Je retourne au coin cuisine me préparer un autre café puisque l'ancien a fini, étalé, sur la table et le sol.

Une heure plus tard, le calme est revenu. Nous roulons toujours. Je suis installé dans ma couchette avec mon ordinateur. Un casque sur les oreilles, je découvre les nouveautés, consulte mes mails. Rien. Je ne sais pas si je dois être désolé ou non, impacté par ce silence ou pas. En même temps, que pourrais-je attendre d'autre ? Elle n'a aucune idée du fait que c'est moi. J'ai d'ailleurs été très surpris qu'elle ait gardé la même adresse mail depuis toutes ces années. Quand j'ai envoyé le premier message, je pensais jeter une bouteille à la mer qui se perdrait dans les limbes d'Internet.

Je me connecte sur les réseaux sociaux et entame le tri entre toutes les notifications. Depuis que nous sommes sur les routes, elles se multiplient jour après jour. Dès lors que nous avons été numéro un des écoutes, c'est devenu pire. Je reçois un nombre incalculable de messages auxquels je ne peux pas répondre. Il y en a trop. Je cherche de nouvelles photos. N'en trouve qu'une seule. Ils sont trois dessus et semblent heureux. Mon cœur se trouve comprimé. Tristesse, culpabilité, rage... m'étouffent. Un détail qui me chiffonne, et pas des moindres. Cet homme ne ressemble pas à celui des images que j'avais découvertes. Je suis en colère, ce n'est peut-être pas légitime, mais... je la sens grandir dans le fond de mon estomac. J'observe son visage, en trace du bout du doigt le contour, caresse ses lèvres, enfin l'écran.

OK, Jérémy, faudrait peut-être se ressaisir, là. C'en devient ridicule, cette obsession.

Le sourire de Ben est incroyable, le même que celui que je voyais si souvent sur le visage de sa mère. Il lui ressemble tant. Il possède une petite fossette dans le coin droit de sa bouche. Une marque de fabrique. J'ai la même, tout comme Sarah. Les observer ainsi me culpabilise. Ai-je la légitimité pour les chercher et bouleverser leur vie qui semble si épanouie ? Ai-je le droit de revenir comme ça ? Comme si ces cinq dernières années n'avaient jamais existé ? Suis-je seulement capable de faire autrement ? Je me trouve si près.

Le rideau de ma cabine s'ouvre précipitamment. Je me tourne, déstabilisé, en claquant l'écran de mon ordi. Les lèvres de Peter bougent, je ne comprends rien. Il m'adresse de grands signes avant que je ne saisisse ce qui m'empêche d'entendre. J'enlève mon casque.

– Alors, qu'est-ce que tu fous ? La sieste est terminée, on est arrivés, on peut aller s'installer pour répéter.

– On est arrivés ?

– À Bordeaux, oui, où veux-tu que nous soyons ? Tu vas bien ? Tu as l'air

un peu déboussolé, tu n'es pas malade, au moins ?

– Non, t'inquiète, c'est rien, je te rejoins dans deux minutes.

Il me regarde encore quelques secondes. Son froncement de sourcils me montre qu'il doute de ma sincérité ; malgré tout, il s'éclipse, comprenant certainement que j'ai besoin de quelques minutes. Je prends une grande inspiration et pars le retrouver. Quand je sors dans la rue, je suis surpris, rien n'a changé. La patinoire qui sert de salle de concert est toujours la même, recouverte de cailloux marron. Je n'ai jamais compris la période qui a amené cet engouement pour cette architecture.

– OK, alors on a une petite heure devant nous pour jouer ; ensuite, quartier libre pour l'après-midi. J'irais bien me balader, je ne connais pas du tout ! Tu es partant pour visiter ?

Son enthousiasme m'empêche de le contredire ou de refuser cette proposition. Je ne suis pas sûr d'être de très bonne compagnie, mais après tout...

– Oui, si tu veux, je peux te montrer quelques endroits sympas...

– Tu connais cette ville ? ajoute-t-il, surpris.

– Ah euh... oui. Je... enfin je suis originaire d'ici, je l'ai quittée il y a bien longtemps.

– Un jour, tu me raconteras ? questionne Peter, suspicieux.

– Promis, un jour je te dirai tout. Pour ça, il va nous falloir du temps. C'est long, très long.

J'essaie d'utiliser un ton un peu plus drôle. Ça ne fonctionne pas. Peter n'est pas dupe. Il sait que je ne suis pas très bavard, d'autant plus en ce qui concerne mon passé.

Béa

Le temps est particulièrement clément en ce début d'automne, nous avons vraiment de la chance. Sofia m'a demandé d'aller en ville récupérer des commandes. Elle a voulu retravailler un peu la déco d'une chambre. Je dois donc me rendre dans une boutique pour prendre des tableaux qu'elle a sélectionnés. Il y a aussi du matériel pour Charlotte qui revient ce week-end pour un shooting photo. L'Albarose a été loué pour ça. Je ne sais pas qui ils sont exactement, nous n'avons pas connaissance des noms. Sûrement des *peoples* qui ne souhaitent pas divulguer leur présence. Pour m'aider, j'ai embarqué Greg : autant joindre l'utile à l'agréable. Quand nous sommes revenus avec Ben du repas chez mes parents, dimanche, il y avait un joli bouquet de fleurs sous le perron avec un petit mot d'excuse pour son comportement du matin. Cela m'a rassurée, car le voir dans cet état était tout de même inquiétant.

– Oh... c'est... comment dire...

J'observe mon partenaire dans la boutique. Il incline la tête sur le côté. Ses yeux sont plissés, il cherche ce que cela peut représenter et je dois avouer que je ne sais pas.

– On dirait un... ou une...

Il penche à droite, puis à gauche.

– Une tâche ? coupé-je en souriant.

– Oui, c'est peut-être ça ! clame-t-il. Une tâche ou bien alors un petit pois perdu dans un océan, continue-t-il, toujours concentré.

– Hum peut-être, oui, ou alors...

– Un petit pois dans les fesses d'un Schtroumpf ! crie-t-il.

– Sérieusement, Greg, non, je m'exclame tout en éclatant de rire, on croirait les blagues de Ben !

La vendeuse, vêtue d'un magnifique tailleur noir, coiffée d'un chignon qui doit lui donner des migraines, et grimpée sur des escarpins d'une hauteur

vertigineuse, nous regarde, sidérée. Je me sens rougir. J'ai les joues en feu et les larmes aux yeux. Greg se dresse tout fier de sa trouvaille, ce qui finit de m'achever. Mon hilarité se décuple, je suis incapable de m'arrêter.

– Votre commande est prête à être chargée, Madame, interrompt la vendeuse abruptement.

Je suspecte qu'elle désire que nous partions au plus vite de sa boutique. Nous sortons de la contemplation de ce qui semble être une œuvre d'art et quittons les lieux, bras dessus, bras dessous, toujours en riant.

– Non, en plus, tu as vu le prix du truc ? reprend Greg sitôt à l'extérieur.

– Absolument pas et je ne veux rien savoir, je risque d'être frustrée parce que Ben est capable de créer la même chose.

– Hum, tu n'as pas tort ! On pourrait peut-être l'exploiter, d'ailleurs...

– Bien sûr ! Allez, en route, nous n'avons pas fini ! Je dois récupérer le matériel que Charlotte a réservé.

– Ah oui. Et au fait, qui est Charlotte ?

– Elle... comment la décrire ? C'est un bonbon à elle toute seule. Celui acidulé qui pique, mais qu'on adore. Elle aussi la meilleure amie de Sofia. Photographe elle fait le tour de la planète pour des reportages ou des campagnes de pubs sur différents thèmes. Elle arrive vendredi pour trois jours. Nous recevons je ne sais pas qui pour un shooting. Ils ont réservé L'Albarose et Charlotte.

– Eh bien, il va y avoir du monde alors, ça promet ! Tu ne seras pas blessée si, enfin que... comment expliquer ? Je ne suis pas très fan de ce genre de chose, je risque de ne pas trop me montrer, tu ne m'en voudras pas au moins ? ajoute-t-il, inquiet. Et puis, j'ai beaucoup de travail.

Je lui souris, m'approche pour déposer un baiser sur ses lèvres. Cela fait naître la même expression sur son visage que sur le mien. Je sais bien qu'il est d'une nature réservée et un peu sauvage.

– Tu pourrais peut-être passer plus de temps avec moi alors, proposé-je timidement.

– Ça te dit d'aller manger un morceau en ville avant de rentrer, tu as un peu de marge avant de récupérer Ben, non ?

Sa réponse me surprend ou plutôt sa non-réponse. Je n'écoute pas la voix dans ma tête qui clame sa déception.

– Excellente idée oui, avec grand plaisir.

Nous nous baladons dans les rues bordelaises du quartier Saint Pierre. Il y a

un grand nombre de restaurants. Nous passons de menu en menu jusqu'à nous arrêter dans une jolie crêperie. Choix qui ne reflète pas la typicité culinaire de la région. Les murs sont constitués de vieilles pierres apparentes, quelques tableaux les habillent. Les tables en bois sont recouvertes de petites nappes rouges à carreaux. Nous sommes rapidement conduits dans une deuxième salle.

– Après vous, Mademoiselle !

Greg tient ma chaise tirée en arrière pour que je m'y installe. Je lui adresse un sourire, touchée par ce geste. Il s'assied à son tour, face à moi. Ses yeux ne me quittent pas, je ne sais pas comment interpréter ce regard. J'ai le sentiment que de nombreuses choses s'y mélangent. Affection, plaisir, tristesse, colère. C'est assez déstabilisant. Il y a une part de lui que je ne cerne pas et qui me met parfois mal à l'aise. Il arrive que j'aie cette impression dérangeante que ce n'est pas moi qu'il voit. Ses paupières se ferment un instant et quand il les soulève de nouveau, il est là, ancré dans la réalité. La joie qui se dessine alors sur son visage m'apaise et je cède encore, mettant mes craintes de côté.

Nous déjeunons tranquillement, discutons de tout et de rien. Alors que le repas se termine, Greg relève la tête et accroche son regard au plafond.

– C'est bien que ce soit une salle de restaurant ici, et non une chambre.

Je sens mon front se plisser. Euh... oui, OK, s'il le dit. Sa bouche s'étire de plus en plus, et quand il me fixe de nouveau, je vois son côté espiègle réapparaître.

– Tu imagines le spectacle offert aux voisins, si en cet instant nous étions sur un lit, que je commençais à te déshabiller, à embrasser ta peau...

Je me sens rougir. Je dois être écarlate. Sa voix est devenue beaucoup plus rauque. Il parle doucement, je suis la seule à pouvoir l'entendre. Mon cœur palpite de plus en plus fort. Ce Greg-là est tout nouveau, loin de sa timidité et de sa pudeur légendaire. Ce Greg-là me plaît énormément.

– ... que mes mains avec délicatesse ôteraient chaque morceau de tissu, un à un. Mes lèvres viendraient déposer une multitude de baisers, découvrant chaque parcelle de peau.

Je déglutis difficilement, prends mon verre de cidre et le termine d'un trait. Je relève ensuite la tête pour comprendre ce qui aiguise à ce point son désir. Le plafond est en réalité une très grande verrière et, effectivement, les habitants de l'immeuble qui jouxte le restaurant ont une vue plongeante sur la salle.

– Eh bien, ton imagination n'est pas en reste, je réponds en souriant timidement.

– Si tu savais, Béa, tout ce que je suis capable d’inventer dès qu’il s’agit de toi.

– Madame, Monsieur, vous avez terminé ?

La serveuse arrive à point nommé. L’air pénètre de nouveau dans mes poumons. Elle doit se demander si je n’ai pas bu la bouteille à moi toute seule. Je sens mes pupilles qui brillent et ma peau rougie. Je crois que j’aurais pu m’évanouir par manque d’oxygène. Là, je ne m’y attendais pas du tout.

– Je... oui, merci, vous pouvez nous amener la note, s’il vous plaît ?

– Je vous la prépare, vous vous dirigerez ensuite vers le comptoir pour régler.

Son sourire est des plus aimables, elle ne sait pas ce qui se joue à cet instant entre Greg et moi. Lui ne m’a pas lâchée une seule seconde des yeux. Faisant fi de la présence de cette jeune femme. Je commence à me lever, ce qui l’extraie de sa contemplation. Après qu’il a payé la note malgré mon insistance pour régler ma part, nous sortons en silence dans le but de rejoindre le parking. Il est l’heure de reprendre la route. Mon cœur peine à retrouver un rythme normal. Je ne suis pas habituée à ces situations. Si je ne peux pas dire que ce n’est pas agréable, je ne me sens quand même pas super à l’aise.

Nous déambulons dans les rues, nous frayant un chemin au milieu de tous ces gens qui se baladent, eux aussi. Il y a toujours du monde dans ce quartier. Des jeunes distribuent des prospectus, des chanteurs animent les lieux. J’adore cette ambiance. Je sens le calme revenir, mon cœur s’apaise, mes pensées également. Je récupère une publicité pour un nouveau pub, un autre pour un spectacle dans une petite salle de théâtre. Greg me tend un papier. Je l’attrape, le regarde et m’immobilise net au milieu de la rue.

– Oh, attention ! Ne vous arrêtez pas comme ça ! me dit une femme qui me percute.

Mon corps est figé, je suis incapable d’effectuer un mouvement de plus.

Jay

Les routes me rappellent tant de souvenirs. Je suis épuisé, ces deux dernières soirées depuis que nous sommes à Bordeaux n'ont pas été de tout repos. Concerts, sorties, nuits blanches. Revenir ici, c'est comme vivre dans un monde parallèle qui tourne au ralenti. Mon esprit vagabonde alors que mon corps cherche à se raccrocher au réel. J'ai essayé, vraiment, mais j'ai légèrement disjoncté quand, après quelques verres, je me suis retrouvé dans une chambre d'hôtel, perdu entre les cuisses d'une inconnue. Depuis, j'ai un goût amer, qui me gêne. J'ai filé aussi vite que possible dès que j'ai repris pied. Ses yeux luisants de plaisir, son sourire satisfait, mon cœur anéanti n'ont pas fait bon ménage. Elle n'a pas compris ; je n'ai rien expliqué. Que pouvais-je dire, de toute façon ? Alors là, dans ce taxi qui nous amène loin de la foule et du bruit, je savoure le calme retrouvé. Le front appuyé contre la vitre du véhicule, j'observe la campagne défiler. Les vignes à perte de vue m'apaisent. Nous allons nous reposer entre les deux interviews et la séance photo. Il n'y aura rien d'autre. Je vais peut-être essayer de composer cette fameuse chanson tant attendue. Je vais peut-être tenter de me rapprocher encore. Finalement, je n'ai jamais été si près d'eux.

– Voilà votre chambre, Monsieur. Je vous laisse vous installer ; si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez surtout pas. Pour le dîner, la table a été réservée pour vingt heures par votre manager.

– Très bien, je vous remercie, euh...

– Sofia.

– Merci, Sofia, et enchanté, je suis Jay.

Cette femme est charmante. Quand elle m'a vu, son regard s'est modifié. J'ai même cru y percevoir de la colère. Une rage sourde. Mon état étant celui qu'il est, c'est-à-dire totalement à côté de la plaque, je dois me tromper. Après

tout, je ne la connais pas, et elle, non plus. Sauf si elle nous a vus dans le clip qui tourne non-stop sur les chaînes musicales, et qu'elle déteste ce que l'on fait, cela pourrait alors expliquer cela.

Quand elle s'apprête à sortir, je la remercie avec un très grand sourire. Qu'elle ne me retourne pas. Je m'installe ensuite sur le lit, le regard scotché au plafond. Mes yeux se ferment, l'obscurité m'emportant bien loin de ce lieu.



Richard m'observe en souriant. J'apprécie beaucoup ce type. Au premier abord, il semble un peu ours. Ses épaules carrées, sa longue barbe et son regard sombre font de lui un vrai personnage. Derrière son comptoir, il se déplace avec une dextérité surprenante, surtout quand on constate la taille réduite de l'espace.

– Jérémy, s'il te plaît, apporte cette commande à la table du fond.

Sa voix est toujours directive quand nous travaillons, alors que dès que les derniers clients sont partis, la tension qui l'habite le quitte et une lueur éclaire son regard. Je ne sais pas grand-chose de lui si ce n'est qu'il vit seul et que ce lieu est tout ce qui lui reste. Sa femme et son fils ont péri dans un accident de la route il y a près de vingt ans.

– Ah, Jérémy, ensuite tu peux t'installer si tu veux.

Mon visage exprime toute ma joie. Je sens ma bouche s'étirer à m'en faire mal. Il sait à quel point j'attends ce moment. Je sers dans son bar depuis quelques mois maintenant ; cela me permet d'offrir des conditions de vie décentes à Béa et à notre bébé.

Sitôt les verres déposés sur la table, je repars dans la réserve récupérer ma guitare. Je m'installe sur l'estrade et commence à jouer. Toute mon énergie revient, ainsi que ma joie. Mes craintes s'éloignent et je ne pense plus à Sarah. Je ne sais pas où elle est. Depuis que nous sommes à Paris, je la cherche, en secret. Il faudra que je le dévoile à Béa, elle doit savoir que nous ne sommes pas ici seulement pour ma musique et mon avenir. Je ne l'ai pas embarquée dans cette aventure dingue par pur égoïsme. Je ne gâche pas sa vie juste pour mon plaisir. Non, j'ai besoin de panser cette plaie, j'ai besoin de savoir qu'elle va bien et que je ne suis pas responsable de son départ, de sa fuite, de sa disparition.

Mes doigts dansent sur les cordes, ma voix résonne entre les murs. Le

silence s'est installé, les yeux curieux m'observent. Les habitués sourient. C'est cette bulle qui me permet d'avancer, c'est cette parenthèse qui m'aide à être à peu près à la hauteur pour Béra. Et si on ne la retrouvait pas ? Je ne sais pas comment j'arriverais à gérer la suite. Elle est partie à cause de moi, je n'ai pas pu la protéger, alors comment pourrais-je le faire pour mon fils ?

Les dernières notes résonnent. L'horloge affiche presque une heure du matin, il va être le moment de tirer le rideau.

– À demain, Richard ! je m'exclame en saisissant mon blouson.

– À demain, mon garçon, dors bien, embrasse Béra et le petit.

Je profite de la douceur de la nuit. Je reste un peu à l'extérieur, savourant le calme. Le ciel est magnifique. Une myriade d'étoiles dessine un tableau incroyable. La sonnerie de mon téléphone me sort de ma contemplation. Numéro inconnu. Qui peut bien m'appeler à cette heure ? Je n'aime pas ça, il n'y a jamais rien de bon à être contacté si tard. L'air devient lourd ; mon souffle, erratique. Mon cœur accélère un peu trop et c'est les mains tremblantes que je décroche.

– Allô ?

– Jérémy, c'est Papa, dit-il sèchement. Il faut que tu reviennes, on l'a retrouvée.

– Oh, c'est formidable !

Totalement surexcité, je souris, trépigne. Enfin Sarah est de retour. Il faut que je réveille Béra, il faut que je lui raconte et que nous rentrions au plus vite.

– Jérémy, écoute-moi, calme-toi, d'accord ?

Sa voix est étonnamment grave, comme distendue. Les mots sortent par à-coups. Mon corps se fige.

– Papa, elle va bien ? Je peux lui parler ?

Le silence a envahi tout l'espace quand la conversation s'est terminée. Je suis monté comme un automate dans notre chambre. Je me suis assis sur le lit, observant Ben blotti contre Béra. Son visage était si beau, si apaisé. Il se lovait dans le creux des seins de sa mère, protégé, aimé. Depuis sa naissance, le trou présent dans mon cœur n'avait pu se refermer, j'attendais de la retrouver pour être certain de pouvoir être à la hauteur. Je ne l'étais pas et ne le serais jamais. Je ne devenais que le poison coulant dans les veines, que celui qui apporte le malheur, le danger, la mort. Je devais partir, m'éloigner, emmener avec moi ces démons qui risquaient de créer d'autres drames. J'étais resté là, un long moment, à le regarder, sentant mon cœur saigner comme jamais.

Au lever du jour, les yeux de Béa encore emplis de sommeil, je lui avais dit que je ne pouvais pas, que j'étais désolé, je devais partir. Ben avait retrouvé sa place dans son petit lit. Je l'avais embrassé, j'avais fermé la porte sur ma vie, mes espoirs, mes amours. N'écoutant pas les cris de la femme que j'aimais et que j'étais en train de briser.



Un bruit assourdissant me réveille. Je bondis sur le lit, cherchant à reprendre pied et à revenir au présent. Où suis-je ?

– Jay, qu'est-ce que tu trafiques, bordel !? hurle Peter.

C'est lui qui tambourine comme un malade. Je me jette sur la porte pour lui ouvrir.

– Tu m'as foutu une de ces trouilles ! Tu es dingue ou quoi ? Je cogne depuis dix minutes ! J'étais à deux doigts de tout défoncer.

– Désolé, je m'étais endormi, deux nuits sans sommeil ont eu raison de moi, je crois.

J'essaie de sourire pour apaiser ses craintes. Il me regarde intensément, sourcils froncés. Un rictus mutin s'affiche sur son visage.

– Mouais, sans sommeil, sans sommeil, c'est cela, oui ! Dis plutôt que ce sont tes parties de jambes en l'air qui t'ont achevé.

Je ris pour dissiper le malaise qui m'envahit. Je dois bouger, il est certainement l'heure d'aller dîner. Je m'octroie dix minutes pour une douche, histoire d'éliminer les derniers résidus de ce rêve. Puis, je quitte la chambre pour rejoindre Peter et Jo qui m'attendent. Notre manager prend le repas avec nous, afin de nous expliquer le planning du week-end. Le programme risque de ne pas être triste ; quand il parle de la séance photo, mon pote est déjà en train de faire tout un tas de mimiques plus absurdes les unes que les autres. Le summum atteint son point culminant quand il se lève pour défiler entre les tables.

Béa

Le lit est froid à côté de moi ce qui signifie que Greg a dû se lever il y a bien longtemps. Le bruit strident du réveil me fait grincer des dents. Je n'ai pas le choix, si je mets de la musique, je suis certaine de me rendormir. Je dois aller travailler, enfin dans la mesure où Sofia se décide à me laisser approcher le gîte. Je ne sais pas ce qui se passe ; hier, elle m'a appelée et m'a demandé de récupérer Rose à la crèche parce qu'elle n'avait pas le temps. J'ai dû prendre la place de nounou pour la soirée, puisque la nôtre était malade. Ce matin, il faut donc que je ramène la princesse à ses parents. Jessica étant de nouveau sur pied, c'est elle qui aura la responsabilité des enfants. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et je n'aime pas ça. La voix de Sofia était vraiment étrange.

Installée dans la cuisine, je feuillette un magazine, le temps que la cafetière termine son travail. Greg a vraiment dû partir tôt pour ne pas l'avoir préparé. Lui aussi était étrange. Il y a un truc qui ne tourne pas rond. Je ne sais pas si ce sont mes révélations au retour de notre journée à Bordeaux, mais... il me semble un peu différent, inquiet. Je le surprends régulièrement les yeux dans le vide ou à me fixer, sans me voir. Il faut dire que je lui ai tout dévoilé. Jérémy, notre histoire, notre vie, son abandon, sa disparition, jusqu'à ce premier mail que j'ai reçu. Pourtant, chaque nuit, quand nos corps sont unis, il se passe quelque chose. Enfin, je crois. Mon cœur accepte de plus en plus de lui laisser une place. Du moins, il me semble.

Mon téléphone sonne. C'est un message de Sofia.

[Coucou, ma belle... Jessica va venir chez toi garder les enfants, je pense que ce sera plus simple, car c'est un peu le bazar, ici. J'aurais aussi besoin de toi pour récupérer Charlotte à la gare ainsi que pour une course juste après. Sofia]

Bien, la journée s'annonce chargée. C'est quand même étonnant qu'elle n'aille pas retrouver son amie elle-même. Elles ne sont pas vues depuis des mois, Charlotte parcourant le monde comme à son habitude.

Jessica est arrivée à l'heure, tout sourire. Je l'ai questionnée pour savoir si elle allait mieux et j'ai eu la sensation étrange qu'elle ne comprenait pas ce que je lui demandais. Je suis maintenant dans le hall de la gare, guettant l'arrivée certainement remarquée de notre photographe.

– Béa, houhouuu, je suis là !

Je me tourne pour découvrir une tornade blond platine, vêtue d'une robe très moulante rose bonbon. Elle laisse tomber ses valises et me saute dans les bras. J'éclate de rire, cette nana est toujours complètement dingue. Depuis le mariage de Sofia et Allan, nous nous sommes liées d'amitié. Elle est aussi excentrique que je suis réservée, et c'est certainement cela qui nous permet de si bien nous entendre.

– Bon, alors comme ça, Madame MERCIER n'a pas daigné venir me chercher. Je te jure qu'elle va se prendre mon splendide escarpin dans les fesses. Non pas que je ne sois pas heureuse de te voir, ma boulette, mais quand même !

Oui, Charlotte et les surnoms, ça reste toujours une grande histoire.

– Écoute, je ne sais pas ce qu'il se passe là-bas. Hier, elle a trouvé un prétexte pour que je ne m'approche pas de L'Albarose, et j'ai l'impression qu'elle tente de recommencer aujourd'hui. Tout cela est vraiment étrange.

Charlotte me regarde intensément, puis, égale à elle-même, hausse les épaules, glisse ses lunettes de soleil sur le bout de son nez et saisit ses valises. OK, en route !

Nous effectuons le trajet retour en bavardant, elle me raconte ses voyages, les paysages magnifiques, ses rencontres merveilleuses et nombreuses. Du Charlotte tout craché, quoi !

En arrivant, nous nous rendons directement aux cuisines. Allan est en plein travail. Je propose un café à tout le monde et me précipite sur la machine. J'ai besoin d'une autre tasse, je suis déjà exténuée. Je bondis, surprise par le bruit de la porte qui percute le mur. Sofia vient d'entrer et les cris hystériques des deux amies envahissent l'espace. Si quelques instants plus tôt, je trouvais Allan soucieux, il me jette maintenant un coup d'œil amusé. Le week-end risque d'être bruyant et il ne verra pas beaucoup sa femme.

– Oh, Chouquette, je suis si contente d'être là ! Putain, tu m'as manqué,

mais quelque chose de dingue ! s'époumone Charlotte.

– Toi aussi, Chou, tu m'as manqué !

Les voir ainsi et les entendre utiliser leurs surnoms m'amuse. Elles quittent les cuisines, bras dessus bras dessous, en nous adressant un petit signe de la main.

– À plus tard, vous deux, j'amène Charlotte vérifier que tout son matériel est là. Béa, tu as une liste sur le comptoir de l'accueil, encore merci de te charger de tout ça.

– Je t'en prie avec...

Je ne termine pas ma phrase, elles ont déjà disparu. Je récupère le fameux document et manque de m'étouffer.

– Allan ? dis-je inquiète. Y'a un souci ! C'est quoi, ce bazar ?

– De quoi parles-tu ?

– Regarde la liste, j'en ai pour au moins une semaine à gérer tout ça !

– Ce n'est pas plus mal, marmonne-t-il dans sa barbe.

– De quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

– Rien, rien, ça ne doit pas être si terrible que ça, mont... Oh waouh, elle n'a pas lésiné, ça, c'est certain.

– Ah, tu vois, quand je te dis que...

– Tu devrais filer si tu veux t'en sortir dans les temps, m'interrompt-il d'un ton un peu brusque.

C'est ainsi que je me retrouve à arpenter la région pour aller chercher du vin rouge dans tel château, le rosé dans un autre, le blanc encore dans un lieu différent. Ensuite, des légumes chez tel producteur, les fleurs chez ce cultivateur. Ils sont totalement dingues. Il me reste à me rendre à la boucherie à la ferme, pas celle à côté, non, bien trop simple, je dois parcourir une distance incroyable. Je ne lésine pas et termine ce marathon en fin d'après-midi. Je suis à bout, fatiguée, sur les nerfs, agacée. Je décharge la voiture, dans des mouvements brusques, amène tout dans la cuisine. Allan est toujours là, comme s'il n'avait pas bougé. Quand il m'entend, il se retourne, ses yeux deviennent plus gros que le plat qu'il tient.

– Béa ? Tu es déjà là, tu...

– Oui, je n'ai pas tricoté en route si c'est ce que tu veux savoir ! Je vais rentrer chez moi me doucher pour être prête pour le service du soir, je réponds un peu sèchement, ce qui interpelle mon ami.

– Tu vas bien ? ajoute-t-il, inquiet.

– Non, je ne sais pas ce que ta femme trafique, et ça ne me plaît pas du tout !

– Voyons, elle ne trafique rien. Ce soir, reste chez toi, on va gérer, tu as l'air épuisée.

– Non, Allan ! éructé-je, ne commence pas toi aussi, je vais vraiment me mettre en colère ! Je t'assure que tu n'as pas envie de voir ça !

Avant qu'il n'ait le temps de répondre, je quitte les lieux. Quand j'arrive sur le parking, j'entends des voix. Charlotte est en pleine séance photo et ne semble pas de super bonne humeur.

– Bon, Casanova, maintenant tu te détends, et au lieu de faire tes yeux de biche, montre que tu es un homme, s'écrie-t-elle, agacée.

– Oh ça va, Barbie, hein ! On est là depuis des heures, tu nous prends sous toutes les coutures, j'ai le droit d'en avoir marre, non ?

– Oh ! Dis, mon bichon, tu veux aller dormir peut-être, tu souhaites également un massage pour te détendre ? ajoute-t-elle d'une voix aiguë.

Un rire grave résonne, un son qui emplît mes oreilles et me fait frissonner. Quelle étrange réaction ! Pourquoi ce son me provoque-t-il une telle sensation ? Je m'approche discrètement pour voir ce qu'il se passe. Charlotte semble beaucoup s'amuser au détriment de son modèle qui renchérit de plus belle à chaque réplique de la photographe.

– Princesse, si tu me le proposes, c'est avec grand plaisir.

– Tu sais que la princesse est en mesure de t'ajouter des rondeurs à certains endroits et d'en enlever à d'autres ? Alors, si tu n'as pas envie que la Terre entière pense que tu as des tous, tous petits attributs, réfléchis avant de parler, nargue-t-elle, mielleuse.

– OK ! C'est bon tu as gagné, je me tais. Tu ne perds rien pour...

– Oh, mon Dieu ! je crie malgré moi, mettant aussitôt ma main sur ma bouche.

Je suis cachée derrière la haie qui longe le jardin. Le silence prend place, chacun cherchant à identifier d'où provient cette voix. *Ma* voix. Je suis incapable de bouger. Statufiée. Tout bascule, mon monde, ma vie... comme si je venais de prendre un tsunami en pleine tête.

Jay

Peter est dans une très très grande forme. Si la photographe ne lui arrache pas la tête, je crois que je vais m'en charger moi-même. Il n'arrête pas de lui faire du rentre dedans et des allusions débiles. Il est passé en mode séduction, sauf que, pour la première fois, face à lui, se trouve une petite blondinette qui montre un fort caractère. Elle n'a, semble-t-il, pas décidé de finir dans le lit de mon pote.

Je commence à taper du pied sur le sol. Sérieusement, j'ai l'impression que nous sommes sur ce shooting depuis une semaine alors qu'en réalité... putain, nous sommes là depuis quatre heures à jouer les guignols devant l'objectif ! Je vais remuer tout ce petit monde, parce que là, c'est bon, j'en ai plein le cul ! Je veux aller prendre une douche, manger et dormir.

– Oh, mon Dieu ! hurle une voix inconnue.

Nous nous figeons tous, cherchant à savoir d'où vient ce cri.

– Oh non, pas ça ! dit Sofia.

Un regard échangé entre elle et la photographe me laisse penser qu'elles savent ce qui se passe, alors que de mon côté, je ne comprends rien. Je ressens juste un malaise, quelque chose que je n'identifie pas.

– C'était quoi, ce bruit ? Personne ne va voir ? Oh, vous êtes sûres que personne ne se trouve en danger ? Parce que ça reste plutôt inquiétant !

– Je m'en occupe, ne bougez pas d'ici, intervient la propriétaire des lieux.

Elle file à peine sa phrase terminée. La photographe nous fait signe de reprendre nos places. Je vois dans son regard qu'elle n'est pas tranquille. Elle commence à prendre des clichés, systématiquement contente du résultat, sauf que moi, je sais, je vois que c'est du grand n'importe quoi. Nous entendons des bruits, presque des cris, de plus en plus forts, sans qu'on ne comprenne quoi que ce soit.

– Laisse-moi passer immédiatement, Sofia ! Je te jure que si tu ne me

laises pas, je ne réponds plus de rien ! hurle une femme qui semble particulièrement en colère.

Une sensation étrange s’empare de moi, je n’arrive pas à savoir ce que c’est exactement, mais je manque d’air, j’étouffe.

– Non, c’est pas ça, mais juste...

– Juste quoi ? Tu te fous de moi ! Tu savais ! Tu savais, je t’ai tout raconté, et pourtant...

– Je ne savais pas avant de le voir, je te le jure ! Merde, Béa, regarde-moi...

Je n’entends plus rien, ma vision se brouille, mon cœur bat à tout rompre, je sens des tremblements envahir mon corps.

Béa.

Je savais que je connaissais cette voix. Mon corps a réagi instinctivement. Un frisson, un malaise que j’ai pris pour de la surprise m’a parcouru quand le premier cri a retenti.

Il faut que je m’approche.

Il faut que je la touche.

Il faut que je la voie.

Je suis à quelques pas d’elle. Après l’avoir cherchée pendant des mois sur Internet, après avoir trouvé quelques photos.

Il faut que je la voie.

Mes pieds, mus d’une volonté qui leur est propre, commencent à bouger. Pas après pas, je me sens faiblir.

Il faut que je la voie.

La peur m’envahit. Elle va me rejeter, me cracher toute sa haine au visage. Elle est heureuse aujourd’hui, ai-je le droit de gâcher tout ça ? Et Ben qui ne me connaît pas, qui ne doit pas savoir que je suis son père ? Comment en serait-il autrement ?

Ai-je la légitimité pour venir bouleverser sa vie tranquille de petit bonhomme de sept ans ? La vie a vraiment décidé de m’anéantir, comment est-il possible que nous nous trouvions au même endroit ?

Il faut que je la voie.

Malgré toutes les bonnes raisons qui devraient m’interdire de m’approcher, je choisis de ne pas les écouter. J’avance encore. Doucement. Un arrêt brutal. Une main posée sur mon épaule me stoppe net.

Il faut que je la voie.

– Je te déconseille de poursuivre ne serait-ce que d’un pas de plus ! m’ordonne quelqu’un d’un ton grave, sec, sévère.

Je me retourne pour tomber face à un type que j'ai déjà vu. Je ne sais plus où. Je sais qu'il ne m'est pas inconnu, mais... mais oui ! La photo ! Bien sûr ! C'est lui qui tenait Béa par la taille quand Ben était encore tout petit. Pourquoi est-il ici ? Est-ce toujours celui qui la rend heureuse ? Une bouffée de colère m'envahit à cette pensée. J'ai envie de fracasser sa belle gueule.

– Il se passe quoi, ici ? intervient un autre homme.

Je tente de profiter de cette intrusion pour reprendre ma route, sauf que celui qui me bloquait me retient toujours. Un grognement s'échappe de sa gorge.

Il faut que je la voie.

– Greg, excuse-nous, ce n'est absolument pas le moment.

J'observe le nouvel arrivant et... C'est quoi, ce bordel ? Le mec qui nous rejoint n'est autre que celui que j'ai vu sur la photo la plus récente, je suppose donc qu'il s'agit du compagnon actuel de Béa. Je suis totalement perdu. Je sens ma colère s'agrandir encore.

Je nage en plein cauchemar...

Je ne sais plus si je veux la voir.

Une tornade me tombe dessus. Je me retrouve allongé sur le sol. Les coups pleuvent dans tous les sens sur ma poitrine. Elle est à cheval sur moi, ses jambes de chaque côté de mes hanches. Elle crie. Mes yeux accrochent les siens. Je ne bouge pas, je ne l'empêche pas de se déchaîner. Je crois que je le mérite. Elle s'arrête. Nous nous regardons. Encore et encore. Les larmes ruissellent sur ses joues. Je veux les chasser. Je veux supprimer cette tristesse qui l'habite, cette peur qui transpire par tous les pores de sa peau. Nous sommes incapables de nous lâcher. Les voix autour ne sont qu'un bruit de fond. Une bulle vient de se créer. Celle-là même qui est apparue il y a des années, dans la cour du lycée. Cette sensation de se connaître, de se reconnaître. De se retrouver enfin. Le temps est figé. Comment ai-je pu vivre sans elle ? Le regard de Sarah se dessine alors, et c'est à cet instant que je sais pourquoi j'ai fait ce choix. Je dois la protéger, et la seule façon, reste d'être loin d'elle. Je dois partir. Je dois quitter ces iris qui me tiennent, qui m'empêchent de d'exécuter le moindre mouvement. Mes doigts caressent délicatement sa joue. J'essuie les larmes qui y dévalent encore.

– Je suis tellement désolé, si tu savais, je chuchote juste pour elle.

Ses yeux se ferment, son visage s'incline cherchant le contact de ma main. Elle repose là sans bouger, peut-être même sans respirer. Moi, j'en suis incapable. L'air ne pénètre plus. Quand ses paupières se soulèvent à nouveau, je comprends que tout est terminé. Je le vois. Elle va partir. J'aimerais la retenir,

mais en ai-je seulement le droit ? Elle se relève doucement, se retourne et s'éloigne sans un mot. Mon cœur se déchire encore. Les quelques morceaux que j'ai pu, au fil des années, recoller, viennent de voler en éclats. Des milliers de particules qui volètent, au gré de vent, du souffle de mon impuissance.

– Béa ! Attends ! hurle un des hommes.

– Pas maintenant, Greg, s'il te plaît, pas maintenant.

Sa voix se brise alors. La tête basse, les pieds lourds, elle traverse la haie par laquelle elle a bondi quelques minutes plus tôt, et disparaît.

Je suis incapable de bouger. J'entends qu'on essaie de me dire quelque chose. Le ton est inquiet. Mes membres sont dans le même état que mon cœur, paralysés. Le réel s'évapore, un brouillard lourd s'installe. Son regard flotte devant moi.

Je me réveille, dans ma chambre. Je ne comprends pas ce que je fous ici. N'était-ce qu'un rêve ? Oh oui, pourvu que cela n'ait jamais existé !

– Jay, ça va ?

La voix morne de Peter m'attire. Les yeux encore embrumés, je tourne la tête. Il est installé sur un fauteuil, près de mon lit. Ses cernes sont impressionnants.

– Pourquoi tu es là ?

– Qu'est-ce que je fais là ? s'époumone-t-il. Putain, je suis planté ici depuis des heures, je suis là à me demander ce qu'il se passe. Merde, Jay, c'était quoi ce bordel, là, dehors ?

– Des heures ?

– Oui, on t'a aidé à marcher jusqu'ici, tu étais totalement perdu, ailleurs. Tu répétais son nom en boucle. Tu n'arrêtais pas de tourner dans la pièce en parlant dans ta barbe. On a même appelé un toubib. Il t'a injecté un calmant. Il nous a expliqué que c'était un état de choc, que nous devons patienter, et surtout te surveiller, rester auprès de toi. Alors, je suis là, comme un con, à me demander ce que c'était que ce bordel ! Sans rire, un état de choc ! Toi ? Non, là, j'aurai tout entendu !

Il se lève et déambule. Il va finir par creuser le parquet s'il n'arrête pas de tourner comme ça.

– Et Miss Autoritaire, qui nous attend à dix heures pour finir son travail, elle est dingue, totalement attirante, mais dingue. Je te jure, elle me rend fou !

Je souris en le voyant ainsi, il n'est jamais éconduit, et là, ça ressemble à une première fois qui ne lui plaît pas.

– Jay ? reprend-il, c'était qui, cette nana ?

– Quelle nana ?

– Celle qui t'a hurlé dessus, cette Béa !

Eh merde, ce n'était pas un rêve, tout ce qui se bouscule dans mon crâne est arrivé. Je ferme doucement les paupières essayant en même temps de prendre une grande bouffée d'oxygène. OK, tout va bien ! Nous sommes à quelques mètres l'un de l'autre. Tout va bien !

– Mon premier et seul amour. La mère de mon fils.

Il faut que je la voie.

Béa

Plusieurs possibilités s'offrent à moi. Je peux le démembrer et enterrer les morceaux dans différents endroits de la propriété. Je peux lui glisser du poison dans son café. Je peux aussi l'étouffer pendant son sommeil. Mes amies sont là, je sais qu'elles m'aideront à cacher son corps s'il le faut. Voire même, elles prendront plaisir à découper et creuser... Allan, lui, me tiendra l'arme du crime et ira ensuite la planquer. Ils me serviront tous d'alibi. Voilà, c'est ça, l'enquête ne mènera jamais jusqu'à moi !

– Béa, tu ne veux pas t'asseoir, s'il te plaît ? gémit Sofia. Je vais finir par vomir à te regarder faire des cercles devant moi !

– Oh oui, s'il te plaît, reprend Charlotte sur le même ton plaintif.

Elles sont mignonnes, toutes les deux. Comment veulent-elles que je me calme après ce qu'il s'est passé ? Je sais que je suis en boucle depuis des heures. Les mots qui sortent de ma bouche ne sont que des onomatopées. Merde quoi, il est là ! À quelques pas de moi. Six ans, six années à vivre à moitié. À vivre pour notre fils, enfin non, *mon* fils ! Il n'est rien, il ne sera jamais rien dans notre vie. Ben ne le connaît pas et cela restera ainsi à jamais. Malgré moi, mon corps et mon âme réagissent. La tempête qui s'est abattue sur moi alors que nos regards étaient accrochés. Cette force qui m'a envahie quand sa main a touché ma joue. J'ai perçu ce lien qui nous unit, celui qui me permet de me sentir entière. J'ai retrouvé cette part de moi que j'avais perdue il y a des années. Il serait si facile de me laisser emporter. Mais, un morceau de conscience me rappelle la façon dont il est parti. Cet abandon, cette déchirure. Il n'est pas question que je souffre de nouveau, je préfère vivre à demi plutôt que de revivre ce qu'il s'est passé.

– Béa, assieds-toi ! ordonne Sofia.

Debout devant moi, les mains sur mes épaules, elle m'empêche de bouger. Je la regarde et, dans ses yeux, je vois apparaître toute son

inquiétude, toute sa fatigue. Depuis quand sommes-nous là ? Je tourne le visage sur Charlotte qui bâille. Elles sont épuisées et je sais qu'elles ne partiront pas tant que je serai au plus mal. La culpabilité me submerge. Je me pose sur le canapé, lasse.

– Je vais rentrer chez moi, les filles. Ne vous inquiétez pas, ça va aller, je dois me ressaisir. Allez dormir, vous êtes dans un sale état.

– Merci, Béa, grogne Charlotte, mais...

– Il n'est pas question que tu sortes de cette maison ! éructe Sofia. Jessica s'occupe des enfants chez toi, elle gère aussi demain. Toi, tu restes ici avec nous, il est inenvisageable qu'on te laisse seule. Tu te souviens, nous sommes une famille et une famille n'abandonne pas les siens dans un moment comme celui-ci.

– Absolument ! s'exclame Charlotte. D'ailleurs, Chouquette, tu nous donnerais pas quelque chose à boire ?

– Chou, il est une heure du matin !

– Et alors, quitte à passer la nuit ici, autant en profiter, je ne suis pas là pour très longtemps, je te rappelle ! Dès que j'en aurai fini avec Monsieur Lourdingue et son abruti de copain, je repars au soleil !

– Monsieur Lourdingue, je m'étonne. De quoi parles-tu ?

– Oh, le copain de ton abruti d'ex qui se croit le plus beau, le plus fort ! Il passe son temps à jouer au Don Juan, pensant m'attirer dans ses filets. Il ne me connaît pas ! Non, mais sérieusement ! Je vais le remettre à sa place, il n'est pas prêt à l'oublier ; ça, je peux te le garantir !

Un sourire se glisse sur mon visage. J'adore cette nana. Même dans les pires moments, elle est capable d'amener un peu de fraîcheur. Quand je dis que c'est un vrai bonbon !

– Il n'est pas mal, pourtant, renchérit Sofia.

– Oui... Enfin, il a un ego surdimensionné quand même, hein ! Avec ses muscles saillants, ses tatouages qui recouvrent une partie de son corps, d'ailleurs... Je me demande bien jusqu'où ils vont... ?

Son air tout à coup songeur provoque un grand fou rire. Elle nous observe sans comprendre, ce qui accentue notre hilarité.

Quand le calme revient, nous sommes toutes les trois assises les unes à côté des autres, la tête appuyée sur le dossier du canapé. Nos yeux sont tous accrochés au plafond, que nous contemplons en silence. Le bruit de la porte d'entrée nous sort de cet état. Synchrones, nous observons le nouvel arrivant. Allan, le regard dur, le corps tendu, se dirige vers nous. Il se laisse

choir sur le fauteuil face à nous et souffle un long moment.

– Quelle soirée ! dit-il en me fixant.

Les larmes montent, je les sens envahir mes paupières.

– Très bien, je vais les foutre dehors. Dès l'aube, j'irai leur demander de préparer leurs bagages...

– Non, Allan, s'il te plaît ! Je vais gérer, promis, le coupé-je.

– Tu plaisantes ou quoi ? Il est hors de question que ce connard reste chez moi ! vocifère-t-il.

– Allan...

– Non, Béa ! J'ai promis il y a des années de prendre soin de vous. Tu es ma meilleure amie, ma famille. Alors, si tu souffres, je règle le problème, point ! aboie-t-il.

– Bien, Chéri, coupe Sofia. Je crois que nous avons compris. La journée a été longue. Nous allons prendre un verre, tranquillement, et essayer de calmer nos ardeurs.

Elle file aussi sec à la cuisine, ce qui stoppe toutes velléités chez son mari. Je lui souris pour le remercier silencieusement d'être cet homme et ami si sincère et fidèle. Mon téléphone sonne encore, je sais que Greg tente de me joindre. Dans l'immédiat, je n'ai pas envie de lui parler.

– Il faudra que tu lui expliques, intervient Charlotte.

– Je sais. Là, je n'en ai pas la force. Il comprendra. Je supporte ses failles, il peut bien gérer les miennes !

Je sens un moment d'arrêt. Les yeux sont braqués sur moi. Sofia est entrée au même moment. Elle est figée, les verres dans une main, la bouteille dans l'autre. Je crois que j'aurais dû me taire, j'entends les questions qui se bousculent dans leurs cerveaux sans pour autant sortir de leurs bouches.

– Très bien, asseyez-vous. Sofia, tu peux nous servir, la nuit n'est pas finie !

Me voilà donc à leur raconter la complexité que représente Greg. Ses sautes d'humeur, ses peurs, ses fuites et, a contrario, sa tendresse, sa douceur, sa joie de vivre. Ils écoutent sans intervenir. Je sens Allan se raidir par moments. Sofia est plus soucieuse. J'essaie d'alléger ce qu'ils pourraient utiliser à charge contre lui en leur parlant de son humour, des jeux avec Ben, des périodes d'apaisement qu'il me procure quand je suis dans ses bras...

– Et il part comme ça chaque nuit ? questionne Charlotte. C'est dingue,

on dirait Chouquette et moi il y a quelques années.

– Chou, je crois que c’est pas le moment de faire une rétrospection sur cette période-là, grogne Sofia.

– Je suis d’accord, et puis ce n’est pas la même chose, ajoute Allan sur un ton sec.

Je les laisse débattre quelques instants sans intervenir, plongée dans mes pensées. Le regard de Jérémy me hante.

Toc, toc, toc.

Le tambourinement à la porte nous réveille tous les quatre. Nous nous sommes endormis, Charlotte et moi sur le canapé, Sofia et Allan sur le fauteuil. Dehors, le soleil commence à se lever. Qui peut bien venir nous déranger à cette heure-ci ? Sofia se redresse pour aller ouvrir. Allan la retient. Les sourcils froncés et l’air aimable, il part découvrir qui est le visiteur.

– Ce n’est pas le moment, sérieux ! La correction et toi, ça fait deux ? Il est six heures du matin, t’as pas autre chose à faire que d’importuner les gens !

– Je cherche Béa, je suis mort d’inquiétude depuis hier soir, elle ne répond pas à mes appels. Je veux savoir comment elle va. Elle ne semblait vraiment pas bien, j’ai besoin de comprendre.

La voix de Greg pénètre dans la maison. Je ne veux pas créer plus de problèmes. Je me lève, les rejoins.

Ses yeux se posent sur moi, j’y décèle un soulagement réel de me voir ici. Allan tente de s’interposer ; ma main sur son bras, je lui signifie que tout va bien. Il s’efface et repart auprès de sa femme, non sans auparavant m’avoir glissé à l’oreille qu’il est là si j’ai besoin de lui.

– Tu veux bien que nous allions marcher, Greg ?

– Bien sûr, je te suis. Je suis désolé d’être venu ainsi, j’étais vraiment inquiet, j’ai tourné toute la nuit dans ma chambre attendant que tu répondes, essayant de comprendre ce qu’il s’est passé. Et puis, c’est qui, ce type ?

Je ne peux faire semblant de ne pas savoir de qui il parle. C’est presque incertaine que je lui réponds :

– Le père de Ben.

Jay

Je dois bouger. Je dois absolument bouger. Je vais devenir dingue dans cette pièce qui me semble bien trop exigüe pour contenir mes tourments. Les effets du calmant se sont estompés et je me sens bouillir de l'intérieur. Peter est endormi sur le canapé face à mon lit. Je lui ai dit qu'il pouvait aller dans sa chambre, il a refusé, arguant des consignes données pas le médecin. Depuis quand écoute-t-il les consignes, celui-ci ? C'est bien ma veine qu'il décide de devenir obéissant, justement aujourd'hui !

Le soleil vient de se lever, il faut que j'aille courir. Les rangs de vignes qui se dessinent vers l'horizon me semblent le terrain idéal pour me défouler. Discrètement, je cherche un pantalon de survêtement et un tee-shirt. Je me glisse dans mes baskets et, sans bruit, je quitte la chambre.

Les premiers rayons me permettent de me diriger sans problème. Je marche sur le chemin de terre, profitant du chant des oiseaux qui s'éveillent. Le vent est un peu frais. Je sais que, très vite, cette sensation s'évanouira. Je démarre une petite foulée et suis le terrain escarpé. C'est ainsi pendant un très long moment. Je commence enfin à me détendre, ce n'est pas encore suffisant. J'accélère la cadence jusqu'à sentir les premières brûlures dans ma gorge. La montée d'adrénaline arrive d'un coup. Je ne prête pas attention aux douleurs musculaires, à la transpiration qui recouvre ma peau, aux battements puissants de mon cœur. Je force le pas, encore. Plus j'ai mal et plus je me sens bien, comme si je me libérais de quelque chose.

Sur le retour, le terrain pentu m'oblige à forcer le pas. Je ne m'arrête pas, je ne peux pas. Quand j'arrive au point culminant, je suis à bout, ma tête tourne, un frisson me parcourt. Je m'immobilise, me penche pour

reprendre un peu d'air. Putain que ça fait du bien ! Le dernier vertige a raison de moi et je m'effondre, le souffle erratique. Je fixe le ciel. La nuit s'est totalement éclipsée. Le soleil réchauffe ma peau. Mon âme, quant à elle, reste gelée. Je ne m'en préoccupe plus depuis si longtemps.

– C'est difficile à expliquer tu sais, nous avons vécu une grande histoire il y a quelques années. Je ne sais pas comment t'aider, comprendre ce que tu as vu ou ce que tu as cru voir, mais...

La voix de Béa me parvient. Elle ne se semble pas très loin. Si le grand air devait me permettre de mieux respirer, de nouveau je me trouve asphyxié, pris dans un étau entre mon passé et mon présent, entre mes rêves et cette putain de réalité. Que fait-elle ici si tôt ? Avec qui ? Comment puis-je gérer cette proximité ?

– Quoi ? reprend celui qui l'accompagne. Je ne suis pas aveugle, j'ai vu la façon dont tu le regardais. Tu n'as pas bougé quand il a posé ses doigts...

– Greg, arrête ! Vraiment, tu te fais des idées.

Je me redresse brusquement, l'agressivité que je décèle ne me plaît pas. Je tombe nez à nez avec Béa. Il n'y a qu'un rang de vigne qui nous sépare, juste un rang. Elle est encore avec ce type.

– Salut, dis-je à sa seule intention.

Lui, je ne le vois plus. Le monde qui nous entoure s'efface encore. Son regard n'est plus aussi triste qu'hier. Ses pupilles s'assombrissent. C'est la colère qui, de nouveau, la submerge. J'ouvre la bouche pour tenter de laisser glisser quelques mots. Je veux lui demander qui est ce mec qui vient de placer sa main dans la sienne. Elle sort de son étonnement pour le regarder, puis pour me fixer. Ses sourcils se froncent. Je devine les questions qui tourbillonnent dans sa tête. Je ne les entends pas, je comprends seulement que son cerveau s'active, lutte. De nouveau, en la voyant là, avec lui, je me demande si j'ai le droit de briser encore sa vie. Elle s'est construite loin de moi, qui suis-je aujourd'hui pour venir tout bouleverser ? Je vais repartir, la laisser heureuse avec ce type.

Je baisse la tête, commence à avancer. Je ne peux la regarder plus longtemps.

– Jérémie, attends ! hurle Béa dans mon dos.

– Reste avec moi, gronde son ami.

– Laisse-moi un peu de temps, Greg, il y a des choses que je dois comprendre.

– Mais...

– S’il te plaît, pas maintenant. Promis, je te rejoins plus tard !

Je suis stoppé. Je pivote dans sa direction au moment où les lèvres de Béa se posent sur celle de ce type. Mon cœur se serre. J’attends. Quand le fameux Greg passe à mon niveau dans le rang d’à côté, il se fige. Je me tourne vers lui. Ses yeux sont noirs, sombres, lugubres. Ses poings se crispent, un léger tremblement le parcourt. Il ne m’inspire absolument pas confiance. Je ne sais l’expliquer, mais il y a quelque chose chez ce type que je ne sens pas, vraiment pas. Et cela n’a rien à voir avec le fait qu’il soit proche de Béa.

– Tu vas vite repartir d’où tu viens toi, murmure-t-il froidement. Tu vas prendre tes valises et disparaître. Tu ne me voleras pas ce qui est à moi, je ne laisserai plus jamais cela arriver. Je ne peux pas recommencer.

– Je fais...

– Rien du tout, je peux te l’assurer, me coupe-t-il sèchement.

Puis, sans rien ajouter, il nous laisse sur place. Je ne comprends pas ce qu’il vient de se passer. Ce type est vraiment bizarre.

– Jérémie ?

– Béa, je réponds en la regardant.

Ses pupilles semblent dilatées. J’ai envie de la prendre dans mes bras, j’ai envie de la toucher. Sentir sa peau contre la mienne, son cœur battre en rythme avec le mien, son odeur m’envahir.

– Je te déteste, si tu savais à quel point ! crie-t-elle. Tu m’as brisée, tu as anéanti celle que j’étais. Tu as jeté tous nos rêves par la fenêtre. Pire, tu nous as abandonnés. Merde, Jérémie, Ben était si petit. Comment as-tu pu partir ainsi ? Sans un mot, sans une explication. J’ai besoin de comprendre avant que tu ne repartes. J’ai besoin de guérir. Je ne veux plus être juste une moitié, juste un morceau. J’ai l’impression de flotter au-dessus de ma vie, d’être incapable de reprendre pied. Tu étais mon autre, tu étais mon tout. Quand tu as pris la fuite, tu as emporté avec toi cette part qui m’appartenait aussi. Je dois avancer aujourd’hui, sans toi, sans ton fantôme.

– Béa, ce n’est pas ce que tu crois... Enfin...

– Et je crois quoi, Jérémie, à ton avis, hein ? Explique-moi ? éructe-t-elle.

– Je ne pouvais pas, je ne pouvais plus vous protéger. J’ai essayé de me montrer plus fort qu’eux, je me suis battu pour être à la hauteur, et je n’ai pas pu.

– De quoi parles-tu ? Je ne comprends pas, contre qui devais-tu te battre ?

– Mes démons, mes cauchemars, mes craintes, mes faiblesses. Je n'étais plus rien, Béa, je ne pouvais pas, je n'ai pas réussi pour elle, alors, comment aurais-je pu pour vous ?

– Jay, tu es où ? Jay, merde, réponds !

La voix de Peter nous sort de notre duel. Il arrive essoufflé, suivi de la photographe.

– Tu fous quoi ? On t'attend depuis une éternité, tu déconnes ou quoi ?

– Tu m'as dit dix heures ! contré-je.

– Oui, eh bien Princesse Autoritaire a encore frappé, ajoute-t-il en pointant sa voisine du doigt.

Cette dernière lui claque la main avant de poser les siennes sur les hanches.

– Non, mais oh ! Tu te crois où là à me parler comme ça ? Tu veux que je te fasse manger l'objectif ? Non parce que, les gars, faudrait pas pousser, hein ! On aurait dû terminer hier, alors on y retourne, et plus vite que ça ! J'ai autre chose à faire, moi ! Béa, tout va bien ?

– Oui, Charlotte, ça va, t'inquiète.

Elles se rapprochent l'une de l'autre. La photographe me jette un regard noir, j'hésite à le lui renvoyer, ils viennent d'anéantir cette chance que j'avais de m'expliquer. J'ai le cœur qui palpite encore à dix mille. Mon corps fourmille de cette peur tapie au fond de moi. J'essaie de reprendre un minimum contenance. Ils sont totalement barges, ici ! Mais, si je suis honnête, une part de moi se veut soulagée de voir qu'elle est si bien entourée.

Quand nous arrivons dans la propriété, tout semble prêt pour commencer. Je file aussi vite que possible me doucher. Dans la chambre, je me pose un instant sur le lit. Ce week-end est décidément surprenant, bouleversant. Passé et présent se mélangent. Je dois la laisser vivre, je dois repartir. Elle s'est reconstruite. Elle mérite des explications, et ensuite, je disparaîtrai.

L'eau chaude détend mes muscles. Je savoure la brûlure sur ma peau, elle me ramène au présent. M'éloigne de mes fantômes. Je vais repartir. Avant...

Il faut que je le voie.

Béa

Je ne sais pas si je dois remercier Charlotte ou si je dois lui arracher les cheveux un à un. La confrontation avec Jérémy était sur le point d'exploser, tout comme moi. Il me faut quelques explications, quitte à y laisser les dernières miettes de mon cœur. J'en ai réellement besoin pour mieux me reconstruire.

J'effectue les cent pas derrière le restaurant. Je dois, dans un premier temps, réintégrer mon poste comme si de rien n'était. Je vais y arriver, je peux y arriver ! J'ai juste besoin de prendre une grande bouffée d'oxygène pour apaiser mes tremblements.

Je pénètre dans la cuisine. Allan est déjà en pleine activité. Il se tourne et me fixe, intensément. Son regard se durcit. Ses poings se crispent.

– Béa, rentre chez toi. Avec tout ce bordel aujourd'hui, on ne fera pas grand-chose. La salle a été réservée par l'équipe du label des « Had 2 B », de toute façon, donc...

– Oui, tu as raison, je vais partir, je crois que c'est mieux ainsi, et... merci Allan, ajouté-je tristement.

– Tu sais que tu peux compter sur moi. Je suis prêt à n'importe quoi pour Ben et toi. Même s'il fallait le découper en morceaux, ce connard, et le jeter à la mer, je le ferais, OK ? Tu me le demandes et je l'exécute sur le champ !

Je m'approche de lui pour déposer une bise sur sa joue. Ses bras se referment tendrement autour de mon corps, et alors qu'il me serre légèrement, les sanglots me submergent. Je pleure ainsi dans ce cocon qu'il vient de créer, un long moment, laissant échapper toutes mes peines. Je sais qu'elles reprendront leur place très vite. Pour l'instant, j'essaie de trier tout ce bordel.

– Attends deux secondes avant de partir.

Je relève la tête en sentant le corps d'Allan se détacher. Il se dirige vers le frigo et en sort des boîtes qu'il glisse dans un sac en papier.

– Je vous ai préparé un petit repas, il y a même un fondant au chocolat, ajoute-t-il avec un clin d'œil.

Je lui souris, reconnaissante, et le quitte. J'utilise la porte de service à l'arrière du bâtiment. Je ne veux croiser personne. J'aimerais juste me glisser sur mon canapé, sous une couette chaude et arrêter de penser.

– Maman, regarde ce qu'on a fait avec Rose et Jessica, hurle Ben quand il me voit entrer dans la maison.

– Bonjour à toi aussi, mon chéri, je réponds, amusée.

– Oui, oui, bonjour, mais regarde ! insiste-t-il.

Mon salon ou tout du moins ce qu'il était jusqu'à hier soir est transformé en... en... je ne sais pas vraiment. Je m'interroge. Une tornade est passée par la fenêtre ? Un enchevêtrement de couvertures gît au sol, des cordes sont accrochées en travers de la pièce. Dans un coin, il reste ce qui ressemble à un tipi improvisé. Un petit bruit aigu s'en échappe. Ben saute sur le canapé, je ne vois qu'à ce moment-là qu'il est vêtu de sa cape de super-héros.

– Je viens te sauver, Princesse ! crie-t-il.

– Oh certainement pas, répond une voix grave, féminine. Je ne vais pas... Oh bonjour, Béatrice, je... euh... nous étions en train de jouer, plaide Jessica, penaude.

Je souris en la voyant déguisée en ce qui semble être un pirate.

– Ne t'inquiète pas, continuez. Après, vous remettez tout à sa place, d'accord ? Je vais réchauffer le plat qu'Allan a concocté, je vous attends dans la cuisine.

L'odeur qui s'échappe des boîtes est extraordinaire. Je sais que les mets préparés seront délicieux. Pourtant, je sens déjà mon estomac protester. Je vais m'armer de toute la force cachée dans les recoins de mon esprit pour ne rien montrer. Ben ne doit en aucun cas découvrir qu'il y a quelque chose qui ne tourne pas rond. C'est un petit garçon d'une très grande sensibilité, il perçoit tout ce que je ressens, détecte la moindre de mes humeurs. Une vraie éponge à émotions ! Un jour, alors qu'il n'avait que trois ans, il est venu poser sa main sur ma joue et, en fixant ses yeux verts dans les miens, il a chuchoté : « Maman, si tu es triste, moi aussi je suis triste. » C'est alors que j'ai compris qu'il avait grandi et qu'il pouvait identifier tout ce que je

ressentais, les qualifiant de mots justes, mais également se les approprier. J'essaie du mieux possible, depuis, d'y être vigilante et de les garder pour moi.

Mes pensées se bousculent bruyamment dans mon crâne. Il faut que je les étouffe, je ne veux pas les entendre. Je tente de ne pas laisser la voix de Jérémy m'envahir. Ses mots percutent mon esprit, rebondissent dans ma poitrine. Qui n'a-t-il pas pu sauver ? Qui est-elle pour lui ? Voyait-il quelqu'un d'autre ? J'enroule mon cœur dans une protection qui, je l'espère, sera assez solide. Je le borde de coton pour qu'il ne reçoive pas les uppercuts portés par mes idées.

J'ai besoin de musique. Oui, c'est ça, je vais étouffer tout cela avec des chansons qui annihilent mes pensées. Je saisis mon ordinateur, décidée à les faire taire. Je me connecte sur mon compte.

BOUM ! Première douleur dans ma poitrine.

Le nom des « Had 2 B » s'affiche.

BOUM ! Seconde douleur.

Leur portrait apparaît.

BOUM ! Troisième douleur.

La voix du chanteur envahit la pièce.

Je suis captivée par les images. Ses yeux verts, identiques à ceux de mon fils. Sa bouche qui s'étire sur la droite. Ce sourire qui m'a fait fondre tant de fois. La naissance de cette fossette que j'ai caressée si souvent. J'ai envie de la toucher.

Je lutte contre mon corps qui se réveille. Je dois me protéger. Il n'est rien d'autre qu'un lâche qui repartira dès demain. Il me laissera encore. Et Ben ? Mon âme saigne en pensant que, finalement, il ne connaîtra jamais son père. Un jour, il me demandera la vérité ; un jour, il le cherchera. Pour l'heure, mon rôle est de l'épargner des erreurs d'adultes.

– Béatrice ?

Je me retourne, surprise par l'irruption de Jessica. Son regard

s'agrandit quand elle me voit, et à cet instant, je perçois les larmes qui glissent sur mon visage.

– Je...

– Non, c'est rien, je vais continuer avec les petits. Prenez votre temps, je m'en occupe. Ne vous en faites pas, ça ira.

– Merci, Jessica, dis-je, reconnaissante.

Cette jeune fille est une perle. Je suis très heureuse que nous soyons tombées sur elle. Dès le premier jour, Ben et Rose l'ont adoptée. Elle est d'une gentillesse incroyable, d'une patience exemplaire. Elle se montre toujours disponible quand nous avons besoin d'elle. Et puis, elle aime nos enfants, alors, que demander de plus ?

Sans me retourner, à tâtons, je ferme mon ordinateur portable. Je ne peux pas replonger dans ce regard vert, même avec un écran en guise de protection.

Après le repas, j'installe Rose dans son lit pour la sieste. Ils ont fait les fous toute la matinée et elle est épuisée. Ben ne veut pas dormir, car les super-héros ne se reposent pas ! Je lui propose de se mettre sur le sofa devant un film, ce qu'il fait rapidement. Je sais déjà qu'il sombrera très vite.

Jessica me suggère de rester un peu avec moi le temps de boire un thé, j'accepte avec plaisir. Moins je me retrouve seule, mieux je gère mon esprit vagabond.

Assises à la table de la cuisine, nous discutons de tout et de rien. Jessica me parle de ses multiples déménagements, l'inconvénient d'un père militaire. Elle me raconte les pays qu'elle a visités, dans lesquels elle a vécu. C'est un vrai plaisir de l'écouter. Elle a choisi de prendre une année pour elle, en arrêtant ses études. À vingt ans, elle se sent un peu perdue. Elle a besoin de se poser pour savoir où elle veut aller. Elle m'avoue, au passage, sa passion pour la peinture, les heures qu'elle passe à contempler des paysages pour les reproduire ensuite, avec ce qu'il en reste dans son esprit. Comme la photo d'un souvenir. Elle sort alors son téléphone de sa poche pour me montrer les clichés qu'elle a pris.

– Waouh, Jessica, c'est magnifique ! je m'exclame, surprise.

– Oh, ce n'est pas très bon, mais j'aime...

– Tu plaisantes, c'est incroyable, tu as un vrai talent.

Le bruit de la porte qui claque nous surprend toutes les deux. Je me

lève précipitamment pour aller voir ce que trafique Ben. Il n'est plus sur le canapé. J'ai horreur qu'il sorte sans me prévenir et me dire où il va jouer. Il lui arrive de ne pas respecter cette consigne, je me retrouve alors à hurler son nom, espérant qu'il ne soit pas allé trop loin. Bien sûr, lui se cache et rit de m'entendre m'égosiller ainsi. Nous sommes dans de grands espaces, je ne veux pas qu'il s'éloigne. C'est un vrai casse-cou ; il est capable de prendre des risques, de se mettre en danger.

Eh oui, les vrais super-héros ne risquent rien !

Quand j'arrive sous le perron, je me fige. Mon pire cauchemar vient d'apparaître. Mon plus grand rêve se matérialise.

Ben et Jérémy se font face, sans bouger, sans parler.

Jay

– Bonjour, Monsieur, t’es qui ? Je te connais pas, pourquoi tu es devant ma maison ?

Je souris devant l’aplomb dont Ben fait preuve. C’est un petit bonhomme joyeux. Son air sérieux me rappelle sa mère. Il a la même moue qu’elle, quand elle est contrariée. Ses yeux d’un vert profond sont identiques à ceux de mon père et des miens. Lorsque je suis parti, il n’était qu’un bébé. Il est devenu aujourd’hui un magnifique petit garçon et je sens le côté protecteur, dont il est doté, ressortir. Par-dessus ses vêtements, il porte une cape rouge.

– Bonjour, je lui répons en m’accroupissant. Je m’appelle Jérémy, je suis... je suis...

– Tu sais plus qui tu es ? questionne-t-il, surpris.

– En réalité, je dois t’avouer que je ne suis plus vraiment sûr.

– C’est bizarre, ajoute-t-il en fronçant son petit nez. Tu as perdu ta mémoire ? Tu es comme Dory ?

– Dory ? je répète, étonné.

– Oui, tu connais pas le poisson bleu qui tourne et qui oublie tout ?

– Ben, rentre à la maison, s’il te plaît !

La voix de Béa nous surprend tous les deux. Je me relève pour la voir s’approcher, le regard sévère.

– Maman, attends, je peux aider le monsieur. Il sait plus qui il est, et avec mes pouvoirs, je peux trouver, moi !

– S’il te plaît, Ben, n’insiste pas, rentre rejoindre Jessica.

Une jeune fille derrière Béa se dirige vers nous. Ses pupilles s’agrandissent de plus en plus au fur et à mesure qu’elle approche.

– Oh, mon Dieu, vous êtes...

La main sur la bouche, elle ne termine pas sa phrase.

– Tu sais qui c’est, Jess ? reprend Ben. Parce qu’il dit qu’il sait pas, alors si

toi tu le connais, on va l'aider hein, dis, alors ?

– Jessica, amène Ben dans la maison immédiatement, impose Béa.

– Je...

– Tout de suite, crie-t-elle.

La jeune femme et Ben la fixent, surpris. Ils ne semblent pas habitués à la voir réagir ainsi. Je leur adresse un petit sourire en haussant les épaules. Ils se tournent et rentrent. Juste avant, la fameuse Jess se penche vers Béatrice et lui chuchote à l'oreille :

– Tu sais qui c'est, non ?

– Oh oui, malheureusement, mais file, s'il te plaît, et ferme la porte derrière toi.

– Je...

– Jessica, pas maintenant ! l'invective-t-elle.

Le silence s'installe. Seul le bruissement des feuilles s'entend. De nouveau, nos regards s'accrochent. De nouveau, nos cœurs battent à l'unisson. Je n'ai pas besoin de le vérifier pour le savoir. C'est une évidence. Il y a quelques années, seuls sur un lit, nous tapotions du bout des doigts la cadence de nos battements cardiaques. Elle était identique, chaque fois. Nous jouions la musique de nos cœurs.

– Tu veux bien qu'on marche un peu ? je demande dans un murmure.

Sans me répondre, elle commence à faire les premiers pas. Je la suis. Nous avançons ainsi un moment, sans un mot. J'entends son souffle. Je perçois les tensions de son corps.

– Qui est-elle ? me questionne Béa.

– Qui est qui ? j'interroge, incertain.

– Celle que tu n'as pas pu sauver. Celle pour qui tu nous as quittés. Abandonnés.

– Je ne vous ai jamais abandonnés pour une autre.

Je m'arrête brutalement en parlant. Qu'a-t-elle imaginé durant ces années d'absence ? A-t-elle cru que j'étais parti parce qu'il y avait une autre femme ?

– Tu as dit que tu avais essayé de la sauver, tu as dit...

– Que je n'avais pas réussi, finis-je à sa place, l'âme meurtrie.

De nouveau, je vois le tourbillonnement qui se crée dans son esprit. Elle ne comprend pas.

– Très bien, je vais tout te raconter, je vais t'expliquer. Tu m'écoutes, d'accord ? Je ne veux pas que tu m'interrompes. Après, quand tu connaîtras la vérité, tu...

– Tu repartiras.

Ce n'est pas une question, ni une demande, mais une affirmation. Elle ne veut plus de moi dans sa vie. Je le comprends à la lueur qui transparaît dans ses yeux. Cette petite étincelle, que j'aimais tant, n'est plus.

Un peu plus loin, sur un chemin de terre qui mène sur les hauteurs, j'aperçois un banc en pierre. Je m'y dirige, Béa dans mon sillage. Nous nous y asseyons. La distance entre nous provoque une douleur supplémentaire à mon âme. J'aimerais lui tenir la main. J'aimerais qu'elle se blottisse contre moi, qu'elle me donne la force nécessaire comme elle le faisait autrefois.

– Tu te souviens du jour où je t'ai annoncé que je voulais partir pour Paris ? Qu'il s'agissait du lieu idéal pour vivre de ma passion ?

Elle ne répond pas, acceptant ma demande de ne pas m'interrompre. Je vois qu'elle se rappelle.

– Depuis plusieurs jours, je ne sortais pas de chez moi. Je t'avais envoyé un message pour te prévenir que j'étais malade. La vérité est tout autre. Ma sœur, Sarah, avait disparu. Trois jours plus tôt, après être venue me demander un service que j'avais refusé de lui rendre, elle avait claqué la porte. J'étais mort d'inquiétude. Je me sentais responsable. Mes parents n'ont rien vu. Ils avaient l'habitude qu'elle découche, je savais que c'était plus grave. Ils refusaient de voir qu'elle fréquentait les mauvaises personnes. Ils refusaient de voir qu'elle était quasiment défoncée à longueur de temps. Elle était tombée dans cette putain de spirale. Elle avait besoin d'argent. Elle m'avait demandé de lui en prêter pour rembourser et pour s'acheter une nouvelle dose. Je n'ai pas voulu. Elle est partie. Si seulement je lui avais donné... Mais non, je tenais à mes économies. Je les conservais précieusement, égoïstement, pour mon avenir. Avant que je ne vienne te retrouver ce jour-là, je l'ai cherchée. J'ai fait le tour des quartiers dans lesquels trainait son mec. J'ai posé des questions, sans obtenir de réponse. J'ai insisté, recevant des menaces si je continuais à me mêler de ce qui ne me regardait pas. Et puis, une jeune fille s'est approchée. Elle m'a avoué que Sarah était partie pour Paris avec son type. Quand je lui ai demandé depuis quand, et comment allait ma sœur, elle n'a pas répondu, elle a baissé les yeux, voûté son dos. J'ai imaginé le pire et je me suis convaincu qu'il fallait que je la rejoigne, que je la retrouve. Sauf que... je ne pouvais pas tout plaquer sans toi. Il m'était impossible de vivre sans toi. Tu étais ma force, mon sourire, mon humeur, mon humour. Tu étais ce battement de cœur supplémentaire qui me rendait invincible, qui me permettait d'exister.

Je m'arrête un instant, essayant d'apaiser la frénésie dans ma poitrine. Elle

était... bien sûr qu'elle l'était et qu'elle le sera toujours. Elle est mon âme sœur, celle que l'on ne trouve qu'une fois.

Béa reste silencieuse près de moi. Sa main s'est posée entre nous, sur la pierre froide. J'hésite à la recouvrir de la mienne. Je vais devoir lui raconter ce qui est arrivé ensuite. J'ai besoin de sa présence pour ne pas me laisser envahir, submerger, noyer par le flot de souvenirs. Je glisse mes doigts près des siens, sans la toucher. Je ne respire plus, surveillant sa réaction. Ses yeux se rivent au banc. Elle fronce légèrement les sourcils, relève son visage pour me regarder. Qu'est-ce qu'elle est belle ! Instinctivement, nos doigts s'accrochent. Le silence prend place à nouveau. Le soleil est là, tentant de nous réchauffer. Sa paume se serre contre la mienne.

Un battement de plus. Dans ma poitrine.

Jay

La chaleur que dégage sa main remonte le long de mon bras, et, petit à petit, m'envahit complètement.

Un battement plus fort que les autres percute ma poitrine.

J'observe Béa avec attention. À cette époque, je ne parlais jamais de mes parents ou de ma sœur. Je me rebellais contre ce qu'ils représentaient. Nous en étions tous là à cet âge-là, non ? Nous tentions de nous émanciper.

Mon regard s'échappe au loin, observant l'horizon. Je me sens m'éloigner. J'attends de nombreuses secondes. Cherchant les mots pour raconter la suite de cette histoire qui me hante chaque jour. C'est elle qui parle, finalement. Rompant la promesse qu'elle a faite de se taire. J'ai envie de la remercier d'intervenir au bon moment. Elle me permet de me raccrocher au présent.

– Pourquoi tu ne m'as rien dit ? Tu aurais pu simplement m'expliquer que tu voulais retrouver ta Sarah.

– Elle était en danger à cause de moi. Je ne supportais pas que tu me voies comme un lâche, comme une ordure qui avait jeté sa sœur en pâture à des monstres. Qui sait ce qu'elle devait accomplir pour survivre ? Pour avoir sa dose ? Je devais la retrouver et la sauver. Je devais la mettre à l'abri. Je me détestais chaque jour un peu plus. Quand nous vivions dans la rue, quand nous subissions les agressions, les crises... des autres, je me sentais encore plus minable. C'est toi que je mettais aussi en danger. Je passais mes journées à jouer dans le métro, dans la rue, les gares... espérant trouver un indice, quelqu'un qui pourrait me renseigner sur le lieu où elle était. Quand j'avais un semblant de piste, je te demandais de bouger. J'avais besoin de la retrouver pour ne plus me sentir responsable. J'avais juste besoin de savoir qu'elle allait bien pour me sentir moins minable.

– Jérémy, tu n'étais pas en faute ! Tu n'avais que dix-huit ans et des rêves plein la tête. Quels que soient les choix que ta sœur ait faits, tu n'y pouvais rien.

– Évidemment que j’aurais pu, si seulement je lui avais donné ce dont elle avait besoin, si je n’avais pas été si égoïste... alors elle serait...

– Partie, me coupe-t-elle. JérémY, rien ne garantissait qu’elle reste. Ce type qu’elle a suivi, elle en était certainement dépendante, tout comme je l’étais de toi. Tu m’aurais amenée au bout du monde, tu m’aurais entraînée n’importe où, je n’aurais posé aucune question. La simple possibilité d’être auprès de toi m’était suffisante. Comme cela semblait être le cas avec Sarah.

– Je...

L’entendre utiliser le passé me fait un mal de chien. Quand les mots sortent de sa bouche, ils deviennent réels.

Un battement de moins.

– Maman, hurle Ben en déboulant de la maison. Il faut que tu viennes voir, s’écrie-t-il, essoufflé, alors qu’il arrive à notre hauteur.

Il s’arrête d’un coup, nous regarde tour à tour, puis ses yeux se posent sur moi, curieux.

– Alors, t’as trouvé qui t’es ? Tu sais, Maman, elle est trop forte. Elle t’a aidé ?

Je lui souris, ce bonhomme est incroyable. Je ressens un désir inavouable de l’enlacer et de le serrer contre moi. De lui dire que je l’ai toujours aimé, que je n’étais simplement pas capable de le reconnaître. Quand il était un tout petit être fragile, je tremblais à l’idée de le prendre dans mes bras. J’avais peur de le briser. Je craignais de lui faire du mal comme je le faisais depuis si longtemps avec sa mère. Comme j’avais été incapable de protéger sa tante, je ne me sentais pas à la hauteur. Je les mettais en danger. Juste en étant auprès d’eux.

– Ben, tu peux repartir rejoindre Jessica, je discute avec... avec JérémY.

– Non, Maman, viens, c’est hyper important, tu vas pas en croire tes yeux, j’te jure faut qu’tu regardes. Et toi aussi, ajoute-t-il à mon intention.

Il se saisit de la main de sa mère, puis de la mienne.

Un battement de plus.

Il tire de toutes ses forces et nous nous levons dans un même mouvement. Béa me regarde, indécise. Je hausse les épaules et lui adresse un sourire. Dans nos yeux, nous nous comprenons.

Nous reprendrons cette conversation, me glisse-t-elle silencieusement.

Oui, je te dirai tout, je promets de la même façon.

Nous suivons alors ce petit garçon, qui nous entraîne avec joie dans son sillage. Il est entre nous, créant un lien invisible. Il finit par nous lâcher et part en courant aussi vite que ses petites jambes le lui permettent.

– Il est génial, Béa, tu es une maman extraordinaire. Il est heureux, plein de vie, drôle...

– Il est ma vie, ma force, mon oxygène. Sans lui, je n'existe pas, ajoute-t-elle discrètement.

Que répondre à cela ? Rien. Alors, je garde le silence le temps d'arriver dans la maison. Ben nous attend devant la porte. Sur le palier, j'hésite. Ai-je le droit de pénétrer leur univers ? Serai-je capable ensuite de repartir ? Je n'ai finalement pas longtemps à m'interroger, Ben agrippe mes doigts et m'introduit à l'intérieur. Jessica m'observe et devient rouge écarlate. OK, elle sait qui je suis !

– Regarde, Maman, regarde, s'époumone Ben en entrant dans le salon.

Un ordinateur est posé sur la table basse. Il saute dans tous les sens. Jessica trépigne. Une petite fille joue au sol. Une petite fille ? Béa a-t-elle un autre enfant ? Merde, comment ? Enfin, qui ? J'avais pas pensé à cette éventualité.

Un battement de moins.

Je ne me suis finalement jamais posé la question. Il n'est pas anormal qu'après tout ce temps, elle ait effectivement continué son chemin.

Je m'avance vers Ben qui nous demande de nous approcher. Jessica part pour revenir quelques instants plus tard avec un plateau, du café, du lait et des biscuits. Nous nous asseyons. Ben clique sur le clavier et mon visage apparaît.

– Je vous ai tout de suite reconnu, murmure timidement Jessica.

– Tu as vu, Maman, c'est le chanteur qui passe dans l'ordinateur ! Tu as vu, ça y est, tu sais qui tu es, on t'a retrouvé, me dit-il, tout joyeux.

Un battement de plus.

Vous m'avez retrouvé, effectivement. Comment t'expliquer à toi, petit bonhomme, tout ce que tu ne peux pas comprendre ? Il y a si longtemps que je ne me suis pas senti à ma place, que je me suis perdu. Il y a si longtemps...

La musique résonne dans la pièce. La petite fille se lève pour se diriger vers Ben. Elle lui tend une main et, ensemble, ils se mettent à tourner, à danser, à rire. Béa les observe ; une expression tendre naît sur son visage alors que ses yeux expriment tant de tristesse. Les paroles la percutent. Elle pivote vers moi, me scrute. Son froncement de sourcils me donne envie de sourire. Elle écoute, réfléchit. J'ai envie de lui dire que, oui, cette chanson parle d'eux, d'elle, de notre fils, de Sarah. Ils sont la lumière que j'ai perdue il y a si longtemps. Les dernières notes se font entendre. Ben s'approche pour remettre la chanson, sa mère l'en empêche. Il boude, et, très vite, vient me voir.

– Jessica, elle croit que tu t'appelles Jay. À moi, tu as dit que tu t'appelles

Jérémy. Je crois qu'en vérité tu sais vraiment pas qui t'es.

Les mains sur les hanches, il me regarde, incertain, se demande vraisemblablement si j'ai perdu la tête ou si je suis fou.

– Pour tout te dire, en vrai, je m'appelle Jérémy. Quand j'ai rencontré Peter, que tu vois sur la vidéo, il m'a surnommé Jay, c'était plus classe pour un guitariste.

Sa bouche dessine une moue dubitative.

– D'accord, mais tu es chanteur, pas guitariste ! Tu as oublié ça, aussi ?

Dans quelques secondes, il me clamera que je suis totalement dingue.

– En réalité, c'est la première fois depuis plus de six ans que je chante. J'avais perdu ma voix.

– Hum, tu perds beaucoup de choses, toi, tu es un peu tétourdi.

– Étourdi, Ben, on prononce étourdi, reprend sa mère.

Il la regarde et hausse les épaules.

– Oui, c'est pareil.

Le bruit d'une voiture dans l'allée stoppe notre conversation. Ben se jette sur la fenêtre, curieux.

– Oh Maman, c'est Greg qui arrive, youpi, hurle-t-il en se précipitant vers la porte.

Béa se contracte légèrement. Je ne sais que penser. Ce type ne me plaît pas. Notre fils, lui, semble l'apprécier. D'ailleurs, cette idée me serre le cœur. J'aimerais tant pouvoir susciter cette réaction chez lui.

– Si, tu vas voir, c'est un chanteur, un vrai qu'on peut regarder et écouter dans l'ordinateur de Maman, même que Jessica le connaît et elle l'adore. Elle a dit qu'il était trop beau.

Cette dernière pousse un petit cri de surprise et me jette un coup d'œil, gênée, alors que Ben tire le fameux Greg à sa suite. Quand ce dernier entre dans la pièce, l'ambiance change. L'air devient lourd. Ses yeux se font incisifs, agressifs. Béa se lève pour l'accueillir. Il lui lance un regard noir, empli de colère. Elle continue tout de même son avancée et lui prend la main. Il s'adoucit légèrement à ce contact. Je dois partir, je ne peux pas causer plus de problèmes.

Je me redresse pour dire au revoir à tout le monde. Béa me fixe et je lui souris, lui expliquant silencieusement qu'un jour, elle connaîtra la suite de l'histoire. De notre histoire.

– Eh, tu reviendras me voir ? m'apostrophe Ben.

J'espère, du fond du cœur, que j'aurai la chance de recroiser sa route et, peut-être même, de faire partie de sa vie.

Un battement de moins.

Béa

– Jérémy, attends !

Il vient de passer le seuil de la porte et, sans se retourner, avance dans l'allée. Je lâche précipitamment les doigts de Greg. Alors que je veux rejoindre le père de mon fils, une main ferme me saisit le poignet. Ce geste m'arrête dans mon élan. Je me fige et me tourne. Mon regard descend le long de mon bras. Il me tient avec force. Une légère douleur se fait ressentir. L'accélération de mon cœur, le tremblement de mes jambes m'amènent à réagir. Que veut-il ? Je pose mes yeux sur lui. Sa peau est devenue pâle, ses pupilles rougies par ce qui me semble être de la colère, de la haine. Une goutte de sueur, qui a pris naissance sur sa tempe, roule le long de sa joue. Greg me fixe intensément. J'essaie de me dégager de son emprise. Quelques secondes lui sont nécessaires pour réagir et, aussitôt, il desserre ses doigts. Je frotte ma peau sensible.

– Pardon, Béa, je... je suis désolé, je ne... pardon, je ne voulais pas, bafouille-t-il.

Immédiatement, il s'approche pour me prendre dans ses bras. Je suis sidérée, sous le choc. J'ai bien vu, depuis l'arrivée de Jérémy, que Greg se montrait possessif ; à ce stade, c'est surprenant et... inquiétant. Jérémy ! Je m'avance rapidement vers la porte : il a disparu. Greg, dans mon sillage, revient, me serre contre lui.

– Je suis navré, vraiment, je n'ai pas géré du tout, j'ai eu peur. Même si je sais qui il est, ce type ne m'inspire pas confiance... je ne veux pas te perdre, Béa. Je suis... je suis très attaché à toi et je ne supporterais pas de te voir t'éloigner. Pas pour un autre, je ne le supporterais pas. Pas encore. Il a tout et je n'ai rien à t'offrir, mais...

Je ne réponds pas, je reste là, sans bouger. Mon esprit lutte, alternant entre compréhension et méfiance. Je suis touchée qu'il soit jaloux, mais je ne suis pas certaine d'accepter et de supporter sa possessivité. J'hésite, je suis perdue, prise

entre ses deux hommes. L'un, dehors, part. L'autre se tient juste derrière moi. Heureusement, Jessica et les enfants sont dans le salon, cela me rassure qu'ils n'assistent pas à tout cela.

– Greg, glissé-je délicatement en me retournant. Il est parti il y a des années, sans un mot. Tout ce que je ressens pour lui, c'est de la colère, de la haine. Si je veux guérir totalement j'ai besoin de comprendre ce qu'il s'est passé. Il n'est pas que mon ex-copain, il est aussi le père de Ben, et pour lui, je me dois de connaître la vérité. Un jour, il me posera des questions et je veux pouvoir y répondre. Il n'est pas un obstacle entre nous, la seule chose qui peut l'être, c'est ce que tu viens de faire. Jamais, je dis bien jamais, je ne supporterai de nouveau ce genre de geste. Il faut que tu le comprennes, car la prochaine fois, je te demanderai de partir et de ne jamais revenir.

– J'ai vu comment il te regarde, j'ai senti cette force...

– C'est du passé, Greg. Juste une réminiscence du passé.

Comment lui expliquer le combat qui fait rage dans tout mon être ? Je me dois de lutter et je ne peux exprimer autre chose. Reconnaître ce qu'il a vu, poser des mots dessus serait rendre tout cela réel et je ne le supporterais pas.

– Revenons maintenant, tu veux bien ? ajoutée-je. Jessica a préparé le goûter, et Ben sera ravi que tu restes un peu. Greg ?

– Oui ?

– Plus jamais.

– Je te le promets, il répond d'une petite voix. Je suis désolé, Béa.

En finissant sa phrase, ses lèvres s'approchent pour se poser sur les miennes. Ce baiser que nous échangeons a un goût amer. Cela est certainement lié à l'état second dans lequel je baigne depuis hier soir. Et puis Ben est à l'intérieur, je ne souhaite pas qu'il nous voie.

Le reste de la journée s'est passé tranquillement. Les enfants ont joué ensemble. Jessica est rapidement repartie. J'ai attendu que Sofia vienne chercher Rose. Greg est resté un long moment. Il s'est transformé en partenaire de jeu idéal pour mon fils, le faisant voler, sauter, courir. Une métamorphose, comme si rien ne s'était passé. Ben, quant à lui, devrait bien dormir ce soir... En parlant de la soirée, Greg a promis de revenir dès l'heure du coucher de mon fils. Quand il me l'a dit, j'ai eu un instant d'hésitation, un doute. Jérémy repart demain, et alors, tout rentrera dans l'ordre, je pourrai reprendre ma vie comme elle doit être. Je pourrai m'investir totalement avec Greg.

En attendant, je suis installée dans le salon, sur le canapé, mon ordinateur

sur les genoux. Le doigt au-dessus du clavier, je lutte et me bats contre mes propres volontés. Non, je n'appuierai pas ; non, je ne repasserai pas encore une fois cette satanée chanson, ce foutu clip dans lequel Jérémy est juste splendide. Ben lui ressemble tellement ! Ma volonté est infime, minable... mon doigt tombe sur la touche. La musique retentit dans le casque posé sur mes oreilles. Je ferme les yeux, un instant, juste un instant, puis j'éteindrai.



– *Allez, recommence, j'adore quand tu joues ce morceau.*

Nous sommes installés tous les deux dans une chambre d'hôtel. Ce sont des moments rares et précieux. Jérémy est assis en tailleur sur le lit, juste vêtu d'un boxer noir. Sa guitare en travers, il compose quelques notes. Je fonds, littéralement, devant le sourire qu'il m'adresse. Ses doigts flottent sur les cordes qui produisent des sons merveilleux. Un frisson remonte le long de ma colonne. Il est quand même sacrément sexy, comme ça ! Ses muscles joliment dessinés, ses longs doigts agiles, son sourire à faire craquer toute volonté... Et je suis la seule qui puisse bénéficier du spectacle, aux premières loges, en plus !

– *Que veux-tu exactement ?*

– *Hum, j'hésite entre profiter de ton corps et profiter de ta voix. C'est un choix cornélien, vraiment... Je crois que dans un premier temps, je vais t'écouter, et dès que tu auras terminé, je me servirai du reste.*

Son sourire malicieux m'éblouit. Très vite, les premières paroles franchissent la barrière de ses lèvres. Sa voix est envoûtante, grave. Elle me procure des émotions incroyables. Il chante, et à chaque seconde, ses iris sont rivés aux miens. Nous ne nous quittons pas, enfermés dans notre bulle, dans notre monde. C'est ainsi chaque fois, quel que soit le lieu, plus rien n'existe. Dans la rue, les squats, les hôtels... notre entité prend le dessus.

Les dernières notes retentissent, j'ai particulièrement chaud. Ses yeux me fixent, son sourire s'agrandit. Il y reflète tant d'amour.

– *Tu es ma musique, Béa, chaque note représente un battement de ton cœur.*

*Il se met à fredonner **It's the sound of your heart**. Je me lève, émue et commence à me déshabiller, sans jamais le quitter du regard. Je perçois le léger rougissement de ses joues, la réaction de son corps. Une moue amusée se dessine sur le coin de ma bouche.*



– Béa, Béa ?

Quelque chose me secoue. Une voix perce la brume qu’a formée mon rêve. Je n’ai pas envie d’en partir, je ne veux pas le quitter. Pas encore. Pas maintenant.

– Béa, réveille-toi !

Non, j’ai pas envie, je suis bien ici.

Une secousse plus forte que les autres me fait bondir. Mes fesses se retrouvent par terre, à côté du canapé. Un petit gémissement signifie que la chute n’a pas été sympa.

– Purée, Greg, tu m’as foutue une de ces trouilles !

– Je m’inquiétais, j’ai frappé un grand moment, tu n’as pas répondu. J’essayais d’être discret pour ne pas réveiller Ben. Il y avait de la lumière, et au travers de la fenêtre, je t’ai vue endormie sur le divan, alors je suis entré.

– Oui, je comprends. J’étais épuisée. Je manque légèrement de sommeil, ces derniers jours.

– Je sais, oui ; si nous allions nous coucher ? Il est tard.

Je me penche pour regarder l’heure sur mon portable posé sur la table basse. Il est près de minuit. Effectivement, Greg n’est pas arrivé très tôt.

– Je veux bien si cela ne t’embête pas ; demain, j’ai une grosse journée. Eh, Greg ? Pourquoi tu me rejoins si tard ?

– Je n’ai pas vu le temps passer, j’étais plongé dans une nouvelle composition.

Je suis ravie qu’il se soit enfin remis au travail aussi régulièrement, à réaliser ce qu’il aime.

Après avoir pris une douche, je pénètre dans les draps frais pour me blottir contre le corps chaud de Greg. Ses bras s’enroulent autour de moi. Ma tête se pose sur son torse et, très vite, je m’endors. Demain matin, après avoir posé Ben à l’école, j’irai voir Jérémy avant son départ.

Je veux savoir. Je veux pouvoir passer à autre chose.

Jay

Quelle nuit de merde ! C'est juste plus possible, là. Je suis envahi, submergé. Chaque fois que mes paupières se ferment, je la vois. Ses yeux noisette, fixés sur moi. J'entends ses mots en boucle dans ma tête. Sa colère et sa haine qui surgissent. Je vais reprendre la route et finir mon chemin avec cette plaie qui ne se refermera jamais, c'est une certitude. Il s'agit de ce que je dois subir pour avoir pris la mauvaise décision, ce choix-là, il y a des années ; je ne serai jamais en paix, je ne le mérite pas. Un jour, j'espère que j'aurai la chance de tout expliquer à Ben, j'espère du fond de mon cœur meurtri qu'il ne me détestera pas. Qu'il comprendra, et que, peut-être, j'aurai la chance de le connaître.

– Jay, il faut qu'on bouge.

Peter se trouve derrière la porte de ma chambre et tambourine sur le bois. Sérieux, à six heures du matin, qu'est-ce qu'il fout encore ? Ce mec est dingue.

Je me lève pour lui ouvrir et, quand il me voit, ses sourcils se relèvent jusqu'à pratiquement disparaître dans ses cheveux.

– Eh bien, dis, je ne pensais pas te trouver déjà prêt à cette heure matinale. Ils m'ont appelé jusqu'à ce que je décroche alors que je dormais profondément. J'étais dans un rêve chaud, mais chaud...

– Tu veux quoi, Peter ?

– Ah, je vois que tu es encore de bonne humeur, toi ; tu fais chier ! En ce moment, on ne peut pas te parler sans que tu nous agresses. Je sais pas si ce sont les effluves des vignes qui te montent au cerveau, mais vivement qu'on dégage d'ici. Les ondes sont vraiment mauvaises. Entre la photographe et toi...

– La photographe, pourquoi tu parles d'elle encore ? Dis ? Elle t'a tapé dans l'œil plus que je ne pensais.

– Sur le système, oui ! Elle me rend dingue, je te jure, elle est...

– Ah ! Elle résiste toujours et ça va ? Tu n'as pas trop mal à ton ego ?

– Arrête d’être con et prends tes affaires, on dégage !

– Comment ça ?

Un battement de moins.

Ma poitrine se serre. J’ai mal. L’air peine à entrer, j’étouffe. Je ne suis pas prêt, je ne veux pas.

– Il y a eu un souci avec le guitariste du groupe ; ils veulent qu’on rapplique aussi vite que possible pour que tu répètes avec eux, il faut que tu le remplaces.

– Attends, je ne peux pas !

– Bien sûr que tu peux, tu es le meilleur, tu les entends jouer depuis un moment, et je suis certain que tout est imprimé dans ton petit cerveau de génie. Tu as un don, Jay ; tu vas le faire. Jouer, c’est toute ta vie. Tu as été créé pour ça, alors profite !

J’avais espéré partir dans d’autres conditions, recroiser Béa afin de terminer notre conversation. Embrasser Ben pour lui dire au revoir, même s’il ne sait pas qui je suis. Je vais encore devoir partir comme un fuyard, je déteste l’idée.

– Arrête de réfléchir, on a pas le choix, on a un contrat, et, de toute façon, il était prévu qu’on retrouve les autres, aujourd’hui. Tu sais bien qu’on a de la route, et que, demain soir, nous jouons à Marseille.

Une heure plus tard, un café avalé trop rapidement pour mon estomac, nous voilà à nouveau dans le taxi. Retour en ville pour rejoindre le reste de l’équipe et le bus. Nous sommes tous ravis de nous voir, ils m’attendaient avec impatience. Nous nous installons chacun dans un coin. Peter s’assied sur le fauteuil à côté du mien.

– Jay ?

Je me tourne vers lui. Son regard est inquiet.

– Je vais te raconter, mais...

– Jay, je suis ton ami, je peux tout entendre. Je sais qui tu es.

– Justement, non, tu ne sais pas.

Alors que la route défile, je commence à lui parler de ma rencontre avec Béa. La disparition de Sarah, ma colère, ma culpabilité. Toutes les émotions se libèrent en même temps, me prennent par chaque fibre de mon corps. Il n’exprime rien, ne m’interrompt jamais. Les squats, la rue, les allées du métro, nos rencontres parfois inquiétantes, effrayantes. Le danger dans lequel j’ai plongé Béa. Nos galères qui se sont succédé. Le jour où nous avons appris la grossesse de Béa, Richard, la naissance de Ben. Mes peurs, ma culpabilité de ne pas y arriver, et puis, le coup de fil, ce soir-là.

– Waouh, c’est... enfin, je ne pensais pas... Je veux dire, je savais que ta vie n’avait pas été aussi simple que ce que tu voulais laisser paraître. Tu possèdes cette ombre constante dans le regard, celle des hommes qui ont souffert et qui souffrent encore. Par contre, tes parents, ta sœur... tu n’es jamais retourné chez eux depuis toutes ces années ? Tu ne t’es jamais rendu sur la tombe de Sarah ? Nous étions si près, là... Tu n’as pas eu envie ?

– Je ne peux pas, Peter, c’est au-dessus de mes forces. Tout est de ma faute.

– Jay, non ! s’exclame-t-il. Tu ne peux pas porter cette responsabilité, tu n’étais qu’un môme ! Comment aurais-tu pu gérer ce que tu ne comprenais pas ? Ce n’était pas à toi d’ouvrir les yeux plus grands. Tu as tout essayé pour la retrouver, tu ne pouvais rien de plus !

– Jay ?

Je me retourne un peu perdu vers David qui se tient derrière moi.

– Ça te dit de jouer un peu, on se cale une petite impro ?

– OK, j’arrive !

C’est sûrement la meilleure chose qui soit, ça va me changer les idées et je ne suis pas certain de vouloir continuer cette conversation. Cette douleur lancinante dans ma poitrine gonfle chaque fois que je parle de Sarah.

Nous nous installons tous dans le coin salon. Les partitions devant les yeux, je les examine un instant. Je commence à gratter les premières notes ; cela semble satisfaire mes partenaires. David, en bon batteur, percute en rythme la table basse avec ses doigts. Steph, le chanteur, laisse les premières paroles se glisser sur les sons. Chacun trouve sa place facilement. J’aime jouer, me plonger dans la musique pour oublier. C’est le seul moment durant lequel je me déconnecte. C’est instinctif, pas besoin de réfléchir. Enfin, mon esprit peut se poser dans un coin et se faire absent.

La route défile, les heures aussi, nous ne nous arrêtons pour une pause que très rarement. Pour boire, grignoter et, très vite, nous nous remettons à jouer. Les sourires sur les visages me rassurent. Ils sont ravis de ce qui se passe entre nous. Ce n’est pas simple d’intégrer un nouveau musicien dans un groupe. Ici, pour nous, tout semble naturel et fluide.

Nous arrivons à Marseille sans avoir vu le temps passer. Les techniciens sont déjà au travail. Ce soir, pas de concert, nous allons continuer à répéter. Ça me va parfaitement, je sais que le sommeil sera long à venir, alors autant utiliser ce temps pour vivre pleinement notre passion et taire toutes mes pensées.

Dans la chambre d'hôtel, seul, j'observe les photos que j'ai prises discrètement chez Béa. Je les installe sur mon ordinateur afin de les détailler. Ben s'amuse tranquillement, souriant. Ce gamin est si beau, si joyeux. Je veux absolument trouver le moyen d'entrer dans sa vie. Nos chemins doivent se croiser plus régulièrement. Il est mon fils. J'espère que Béa trouvera la lettre que j'ai laissée avant de partir. Elle ne sera jamais suffisante, il faudra que je puisse tout lui dire, mais je ne voulais pas qu'elle croit que j'ai fui, encore.

Une enveloppe s'affiche, indiquant l'arrivée d'un mail. Surpris de le voir apparaître au milieu de la nuit, j'ouvre :

Il est parfois nécessaire de faire les bons choix.

Béa

J'arrive aussi vite que possible au restaurant, prête à en découdre avec Jérémy. En entrant, je vois Allan accoudé au comptoir d'accueil qui lit son journal en dégustant son énième café.

- Salut, Béa, comment vas-tu ce matin ? glisse-t-il en me claquant une bise.
- Ça ira mieux quand j'aurai réglé mes comptes avec le géniteur de mon fils

!

- Euh... ça va être compliqué, là, ajoute-t-il en dansant d'un pied sur l'autre. Ils sont partis très tôt ce matin, une urgence !

- Quoi ? Non, c'est pas vrai, merde !
- Béa, ça va, calme-toi, c'est pas...

- C'est pas quoi, Allan ? C'est pas grave, c'est ça ? Bien sûr que si, il s'est encore barré comme un voleur, il n'a pas fini de me dire la vérité, il me l'a promis, et une fois de plus, envolé ! Il aurait dû être magicien, pas musicien ! C'est le Houdini de mon histoire, ce type !

Je hurle sur mon ami qui me regarde en compatissant. Je n'ai pas besoin de ça, je ne veux pas qu'il me prenne en pitié. Je souhaite juste qu'il comprenne et qu'il ressente ma colère, qu'il l'absorbe, qu'il m'en débarrasse.

Les larmes commencent à envahir mes paupières. Un battement de cils et elles dévalent le long de mes joues. J'ai mal. Je ne devrais pas percevoir cette douleur, mais... La plaie est encore et toujours là, béante.

- Et puis, tu as raison ! je m'exclame en me débarrassant avec colère de ces saletés de gouttes salées. Ça ne sert à rien, je lutte depuis six ans, c'est terminé, il est parti ? Eh bien, qu'il aille au Diable, qu'il reste où il est, je ne veux rien savoir. Je vais me consacrer à mon fils comme c'est le cas depuis le premier jour. Tenter de construire un petit morceau d'histoire avec Greg sera mon seul objectif, et adienne que pourra, merde !

- Même si je n'aime pas beaucoup ce que tu viens de dire, je suis d'accord.

Avance, continue ! Tu es bien plus forte que tout ça, et surtout, il ne mérite ni toi ni ta haine ! C'est bien trop d'importance à lui donner.

– Exactement ! Maintenant, au boulot.

Je n'entends plus les cris de douleur dans ma tête. Je ne prête pas attention à mon rythme cardiaque qui a perdu un battement sur deux.

Je ne ressens rien.

Je vais bien, je vais bien, je vais bien ! Il est temps de reprendre les choses en main. Nettoyer de fond en comble les chambres, effacer les dernières traces de son passage.

Sur le chemin qui mène au gîte, je n'entends pas la voix de Greg qui m'appelle. Il faut que je fasse ce que je dois, sans réfléchir, et ensuite seulement, je serai à nouveau disponible pour lui.

Cette nuit, je me suis sentie, pour la première fois, mal à l'aise dans ses bras. Il les a enroulés, serrant dès que je tentais un mouvement, m'empêchant de me tourner ou de bouger. Il a parlé dans son sommeil, répétant le nom de Miéko et le mien inlassablement, me suppliant de ne pas le laisser. Au réveil, il avait disparu, encore. J'aurais tellement aimé le rassurer.

J'entre dans la chambre où Jérémy a séjourné.

Je ne ressens rien.

Les rideaux sont encore tirés, le lit intact, comme s'il n'avait pas été défait. Je ne réfléchis pas au pourquoi, file dans la salle de bain pour commencer le grand ménage. Tout doit disparaître. Les effluves de son parfum m'envahissent les narines. Je ferme mon cœur et mon esprit.

Je ne ressens rien.

Je frotte, mettant une quantité incroyable de détergent. Mes yeux et mon nez me brûlent.

Je ne ressens rien.

Je récupère ses draps, les jetant à l'autre bout de la pièce, près de la porte. Je secoue les oreillers avec force. Avec rage. Un nouveau linge vient prendre place, embaumant l'espace d'une odeur de lessive.

Je ne ressens rien.

Aspirateur, poussière... tout y passe, chaque recoin, chaque surface. Dans la poubelle, un tas de papiers griffonnés. Je les saisis pour les jeter. Sur un, mon nom apparaît. Mes jambes vacillent et je me retrouve sur le sol, tremblant comme une feuille en automne quand elle chute de son arbre.

Béa,

J'espère de tout cœur pouvoir un jour t'avouer ces mots en te regardant dans les yeux. Tu as toujours été et seras à jamais ma force. Ces dernières heures ont incontestablement été les pires des meilleures depuis très longtemps. Oui, je sais, ça ne se dit pas ! Je vais devoir partir plus tôt que prévu, et crois-moi, c'est avec le cœur lourd. Je n'y suis pour rien, je le dois avant tout aux autres membres que je ne peux laisser. Je reviendrai, je reviendrai encore. Je reviendrai toujours. Tu es une maman incroyable, notre fils est merveilleux. Plein d'humour et de joie. C'est une bouffée d'oxygène à lui tout seul. Merci d'avoir fait ce boulot toute seule. Merci d'avoir réussi sans moi. Je n'en porte pas moins la responsabilité, mais...

La lettre s'arrête ainsi, abruptement. Le bas de la feuille est déchiré. De nouveau, les larmes sur mes joues. Pourquoi n'a-t-il pas terminé ? Il aurait pu la laisser sur le bureau, il l'a mise à la poubelle. Pensait-il que c'était une erreur de me dire tout ça ? Il ne le croit certainement pas. C'est pourquoi il l'a jetée, riant face à ses mots. Il faut que je continue, il faut que je termine, que cette journée en finisse, une fois pour toutes.

Je ne ressens rien.

La fin d'après-midi enfin là, j'entre avec Ben dans notre maison. Je n'ai pas encore refermé que déjà, il sautille dans tous les sens.

– Maman, regarde ce que j'ai fait aujourd'hui à l'école !

Il est de très bonne humeur. Je suis en train de lui préparer son goûter alors qu'il étale l'intégralité de son cartable sur la table. Il fouille jusqu'à trouver un petit livret de dessins. Il me le tend.

J'observe ses œuvres un moment, souriant devant l'âme artistique de mon fils. Je devrais peut-être demander à Jessica de lui donner des cours. Je reconnais de façon régulière le personnage qui le représente grâce à sa cape rouge et au « B » inscrit sur son torse.

– Regarde là, c'est toi, tu vois ? Je t'ai sauvée parce que le méchant, il t'avait emmenée avec lui !

– Tu es le plus fort, mon chéri, c'est pour ça.

Il m'adresse un magnifique sourire. Il continue de tourner les pages.

– Ici, avec la cape verte, c'est Greg quand il vient avec moi pour sauver le monde, parce que y a beaucoup de gens en danger, et c'est bien quand on est deux !

J'ai un pincement au cœur en comprenant à quel point Ben est attaché à cet

homme. Je vais devoir être très vigilante si je ne veux pas que mon fils souffre. Il y a ce quelque chose qui s'imisce au fond de moi, comme un avertissement, cette petite voix qui me dit que ce n'est pas lui que j'attends.

– Et là, c'est qui ? demandé-je avec appréhension.

– C'est Jérémy, tu vois bien, il a un micro pour chanter.

Je ne ressens rien.

Ce n'est plus un pincement, c'est un écrasement de ce qui me servait de cœur jusqu'à la minute précédente. Je me lève rapidement pour terminer le goûter. Je dois bouger. Vite. Il ne faut pas que mon esprit revienne.

Le reste de la soirée passe ainsi ; moi, anesthésiée ; Ben en mouvement constant. Une fois qu'il est couché, je me vautre sur le canapé. Quelques minutes plus tard, un petit bruit à la porte m'indique que Greg est arrivé. L'âme meurtrie, je vais lui ouvrir. Un rictus joyeux, de façade, naît sur mon visage. Il m'embrasse, sourit, heureux d'être ici. Nous dînons tranquillement et discutons de banalités. Mon esprit erre, voguant entre ici et un ailleurs. Quand nous allons nous coucher, Greg se montre très entreprenant, doux. Son regard est intense, sa bouche délicate, ses mains habiles. Mais...

Je ne ressens rien.

Le soleil filtre par la fenêtre, les draps à côté de moi sont froids, comme à chaque réveil. Un jour, arriverai-je à le comprendre et à trouver la solution pour qu'il reste ? J'ai envie de me réveiller auprès de lui, sentir ses bras rassurants m'entourer. Ouvrir les yeux sous la force de ses iris perçants. Enfin, je crois.

Je me lève pour préparer le petit-déjeuner de Ben, comme chaque jour. J'allume la radio, me trémousse et m'active dans la cuisine. Quand tout est prêt, je suis étonnée que mon super-héros ne soit pas descendu. Il doit vraiment être fatigué. J'ai rarement le temps de tout installer qu'il est déjà assis, impatient, prêt à tout dévorer.

Je grimpe en chantonnant, égayée par l'idée de lui sauter dessus et de lui faire plein de bisous comme il s'en amuse le week-end, quand je m'octroie une grasse matinée. Il va voir ce que c'est d'être ainsi sorti de son cocon chaud et moelleux.

J'ouvre la porte avec entrain et me stoppe net. Le lit est ouvert et vide. Je me penche, vérifie qu'il ne soit pas tombé ou caché. Personne. Je cours dans ma chambre voir s'il y a trouvé refuge. Je l'appelle, entre dans la salle de bain, puis fais le tour de chaque pièce pour le trouver.

Personne.

Je me mets à hurler son nom.

Où est-il encore caché ?

Béa

Il ne répond pas. Il ne répond pas.

OK, il est planqué par là et cherche juste à me faire une blague. Il va apparaître dans trois minutes avec un grand sourire. Fier de lui. Il me sautera dessus en me disant : « Je t'ai bien eue. »

Je reviens à la cuisine, il y est certainement, le nez plongé dans son chocolat chaud ou dévorant une tartine. Chaque marche me semble mesurer des kilomètres. J'ai l'impression de mettre un temps dingue, ma maison ne m'a jamais paru si grande. Mon rythme est lent, trop. Je ne peux avancer plus vite, comme si je redoutais de ne pas l'y trouver, comme si, au fond de moi, je savais.

Le temps devient mon ennemi.

– Ben, montre-toi maintenant, on va être en retard, ce n'est plus l'heure de jouer.

Pas de réponse. Mon estomac se tord. Ma gorge se serre.

J'entre dans la cuisine. Personne. Bon. Je vais remonter dans sa chambre. Mon corps commence à être affreusement douloureux. Mon esprit se ferme dans une bulle de brouillard. Ma vision se trouble. Chambre. Personne. Je continue. Encore. Je repars dans chaque pièce. Je l'appelle. Moins fort. Je ne veux pas qu'il sente ma panique. Ses chaussures ? Je redescends aussi vite que mon corps m'y autorise. Dans l'entrée. Le placard. Vide. Rien. Pourquoi ses chaussures ne sont-elles pas ici ? Il est sorti jouer ? Oui, c'est ça, il est sorti jouer ! Porte. J'ouvre. J'observe. Les arbres. Les vignes. Pas de cape rouge. Mon estomac exécute un salto. Au sol... ses chaussures, je vais vomir. Je suis secouée de spasmes. Mes jambes vont me lâcher. Je... Mon fils, mon bébé, où est-il ? Il faut que je rentre. Mon téléphone ? Où est-il ? Je dois téléphoner.

– Allan, Allan, je..., paniqué-je.

– Béa, qu'y a-t-il ? Tu vas bien ?

– Ben, c'est ...

- Quoi, Ben ? Il est malade ?
- Ben, Allan... Ben, il a...
- J'arrive, OK, ne bouge pas, j'arrive !

Mon corps me lâche, je m'écroule sur le carrelage de la cuisine. Mes bras s'enroulent autour de mes jambes alors que ma joue se pose sur le sol froid. Je me balance d'avant en arrière. Où est mon fils ? Où est mon bébé ? Mes paupières se ferment et, aussitôt, se dessine son petit visage, ses grands iris verts, son sourire doux. Il est avec moi, je vais rester ici, avec lui. Il n'a pas disparu, il est là, devant moi.

– Béa, Béa.

Quelque chose ou plutôt quelqu'un me secoue doucement. La voix est paniquée. Je ne veux pas ouvrir les yeux, si je le fais, la vérité explosera. Je ne veux pas, je ne veux pas entendre la réalité.

Je reconnais le timbre grave de mon ami. Ses doigts se glissent dans mes cheveux. Délicatement, il passe un bras sous mes jambes, l'autre sous mon dos. J'ai l'impression de voler. Quelques instants plus tard, je sens un tissu doux sous ma tête.

– Béa, il faut que tu m'expliques, où est Ben ?

Ben. Mon bébé. Où est-il ? Mon cœur explose dans ma poitrine, une douleur indescriptible surgit. J'ouvre brusquement les yeux et fixe ceux d'Allan. Il tient ma main tendrement.

– Béa, il faut que tu me dises ce qu'il se passe. Si je veux pouvoir t'aider, j'ai besoin de savoir, d'accord ?

Je hoche la tête, les mots refusent de sortir. J'ai mal, trop mal.

– OK, tu me fais juste oui ou non avec la tête, d'accord ?

Je hoche la tête. *Oui, j'ai compris.*

– Tu sais où est Ben ?

Non je n'en ai pas la moindre idée.

– Tu as appelé la police ?

Non, je ne pouvais pas. Je refusais de penser au pire. J'avais besoin de mon ami, mon frère, qu'il retrouve mon fils. Après tout pourquoi le devrais-je ? Ben est dehors, il se cache, s'amuse, me fait une blague.

Allan se lève, s'empare de son téléphone et les contacte. Ils arrivent le plus vite possible. Il parle ensuite, je crois que c'est à sa femme. Elle vient elle aussi.

Je ferme à nouveau les yeux. Mon bébé est là. Je décide de rester avec lui encore un peu.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule avant que Sofia n'entre. Je

soulève mes paupières. Elle discute avec son mari, je n'entends pas leurs chuchotements. Sa main se pose sur sa bouche, ses yeux s'agrandissent et les larmes y apparaissent. Elle s'approche de moi, s'assied en me saisissant les doigts.

– Béa, la gendarmerie sera bientôt là, il va falloir que tu sois forte. Je reste avec toi, tu dois tout leur dire, chaque détail. Il faut que tu leur expliques tout. On va très vite le retrouver, d'accord ? On a besoin de toi. Il a besoin de toi !

Elle a à peine fini sa phrase que nous entendons le bruit d'une voiture dans l'allée. Chaque son me percute. Le crissement des freins. L'arrêt du véhicule. Le claquement des portières. Allan sort pour les accueillir et les conduire à moi. Sofia m'aide à m'asseoir. Très vite, une conversation débute entre mes amis et les agents. Un homme et une femme se tiennent debout dans mon salon. La femme, qui doit avoir une quarantaine d'années, s'approche. Son regard dégage une très grande douceur. Sa voix délicate me rassure.

– Bonjour Madame, nous venons de discuter avec votre ami ; je vais avoir quelques questions à vous poser, vous vous sentez capable d'y répondre ?

– Oui, je lâche, mal assurée.

– Très bien. Pouvez-vous me dire depuis quand vous avez constaté sa disparition et comment il est habillé ?

– Il a un pyjama. Le pantalon est noir et le haut comporte les visages de nombreux super-héros. Il doit aussi avoir sa cape rouge sur lui, il ne la quitte pratiquement pas. Il a... je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu, sangloté-je. Il n'était plus là quand je me suis réveillée. Son doudou, il... je ne sais pas s'il l'a avec lui.

Je sens la panique m'ensevelir, submergée par un flot d'images. Il ne dort jamais sans cette peluche qu'il le rassure depuis qu'il est tout petit. La voix de l'agent me sort du marasme dans lequel je m'enfonce :

– Pouvez-vous nous expliquer comment les choses se sont déroulées ?

– Je me suis levée à six heures trente, comme chaque jour. Je suis descendue préparer son petit-déjeuner...

Je continue ainsi à raconter le début de journée. Elle m'écoute attentivement, prend des notes. Elle m'adresse régulièrement un signe de soutien, un sourire compatissant.

– Très bien, et hier soir ? Il s'est couché comme d'habitude ? Rien d'inhabituel dans votre vie ?

J'évoque la réapparition de Jérémy, ma relation avec Greg. Je vais, à la

demande de l'agent, chercher une photo. Sofia accompagne le gendarme dans la chambre de Ben. C'est un mauvais film ! Tout cela ne peut pas être réel. Ils vont revenir en tenant la main de mon fils dans quelques minutes.

Un autre véhicule arrive à vive allure dans l'allée, le coup de frein est brusque. La porte d'entrée s'ouvre à la volée ; Greg se précipite sur moi pour me prendre dans ses bras. Avant de quitter L'Albarose Sofia lui a dit ce qu'il se passait. Il me chuchote des mots qui se veulent rassurants. Je les entends, je ne les écoute pas. Sa présence me réchauffe quelque peu. Dans son regard, je décèle une inquiétude. Ses iris sont rougis, ses pupilles légèrement dilatées. Quelques secondes plus tard, le gendarme demande à lui parler.

– Je reviens, ne t'en fais pas, je suis certain que tout se passera bien.

– Greg, j'ai peur, je veux qu'on me ramène mon bébé, sangloté-je, enfouie dans la chaleur de son étreinte.

Il quitte la pièce à la suite de l'agent pour s'installer dans la cuisine où Sofia finit de préparer du thé et du café. Un long moment passe. Je replonge régulièrement dans mes pensées, ferme les yeux pour voir le doux sourire de mon fils.

Quand les gendarmes quittent la maison, le silence prend place. Aucun de nous n'ose bouger ou parler. Comme si le moindre mot pouvait représenter une sanction, un présage de mauvais augure. Les regards ne s'autorisent à être francs, ils oscillent sans jamais se poser. Je ne supporte pas ça, j'ai envie de hurler. Une force inconnue s'empare de moi. Il faut que je bouge, je ne peux pas juste attendre que le temps passe. Je ne peux pas juste subir l'absence de mon fils. Il a besoin de moi. Je dois le trouver, je dois le chercher.

Je me lève brutalement, file dans l'entrée mettre mes baskets et une veste. J'ouvre la porte, décidée à sortir. *Je vais te retrouver, mon bébé.*

– Béa ? Que fais-tu ? questionne Allan, surpris.

Il est juste derrière moi et vient de me saisir le bras. Ses gestes sont délicats, sa voix douce malgré son inquiétude.

– Je ne peux pas rester ici, attendre sans bouger. Il a besoin de moi, je dois le chercher, le trouver. Il est seul, très certainement terrorisé. Il doit avoir peur. Il est peut-être assis quelque part dans la nature, perdu, incapable de retrouver son chemin. Il faut que j'y aille !

– OK, très bien, je viens avec toi !

– Non, tu as du travail, le restaurant...

– Fermé jusqu'à nouvel ordre !

– Et tes clients ? Tu as Greg qui...

– Non, je vais chercher Ben de mon côté, coupe ce dernier. On couvrira plus de surface si chacun s’y met. Ne vous préoccupez pas de moi. La priorité, c’est de retrouver Ben, OK ?

J’acquiesce, reconnaissante. Il vient m’embrasser rapidement avant de quitter les lieux. Allan sur mes talons, nous partons ensemble.

Où que tu sois, je te trouverai !

Ben

J'ai mal à la tête, il faut que Maman me donne un médicament parce que ça fait vraiment trop mal. Je vais sortir de mon lit et aller la trouver. Mes yeux n'arrivent pas à s'ouvrir. Je suis trop fatigué. Je soulève quand même un peu mon œil, c'est tout noir. C'est encore la nuit. Je vais dormir encore parce que je suis pas assez fort pour me lever. Mes jambes, elles veulent même pas bouger.

J'essaie d'ouvrir les yeux, cette fois, ils le veulent bien. Dehors, il y a enfin de la lumière, je vois le soleil à la fenêtre. Je ne reconnais pas cette fenêtre. Je tourne la tête. Aïe ! Je pose ma main sur mon front. J'ai encore très mal. Je veux Maman. J'essaie de l'appeler. Y'a rien qui sort de ma bouche. Je m'assois sur le lit. C'est quoi, cet endroit ? C'est pas ma chambre, c'est pas ma maison. Les murs sont tout bizarres, y'a du papier déchiré partout. Par terre, c'est tout gris, et y'a plein de saletés.

Oh, je me souviens, j'ai fait un rêve, il y a un méchant qui est venu me chercher. Je crois que c'était pas un rêve. Je me souviens de la voix qui a dit de dormir, et puis quelque chose a piqué mon bras, j'ai eu mal, et après, tout était noir.

J'ai peur, je veux voir Maman.

Je me cache sous la couverture, l'odeur qui est dessous, je la connais. Ça sent la lessive et les fleurs. Je me mets en boule et je pleure, appelant Maman tout doucement. Ma gorge me pique beaucoup. Elle va pas m'entendre, elle sait même pas où je suis !

Clac !

Je me redresse très vite, le bruit m'a fait peur. Je sors la tête de dessous la couverture. Il y a quelqu'un devant la porte. C'est un monsieur avec des grosses lunettes. Il a les cheveux un peu longs, tout noirs et tout collés sur la tête. Il me regarde. Dans ses mains, il a un plateau avec à manger. J'ai faim. J'ai peur.

– Comment vas-tu ?

– Vous êtes qui, vous ?

– Tu as faim ?

– Non, vous êtes qui ? Je vous connais pas, moi.

– Je vais t’expliquer, ne t’inquiète pas, tu ne risques rien ici. Tu as mal à la tête ?

– Oui.

Je risque rien ? J’ai peur, moi. Il a une voix bizarre. Maman, elle serait pas contente que je parle avec quelqu’un que je connais pas. Mais... mais je suis un super-héros et je suis fort, alors j’ai pas peur, j’ai pas le droit ; les héros, ils ont jamais peur.

– Tiens, prends ça, c’est un médicament pour ta tête, ça ira mieux après. Et si tu as faim, tu peux manger et si tu veux, tu peux regarder la télé. Regarde, elle est là, et il y a que les films que tu aimes.

– Je veux voir Maman !

– Tu la verras quand ce sera le moment. Pour l’instant, tu vas rester sagement avec moi, et quand tout sera réglé, tu pourras la voir. Ne t’inquiète pas, elle viendra te chercher. Elle sait que tu es là, avec moi.

– Elle sait ? C’est vrai ? Elle te connaît alors ?

– Oui, il faut pas que tu aies peur, tout va bien, d’accord ? Elle doit juste comprendre des choses, et après, tout ira bien.

Maman sait que je suis ici et elle va venir me chercher, je vais l’attendre et je vais regarder plein de films. C’est peut-être pas un méchant alors, il a pas la voix d’un méchant. Quand il parle, j’ai pas peur même si je comprends pas bien avec son accent. On dirait qu’il parle au ralenti.

– Tiens, prends et avale.

J’attrape le verre qu’il me donne et bois. Beurk, c’est pas bon, les médicaments. Il pose le plateau sur une table dans le coin de la chambre et se retourne pour me regarder. Sa bouche se tord un peu, il passe sa main dessus.

– Je dois partir, je ne veux pas que tu fasses du bruit, regarde la télé et dors. Si elle est pas stupide et qu’elle comprend bien, elle viendra te chercher demain.

Il dit n’importe quoi, ma maman, elle est pas stupide.

Avant de sortir, il allume la télé. Chouette, c’est mon film préféré. Je mets le plateau sur le lit et je mange tout en regardant l’écran. Je mets des miettes partout, c’est pas grave, Maman elle se fâchera pas, c’est même pas mon lit.

Le film est fini et elle n’est toujours pas venue. C’est encore très noir dehors

et il y a plein de bruits qui me font peur. Ça grince, ça craque, ça siffle. J'ai mal à la tête, encore. Le petit point sur mon bras est un peu rouge et ça fait un peu mal. J'ai envie de rentrer à la maison, j'ai peur ici, et puis, c'est tout sale. Maman, elle aimerait pas que je sois dans une chambre toute sale comme ça. Pourquoi elle vient pas me chercher ? Je veux dormir dans mon lit et qu'elle me raconte une histoire. Je veux qu'elle dépose un bisou sur ma joue, et puis sur mon front, et qu'elle frotte son nez contre le mien en rigolant comme tous les soirs. Je veux qu'elle me dise que je suis son petit héros, je veux qu'elle dise que c'est moi qu'elle aime plus que la planète, et que moi je lui dise que c'est plus que deux planètes. Et je veux mon doudou.

Je veux ma maman.

Je veux pas que le monsieur il revienne.

J'aime pas cette maison, ça pue, et j'ai peur ici.

Je me lève pour aller à la porte, elle est toujours fermée. Pourquoi j'ai pas le droit de sortir d'ici ? Je tape dessus, il y a peut-être quelqu'un caché derrière.

– Maman ? Maman, j'ai peur.

Il n'y a personne.

Il y a des larmes qui coulent sur mes joues, et mon nez, il coule aussi. Il y a même pas de mouchoirs.

BOUM !

Je cours me cacher sous le lit, les bruits ils font trop peur. Je sais pas ce que c'est qui a tapé fort. Je vais rester ici et me cacher, peut-être qu'il me verra pas, et si Maman arrive, je pourrai me montrer.

Je pleure depuis très longtemps et y'a personne qui vient. Ça pue sous le lit et c'est plein de poussière. Je vais aller me cacher dans le lit, sous la couverture, y'a que là que ça sent pas mauvais.

Je ferme mes yeux fort ; peut-être que si je suis très sage et que je le demande beaucoup, Maman elle sera là quand j'ouvrirai mes yeux.

Je ferme fort.

Je demande beaucoup dans ma tête.

J'ouvre, elle est pas là.

Je pleure.

J'ai peur.

Je veux Maman.

Jay

Je suis plongé de nouveau dans mes carnets, je note, j'écris, je laisse mes doigts courir sur le papier, mon imaginaire et mon cœur les guidant. J'ai des paroles plein la tête, de la musique plein les oreilles. Je ne me suis pas attardé sur le mail, après tout, depuis que nous sommes un peu connus, on reçoit constamment des messages étranges. Je déborde d'énergie et je sais que quand la fatigue va me tomber dessus, ça ne va pas être beau à voir. Aujourd'hui, ce sont les nerfs qui me tiennent. Revoir Béa et Ben m'a donné une puissance nouvelle. Je vais me battre et je vais réussir. Je vais jouer les quelques dates prévues pour lesquelles je remplace le guitariste. Je demanderai ensuite, pour notre prochaine période de repos, à partir quelques jours. Je dois y retourner. Je dois les voir.

Depuis notre retour, je suis une boule de nerfs, j'ai du mal à tenir en place. Même Peter qui est bien plus excentrique que moi n'arrive pas à me suivre. J'ai bien vu que Béa était passée à autre chose. J'ai aussi aperçu cette lueur dans son regard, ressenti cette attraction qui nous aimante encore l'un à l'autre. Je vais tout d'abord entrer dans la vie de mon fils, et petit à petit, je regagnerai le cœur de sa mère. Chaque nuit, durant mes quelques heures de sommeil, je rêve d'un même scénario. Nous sommes tous les trois heureux et souriants. Il n'y a pas de raison que cela ne soit pas possible réellement. Je vois Ben qui court vers moi en hurlant « Papa » et mon cœur bondit systématiquement. Je crois que Richard avait raison, je devais les retrouver, et pas juste géographiquement. Il ne me suffit pas de savoir où ils sont et comment ils vont.

Quand je l'ai appelé hier soir pour le lui raconter, il m'a soufflé qu'il était temps. Nous avons beaucoup parlé de Sarah et je me suis senti apaisé. Il me reste à terminer quelque chose pour être totalement en paix, et ensuite, tout ira bien. Il a su trouver les mots. Il a pris une décision incroyable, depuis mon passage chez lui. Il m'a sauvé. Il a contacté mes parents. Il a écouté l'histoire, celle que je ne

connaissais pas, celle que je n'avais jamais voulue accepter. Il a supporté leurs maux, leurs pleurs. Ensuite, il m'a demandé d'entendre ce qu'ils avaient à me dire. Je le lui ai promis.

Je me sens léger, ce matin ; plein d'énergie. Je vais conquérir le monde ! J'ai envie d'aller courir, vider un peu ce trop-plein. Marseille est une ville magnifique et les abords sont idéaux pour un footing. Une fois mes baskets chaussées, je me dirige dans la rue et file vers le vieux port. Je foule la chaussée pendant près d'une heure trente. Je me sens parfaitement bien quand j'arrive devant les portes de l'hôtel. Peter est là, il tourne et vire sans cesse. Je me fige face à ce spectacle ; quand il me voit, il me bondit dessus, hystérique.

– Bordel, tu étais où ? Ça fait une heure que j'essaie de te joindre, tu peux pas, comme tout le monde, prendre ton téléphone quand tu vas faire ton footing ? T'es bien le seul mec à t'en séparer !

Il ne parle pas, il hurle en gesticulant les bras dans tous les sens. Ne comprenant pas ce qu'il veut, je sors mon appareil de ma poche. Effectivement, il est resté en mode silencieux, j'ai une trentaine d'appels en absences, et sûrement autant de messages.

– OK, Peter, qu'est-ce que tu as de si urgent à me dire, tu as atteint ton record de petites culottes ? réponds-je, amusé.

– Non, Jay, monte vite, tu dois prendre ta valise, ton avion décolle dans quarante-cinq minutes.

– Mon avion ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu t'es grillé les quelques neurones encore en ta possession ou quoi ?

– Jay, c'est Ben...

Ben, quoi Ben ? Qu'est-ce qu'il se passe, bordel ? Mes oreilles bourdonnent, mon corps est pris de tremblements incontrôlables. Peter baragouine encore et encore quelques mots que je ne comprends pas, il me tire dans son sillage pour monter dans ma chambre. Mes affaires sont prêtes. Il me traîne ensuite dans un taxi. Je ne saisis pas ce qu'il se passe, je ne suis pas là, je ne percute rien.

– Jay, tu m'entends ? Jay ?

Il me serre le visage entre ses mains et me regarde droit dans les yeux. Ses deux grandes mains sont posées sur mes joues. Mes paupières papillonnent un instant. Quand il voit que je suis là, avec lui et que je l'écoute, il reprend calmement :

– Jay, respire, OK ? Tu veux bien faire ça ? Il faut que tu te concentres un peu parce que tu n'as rien entendu. Tu vas monter dans cet avion, et en arrivant à

Bordeaux, une voiture t'attendra. Elle te conduira directement au gîte où Sofia te récupèrera. Les gendarmes vont vouloir te rencontrer pour te poser quelques questions.

– Les... les gendarmes ? Ben, il est où ? Et Béa ?

– Béa se trouve chez elle avec Allan. Elle cherche Ben. Quand elle est allée le réveiller ce matin, il n'était pas dans sa chambre, il...

– C'est ma faute.

Cela ne peut être que de ma faute, il a suffi que je réapparaisse dans leur vie pour que tout bascule. Je l'ai mis en danger. Encore une fois, je n'ai pas su être à la hauteur. Tout comme j'ai jeté Sarah dans les griffes d'un monstre.

– Jay, non, tu n'y es pour rien, il est peut-être simplement parti jouer et il s'est perdu. Tu vas y aller, et le temps que tu arrives, il sera certainement dans les bras de sa mère. Je ne peux pas venir avec toi, et ça me fait chier, crois-moi. Le groupe a besoin d'un guitariste pour ce soir, alors je vais te remplacer, et dès que possible, je te rejoindrai là-bas, OK ? On va stopper notre partenariat avec le label, on reprendra tout ça plus tard. Il faut que tu saisisse cette chance, tu n'en auras pas d'autre, tu les as retrouvés, fonce !

J'entends ce qu'il me dit et je ne peux que penser qu'il est, lui aussi, une victime collatérale. J'entraîne tout le monde dans mon malheur. Je suis le poison qui coule dans les veines, amenant inéluctablement à un drame.

Après une heure trente de vol et quasiment autant en voiture, je suis enfin devant le gîte. Sofia est là à faire les cent pas. Quand elle me voit, elle se redresse et stoppe ses mouvements. Je n'arrive pas à sortir du véhicule. Mes mains tremblent, mes jambes tressautent. Si je me lève, je choisis. C'est une certitude. Le chauffeur qui ne vit pas les mêmes tourments, qui n'est pas dans ce foutu cauchemar, descend ma valise du coffre, puis m'ouvre la portière. Je sors. Il referme. Je ne bouge pas, pas un pas. Je sens juste le véhicule qui repart dans mon dos. Sofia reste figée. Nous nous scrutons en silence. Je suis terrifié. Je veux qu'elle me dise que tout va bien, j'ai peur qu'elle m'annonce que tout va mal. C'est elle qui rompt notre duel et qui s'approche. Ses doigts s'emparent des miens. Je la regarde, surpris. Putain, il s'est passé quelque chose.

– Je vais t'amener à la gendarmerie, ils voudraient t'interroger.

– Pas maintenant, Sofia, s'il te plaît, il faut que je voie Béa avant.

– Mais...

– Je ne veux aller nulle part, je réponds d'une voix grave, rauque.

Elle percute alors que je ne changerai pas d'avis. Avec un léger sourire, elle

me presse la main et acquiesce. Je la suis et nous prenons la route. Le temps n'a jamais été aussi long. Les quelques kilomètres qui nous séparent me paraissent interminables. J'observe les chemins, essaie de trouver ce petit bout de tissu rouge que Ben ne semble jamais quitter. Sofia se gare, je me précipite à la vitesse d'un escargot tant j'ai le sentiment que tout va s'effondrer. J'avance tel un fantôme vers la porte d'entrée. J'ai peur des mots qui pourraient sortir quand le battant s'ouvrira. J'ai l'impression d'assister au remake d'un mauvais film. Alors, debout devant cette entrée, je ne bouge plus. Sofia me passe à côté et pénètre dans les lieux. Je ne bouge toujours pas.

Une tornade sort et me percute. Je recule, me rattrape je ne sais comment pour ne pas tomber. Béa est là, devant moi, les larmes coulent sur ses joues dans un flot ininterrompu. Elle frappe mon torse avec ses poings, de toutes ses forces, sans s'arrêter de crier. Je ne comprends pas ce qu'elle dit. Elle finit par se figer. Ses yeux se fixent aux miens. Ils sont rougis par la douleur. Sa peau n'a jamais été si blanche. Elle tremble. Son corps est secoué de spasmes incontrôlables. J'ai envie de la prendre dans mes bras, de la protéger de cette douleur, de lui promettre que tout ira bien. Sauf que je n'en ai pas le droit.

– C'est de ta faute, tout est de ta faute, me crache-t-elle sèchement à la figure.

Elle ne bouge pas, et quand je vois ses jambes ployer, je la rattrape pour qu'elle ne s'effondre pas sur le sol. J'entre en la portant, la pose sur le canapé.

Devant moi, Greg me regarde agressivement.

Ben

BOUM !

Je me réveille en sursaut, mon cœur il va très vite. J'aime pas les cauchemars.

C'était pas un cauchemar, je suis encore dans la chambre sale.

J'ai faim.

J'ai faim, et le monsieur, il revient pas. Il a dit qu'il allait revenir et c'était y'a quatre films. C'est long, quatre films. Maman, elle me laisse jamais regarder la télé si longtemps. Et puis je veux la voir, Maman. Je veux pas dormir si Maman elle est pas là. En plus, la porte elle est fermée à clé. Dehors, je reconnais rien. Il y a des arbres, plein d'arbres et rien d'autre. J'ai même vu un petit lapin courir, je l'ai appelé, il m'a pas entendu. Maintenant, il commence à faire noir et j'ai un peu peur. J'ai ma cape magique sur le dos, avec elle, je suis le plus fort. J'ai quand même un peu peur.

Je suis jamais, jamais tout seul.

Y'a Maman, Tonton Allan, Tatie Sofia ou Jessica avec moi. Et Rose, je veux voir Rose, pour jouer avec elle. J'ai même pas été à l'école ; la maîtresse, elle va pas être contente. Elle dit si on est pas malade pour de vrai, on vient à l'école. Et moi, je suis pas malade. Je sais je vais dessiner pour elle et je lui dirai que c'est pas ma faute si je suis pas venu, que Maman elle devait comprendre quelque chose, je sais pas quoi. Elle va vite arriver parce que Maman elle sait tout, c'est la plus forte pour deviner les blagues. Oui, c'est ça, elle va très vite trouver, et elle va ouvrir la porte avec son grand sourire, et me dire que on rentre à la maison.

Sur la table, il y a des feutres et des feuilles. J'ai déjà fait un dessin pour Maman, et maintenant, c'est celui de maîtresse. Je vais lui montrer comment c'est où je suis, je vais dessiner la petite chambre avec le lit qui est contre le mur.

La télé qui est posée sur une étagère, la peinture toute moche sur les murs et les papiers décollés, la petite table avec la chaise où je dessine. Je mets même le tapis pas beau qui est par terre. Ah, et moi aussi parce que je suis dans cette petite pièce avec ma cape rouge. Je vais me dessiner quand je vole. J'aime trop ça, ça serait bien si je pouvais voler en vrai !

Je regarde si j'ai tout mis. Ah, j'ai oublié les barreaux sur la fenêtre, c'est bizarre ça, j'en ai jamais vu dans une chambre. Je peux aussi dessiner le monsieur, il était là, lui aussi. Alors, il est grand, il a les cheveux noirs un peu longs tout collés sur la tête. On dirait il a mis du beurre dedans, beurk. Il a des grosses lunettes très grandes. Il a aussi un pull avec une capuche. Voilà, je crois que j'ai fini !

Je suis un peu fatigué.

Je vais me mettre sur le lit et regarder encore la télé. Le monsieur, il va revenir dans pas longtemps. Il va amener à manger, et après, ça ira mieux. Je vais demander s'il peut rester pour jouer avec moi parce que je m'ennuie. Et puis, j'ai toujours peur, quand même. J'ai déjà vu ce film aujourd'hui, c'est nul deux fois pareil. Mes yeux me piquent. Ils se ferment.

BOUM !

C'est quoi, ce bruit ? J'ouvre les yeux, c'est la nuit. J'aime pas quand c'est tout noir. Je sais pas où je suis.

– Maman, j'ai fait un cauchemar, Maman !

Je crie. Elle ne m'entend pas. La porte s'ouvre, une petite lumière apparaît, puis la grande s'allume d'un coup. Aïe, mes yeux. Je les ferme et mets les mains devant. J'aime pas quand ça s'allume comme ça, ça fait trop mal.

– Eh bien, pourquoi tu cries comme ça ?

C'est la voix d'un monsieur. Ah, je me rappelle, je suis dans la petite chambre et j'attends Maman. Le monsieur, il a dit qu'elle allait venir.

– J'ai eu peur, je dis tout doucement.

Il s'approche. Ses yeux sont tout rouges derrière ses lunettes. Il s'assoit à côté de moi, me regarde.

– Tu as faim ?

– Beaucoup, oui. C'était trop long, la journée. Et Maman, elle vient quand ?

– Je suis désolé, je ne pouvais pas rester avec toi, j'avais des choses à faire, moi aussi. Je vais aller te chercher à manger.

– Et Maman ? Elle vient ?

– Bientôt, j'espère très bientôt, oui.

Il se lève et part. J'entends le bruit de la clé qui tourne. Pourquoi il ferme la porte tout le temps ? Je veux Maman, je veux la voir maintenant. Pourquoi je pleure ? J'ai peur, je crois.

Je veux Maman.

Béa

Pourquoi le temps s'est-il figé ? Pourquoi ai-je l'impression que quelqu'un a appuyé sur le bouton pause de la télécommande ? La nuit vient de tomber, je suis dehors avec une lampe torche à fouiller dans chaque recoin. Je ne supporte plus que les gens me tournent autour, qu'ils restent dans mon sillage avec la crainte que je fasse n'importe quoi. J'ai demandé à Greg de partir, il m'insupportait juste par sa présence. Il ne peut pas comprendre ce que je ressens. Personne ne le peut. Il a accepté de me laisser parce qu'Allan restait avec moi. Il est le seul que je tolère. Il ne dit rien, il est juste là, avec moi, une torche à la main lui aussi, et il cherche. Jérémy a passé l'après-midi à la gendarmerie, Sofia l'a ensuite reconduit au gîte où il restera le temps nécessaire. J'ai demandé à mon amie de ne pas l'amener ici. Ce qui arrive est de sa faute. Avant qu'il ne refasse son apparition, tout allait bien. Nous étions heureux, Ben et moi.

– Béa ? Tu veux bien rentrer avec moi ? On va prendre un thé, et ensuite nous repartirons, d'accord ? On marche depuis des heures, si on ne reprend pas un peu de forces, on ne tiendra jamais le choc.

– Allan, je... je dois le trouver.

– Je sais et on y arrivera. Une équipe cynophile est aussi en place. Tout le monde, même les voisins sont à sa recherche. Tu n'es pas seule.

Au fur et à mesure que les mots sortent de sa bouche, il s'approche et me prend la main qu'il serre légèrement. Je sens les larmes affluer. Un sanglot m'étouffe, je m'effondre sur le sol. Les spasmes sont incontrôlables. Ma poitrine brûle. J'ai envie de hurler, rien ne sort. La douleur est maintenue à l'intérieur, seules ces foutues perles salées qui dévalent le long de mes joues expriment une infime partie de ce que je ressens. Allan se laisse glisser à côté de moi et m'enveloppe. Des tremblements, des fourmillements m'envahissent. Je m'enfonce contre le corps de mon ami, espérant un peu de paix. Je voudrais qu'une bulle se forme, m'aide à me figer ici et maintenant. Qu'elle n'explose

seulement quand Ben sera là, sain et sauf.

Ses bras se resserrent autour de moi. Il me porte pendant un temps que je ne peux définir. Quand il me pose dans le salon de ma maison, je me blottis sur le canapé, ferme les yeux, cherche le doux sourire de mon fils. Je n'y arrive pas. J'ai peur. Je sens la panique grimper sournoisement. Les tremblements reprennent, incontrôlables. Je n'entends pas la porte qui s'ouvre, je ne perçois que la voix douce de Sofia. Je ne sais pas le temps qui s'écoule. Je ne comprends pas ce qu'elle glisse dans ma main. J'avale. J'obéis. Si seulement cela pouvait taire ces hurlements qui veulent sortir, qui ne font que résonner dans mon crâne.

– Je ne sais pas, Chérie, je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée.

– Je comprends et je pense la même chose, sauf que, il est...

– Son père, je sais.

Les chuchotements que je perçois sont faibles, ils me tirent d'un sommeil agité. Je perçois les voix de mes amis. J'entends les mots. Je n'imprime pas les paroles.

– Allan, il va devenir fou à tourner en rond comme ça. Je te jure, tu devrais le voir. Il n'arrive même pas à entrer. Il est dehors, tourne et vire. Il est persuadé d'être responsable de la disparition de Ben. Il pense que tout est de sa faute, qu'il n'aurait jamais dû approcher le petit, que c'est lui qui porte malheur. J'ai de la peine pour lui. Je sais tout ce qu'il s'est passé, Béa m'en a parlé, mais je ne crois pas qu'il mérite tout ça. J'ai discuté avec lui, un peu, et je comprends...

– Oh Sofia, s'il te plaît, ne me dis pas qu'en prime, c'est un mec bien, parce que je t'assure que je vais me mettre en colère. Tu n'as pas le droit de compatir, il est lâche. Il a toujours su qu'il avait un fils, il est parti en connaissance de cause alors qu'il aurait pu être là jour après jour, il a eu cette chance, lui, de...

– Allan, non tu ne peux pas, tu n'en as pas le droit. Ce n'est pas la même chose que pour Alban⁴, ne compare pas.

La voix éraillée de mon amie me sort de ma léthargie. Il faut que je me batte pour Ben, je vais le retrouver et tout ira bien. J'ai du mal à bouger, mon corps est douloureux. Je peine à soulever mes paupières, si lourdes. Ma poitrine est compressée dans un étau. Petit à petit, mes yeux s'ouvrent, mes pupilles s'acclimatent à la lumière du soleil. Du soleil ? Quelle heure est-il ? Pourquoi fait-il jour ?

Je me lève en bondissant, un vertige me saisit et je m'effondre de nouveau sur le canapé. J'entends le petit cri étouffé de Sofia, qui se jette sur moi.

– Béa, tu vas bien ? Tu veux que je fasse venir le médecin ?

– Non, ça va, je me suis levée trop vite, c'est rien.

– Il faut que tu manges, grogne Allan. Tu es trop faible, tu ne vas jamais tenir.

– J’ai pas faim, je gémis en réponse.

– Peut-être. Il faut que tu comprennes que là, ce n’est pas une question de faim, mais de forces. Tu as besoin d’énergie si tu veux tenir le coup. Je vais te chercher quelque chose à grignoter et tu vas tout avaler.

– Mais...

– Pas de mais, s’il le faut, je te gaverai de force.

– Béa, reprend doucement Sofia, il a raison, il faut que tu manges !

En guise de réponse, je grogne. Je ne suis même pas sûre de garder dans l’estomac ce qu’il va me donner.

Quand je vois le visage de mes amis, je comprends qu’ils n’ont pas fermé l’œil de la nuit. Ils m’ont veillée pendant que je luttais contre Morphée, assommée chimiquement, seule solution pour que mon cerveau s’éteigne. Je dormais alors que mon bébé est dehors dans la nature, en danger. Qui sait où. Qui sait avec qui. Quelle mère indigne suis-je donc ?

Ma poitrine s’écrase de plus belle. Je vais finir par perdre les dernières miettes de mon cœur. De toute façon, la plus grande partie de celui-ci a disparu avec Ben, il l’a emportée dans son sillage. Et s’il ne revient pas, et si... *Oh mon bébé, où es-tu ?* Il faut que je le retrouve.

J’attrape avec colère le sandwich qu’Allan me tend, l’avale sans goût, sans ressentir la moindre saveur. C’est machinal, un réflexe inscrit au fond de moi, qui n’a aucunement besoin que je le contrôle. Sofia, à la fenêtre, observe les alentours. Son corps se tend légèrement et un petit cri affolé sort de sa bouche. Allan réagit immédiatement. Il se penche au-dessus de son épaule.

– Eh merde, râle-t-il. Comme si c’était le moment.

Il sort en trombe. Je me lève, un peu plus doucement cette fois, pour éviter un nouveau malaise. À mon tour, je m’approche, pose une main sur la vitre froide. Des éclats de voix... Dehors, Jérémy et Greg s’affrontent. Ils se font face, regards noirs, poings serrés. Il ne manquait plus que ça ! Ils ne peuvent pas mettre de côté leur rancœur, leur haine ? Est-ce réellement le moment de jouer au plus fort ? Je m’éloigne doucement pour me rendre, à mon tour, à l’extérieur.

– Tu n’as rien à faire ici ! hurle Greg.

– Je n’ai pas besoin de ton autorisation, il s’agit de MON fils, vocifère Jérémy. Tu n’as aucun ordre à me donner. Tu te crois meilleur que moi ? Tu étais où, toi ? Tu étais où toute la nuit au lieu de soutenir Béa ? Ne me donne pas de leçons, tu n’as rien à dire, ce n’est pas ton fils ! Tu n’es rien !

– Oh, c’est facile de revenir la gueule enfarinée après plus de six ans ! renchérit Greg de plus belle. Et toi, tu faisais quoi durant tout ce temps, hein ? Tu vivais ta vie, tu vivais ton rêve égoïstement. Tu as abandonné ton fils et sa mère sans te retourner. Maintenant, tu ne vas pas prendre ce qui est à moi. Je ne te laisserai pas, tu…

– Ça suffit, Greg, m’écric-je, choquée. Il faut que tu partes, ça va beaucoup trop loin.

– Ce n’est pas moi qui dois disparaître, c’est lui ! Je t’aime, tu ne peux pas me demander ça ! Tu n’as pas le droit de me laisser pour ce type !

Sa voix devient implorante, il pâlit à vue d’œil. Ses mots me percutent et me font mal. Ce qu’il ressent, je suis incapable de le ressentir moi aussi. À mes yeux, la chose la plus importante est de retrouver mon fils. La seule personne qui détient mon cœur, ce petit bonhomme que j’ai porté dans le creux de mon ventre.

– S’il te plaît, Greg, on en parlera plus tard, supplié-je. Je préfère que tu ne restes pas là pour l’instant, je t’appellerai plus tard. Tout de suite, je…

– Très bien, tu es sûre de ce que tu veux ? Tu es sûre de vouloir que je m’en aille ? Tu le regretteras, Béa, je te jure que tu le regretteras ! Il n’est qu’un minable ! Il va te laisser de nouveau sur le carreau. Il abandonnera encore, dès qu’il le pourra. Il remontera sur scène, il t’oubliera. Il est *comme eux*.

Jay

Le regard noir qu'il me lance pourrait m'effrayer si je n'étais pas si en colère. Pour qui se prend-il, cette espèce de petit connard ? D'où ma famille lui appartient-elle ? Comment ose-t-il menacer Béa de la sorte ? Et quand je vois la réaction de celle-ci, il m'est plus qu'évident qu'il prend ses rêves pour des réalités. Si, au départ, j'ai cru qu'il pouvait être important pour elle, dès lors que j'ai su qu'ils ne se fréquentaient que depuis peu et que Rose n'était pas leur fille commune, j'ai réalisé qu'il n'était pas un danger. J'ai juste envie de lui écraser la tête sur le sol. Il réveille en moi les pires instincts. Il se permet de me juger sans rien connaître. Parce qu'il détient un semblant de vérité, il se croit légitime pour proférer ce genre de critique. Il n'est rien.

J'étais là à déambuler, sans savoir si je pouvais entrer, et puis, je me suis retrouvé nez à nez avec ce type. Immédiatement, ses poings se sont crispés. Il était haletant comme s'il avait couru des heures. Blême, les pupilles explosées par la fatigue. Un frisson m'a parcouru l'échine, un sentiment de malaise m'a envahi dès lors que ses yeux ont accroché les miens. Le souffle erratique, il a laissé échapper sa rage, m'a insulté. Je me suis contenu, cherchant le calme au plus profond de moi, pensant avant tout à mon fils, mon fils qui a disparu. J'étais à deux doigts de lui péter la gueule quand il a insisté sur le fait que je n'étais rien qu'un minable qui devait repartir d'où il venait. Que Béa me haïssait plus que tout, et que, jamais, jamais elle ne me laisserait à nouveau entrer dans la vie de Ben. C'est à ce moment-là qu'Allan est arrivé, nous imposant de stopper immédiatement ce cirque. Béa est apparue, le visage ravagé par la tristesse. Elle nous a observés, chacun notre tour. Ses traits se sont abaissés à cause de la douleur qu'elle ressentait et, certainement, la déception de voir le spectacle affligeant que nous offrions. J'ai cru qu'elle allait me foutre dehors. Contre toute attente, c'est à l'autre qu'elle a demandé de partir. La réaction qu'il a eue a

accentué mon sentiment de malaise. Ce type ne m'inspire rien de bon. Il veut s'accaparer ma famille. Je ne le laisserai pas y parvenir. Je vais devenir son pire cauchemar.

Je l'observe s'éloigner sur le chemin par lequel il était arrivé. Tête basse, épaules tendues, il maugrée des paroles incompréhensibles. Je pivote pour remercier Béa de me donner la possibilité de rester avec elle. Son regard glacial me transit. Elle tourne les talons, direction la maison. J'ai envie de lui demander pardon d'être la cause de son malheur. Je veux lui dire à quel point je suis désolé. Allan s'apprête à la suivre. Juste avant, il se positionne devant moi, les yeux sombres.

- Tu as encore l'intention de lui faire du mal ?
- Non, je ne veux pas...
- Tu vas assumer tes responsabilités et te battre pour eux ?
- Bien sûr que c'est ce que je veux, elle...

– Elle est en colère, blessée, anéantie, me coupe-t-il à nouveau sèchement. Tu ne crois quand même pas que ça va être si simple ! Parce que là, elle te hait. Là, elle a mal. Là, une part d'elle a disparu, elle a disparu. Ce n'est pas Béa qui est là, ce n'est qu'une enveloppe qui lui ressemble, elle est bien loin d'ici. Une chose, toutefois. Quand Ben sera de retour, parce qu'on va le retrouver, ne t'avise pas de les blesser, sinon je te jure que c'est moi qui te réglerai ton compte. Sofia semble avoir de l'estime pour toi et moi j'ai toute confiance en ma femme, alors je te laisse le bénéfice du doute, mais...

– Je serai à la hauteur, je promets sur ce que j'ai de plus cher au monde que je le serai. J'ai compris beaucoup de choses en peu de temps. Je me suis trompé. J'ai été faible. Je vais tout faire pour qu'elle oublie le passé. Je vais tout mettre en œuvre pour retrouver Ben. Je n'ai jamais été à la hauteur. Bientôt, cela ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Une certitude, je reprends brutalement...

Le regard d'Allan s'agrandit, il guette et écoute chacun de mes mots ; le moindre faux pas me coûtera cher.

– ... Il est hors de question que l'autre abruti s'approche d'eux. Je ne sais pas qui est ce type, et il ne fera plus partie de leur vie, il n'est rien et il ne me prendra pas ma famille. Qu'il s'avise de me menacer de nouveau ou de parler à Béa comme il vient de s'y autoriser, et il avalera toutes ses dents et bien d'autres choses.

- Je crois qu'on va s'entendre, tous les deux.

Allan sourit légèrement et se tourne pour retrouver Béa dans la maison. Au

même moment, elle sort à nouveau. Elle a revêtu son blouson, enfilé une paire de baskets.

– C’est pas vrai, grommelle son ami. Elle y retourne, les gendarmes vont arriver.

Je le regarde sans comprendre. Il capte ma question silencieuse.

– Elle a passé des heures à arpenter les alentours en espérant découvrir Ben. Elle est restée dehors jusqu’au milieu de la nuit. Je l’ai suivie sans rien dire. Je comprends, tu sais, je retournerais le monde pour le trouver si je le pouvais. J’ai réellement peur quand elle part comme ça et...

– Je vais aller avec elle, je le coupe vivement. Je vais la suivre et rester avec elle. Je garde mon téléphone si vous avez besoin, Sofia a mon numéro, je lui ai donné pour qu’elle me tienne informé s’il y avait quelque chose de nouveau.

– Je ne suis pas certain qu’elle accepte.

– Peu importe, je ne lui laisserai pas le choix. Je dois veiller sur elle.

Allan semble soulagé. Il recule d’un pas, me signifiant par ce geste qu’il me cède la place. Béa passe à côté de nous, sans dire un mot. Je la suis silencieusement.

– Je suis désolée, intervient-elle au bout d’un très long moment.

– Tu es désolée pour quoi, Béa ? questionné-je, circonspect.

– Tu n’es pas responsable, ce n’est pas ta faute si Ben a disparu. C’est la mienne, c’est moi qui n’ai rien entendu, c’est moi qui n’ai pas su le protéger. C’est mon rôle, ma mission depuis qu’il est né et je n’ai pas réussi. S’il est en danger, perdu, seul, c’est ma faute et seulement la mienne.

Elle ne se retourne pas, elle continue à suivre le sentier. Je m’apprête à lui répondre, mon téléphone sonne. Sofia tente de nous joindre.

– Oui, Sofia...

Nous devons rebrousser chemin. La gendarmerie ne va pas tarder à arriver, ils souhaitent nous voir pour un complément d’informations. J’explique tout cela à Béa qui se fige, déglutit difficilement. Les larmes naissent à l’orée de ses paupières. J’aimerais tellement la prendre tout contre moi et engloutir ses peines.

– Tu es sûr qu’elle a dit qu’ils avaient juste besoin d’infos, rien de plus ? demande-t-elle, inquiète.

– Oui, je te promets.

– J’ai peur, ajoute-t-elle dans un spasme douloureux.

Instinctivement, je m’approche. Mon corps se moule autour du sien. Mes bras l’enveloppent. À mon contact, elle se raidit par réflexe, et, très vite, elle fond en sanglots. Sa tête se colle contre ma poitrine. Elle doit entendre les

batttements affolés de mon cœur. J'essaie de lui murmurer des mots rassurants. Je sais que je ne touche qu'une partie infime de son esprit. Oui, Ben se porte bien, il est là, quelque part, il nous attend. Il est certainement perdu. Non, les gendarmes ne sont pas là pour nous annoncer un drame.

Tout ira bien, il faut que tout se passe bien. Je ne survivrai pas une seconde fois.

Nous effectuons un demi-tour, nos mains d'elles-mêmes se crochètent avec force. Aucun mot supplémentaire n'est utile.

Comme autrefois, nos corps communiquent, échangent, se rassurent. Quand nos peaux se trouvent, nos âmes se reconnaissent.

Nous arrivons chez Béa, les agents sont dans le salon avec Sofia et Allan. Les visages de chacun sont fermés. Il y a de nombreux papiers sur la table basse. Nous avançons, nos mains toujours liées. Je suis sa force, elle est la mienne.

– Messieurs, salué-je.

– Monsieur, Mademoiselle, bonjour. Nous aimerions vous parler un instant. Il y a un petit quelque chose qui nous perturbe dans la disparition de Ben et nous avons quelques questions.

Nous nous asseyons côte à côte, prêts à entendre la suite.

– Il y a de nouveaux éléments qui nous laissent penser que...

Béa

Cette conversation qui démarre ne me plaît pas. Je sens l'hésitation dans les mots de l'agent qui me fait face. Il me fixe intensément. La main de Jay est toujours dans la mienne. Allan et Sofia sont collés l'un à l'autre, dans l'attente. Nous sommes tous suspendus aux lèvres de cet homme. Ma vie ne tient plus qu'aux paroles qui s'apprêtent à s'échapper d'un instant à l'autre.

– Certains éléments nous intriguent. Pour commencer Monsieur, s'adresse-t-il à Jay, nous avons contacté vos parents, ils seront là d'ici quelques heures, ils n'étaient pas dans la région. Les vôtres arrivent bientôt, Madame.

Nos doigts se crispent, je ne suis pas certaine de vouloir affronter toutes ces personnes. Leurs regards inquisiteurs, emplis de reproches. Mon père et ma mère ont longtemps dit que je n'étais qu'une irresponsable, mes choix n'étaient jamais les bons. Ils vont pouvoir se gargariser d'avoir eu raison.

Je ferme les yeux, un instant. Je dois reprendre contenance, mon fils compte sur moi. J'ai senti le corps de Jay se tendre, sa respiration s'est modifiée. Sa main devient encore plus moite.

– Nous souhaitons rencontrer à nouveau votre ami, Madame. Pour cela, nous voudrions une confirmation de son identité. Je pense qu'il y a une erreur dans ce que nous avons noté. Vous pouvez me redonner son patronyme ? Vous savez où on peut le trouver ?

– Oui, bien sûr, il s'agit de Grégoire Dolant et je suppose qu'il est dans sa chambre, à L'Albarose. Il était ici il y a un peu moins d'une heure.

– Bien.

Les deux agents se regardent. L'un paraît suspicieux, voire inquiet. Je ne comprends pas. Il me demande de confirmer l'orthographe du nom de famille. Sofia s'en charge. Il attrape son ordinateur, écrit, fouille. Le temps passe, comme au ralenti, et une angoisse profonde grandit en moi.

– C'est ce que nous redoutions. Ce n'est pas sa véritable identité, cet

homme n'existe pas. Enfin, pas vraiment, il est mort depuis bien longtemps.

Mon cœur rate un battement, peut-être deux. Comment est-ce possible ?

– Je ne saisis pas, je murmure d'une voix mal assurée.

– Vous auriez une photo de lui ?

Je saisis mon téléphone, bien sûr que j'en ai une. Je commence à chercher, mes doigts tremblent, je n'arrive pas à appuyer au bon endroit. Jérémy, à côté de moi, remue, s'agite. Il tend brusquement son appareil à l'agent.

– Tenez, c'est lui !

– Pouvez-vous m'envoyer cette image, s'il vous plaît. Je voudrais qu'on tente d'utiliser le programme de reconnaissance faciale.

Sa voix est dure, agressive. J'entends la colère poindre dans chaque mot, chaque souffle. Je le regarde, surprise qu'il ait un cliché sur lequel apparaît Greg – enfin, quel que soit son nom. Il sent mes yeux posés sur lui, se tourne, me fixe.

– Tu sais, il y a un long moment que je te cherche, en secret, dit-il à voix basse. J'avais trouvé une photo de toi avec Ben et Allan, je pensais que c'était celui avec qui tu avais refait ta vie. Et puis, il y a quelque temps, je suis tombé sur ce cliché sur lequel tu apparais avec Greg. C'était juste avant que je n'arrive dans la région. Je t'ai envoyé...

– C'était toi ? Les mails ? Les photos sous la porte ? demandé-je, surprise.

– Oui, avoue-t-il dans un souffle. C'est moi qui t'ai envoyé ces deux mails, mais, reprend-il circonspect, je n'ai jamais rien mis sous ta porte.

Le premier message, puis la vidéo du clip, c'était donc Jérémy. Lui qui tentait maladroitement de revenir dans nos vies. Une émotion que je n'identifie pas me submerge. Il faudra qu'on en parle plus tard, il faudra vraiment qu'on en parle. Je ne comprends pas, si ce n'est pas lui pour le reste, ça veut dire que Ben était déjà en danger depuis un moment. Qu'ai-je fait ? Est-ce à cause de moi si ce monstre s'en est pris à mon fils ?

Durant notre échange, les gendarmes s'agitent. Ordinateur, téléphone... Je suis terrifiée. Allan tourne et vire derrière le canapé. Sofia s'est assise près de moi sur l'accoudoir, sa main sur mon épaule. Nous espérons tous une explication. Qui est Greg ? Pourquoi serait-il responsable de la disparition de Ben ? Il l'adore.

Ils mettent un temps dingue à effectuer leur recherche. En attendant, où est mon fils ? Je ne vais pas pouvoir rester bien longtemps comme ça à patienter alors que personne ne se bouge.

Les minutes s'égrènent, c'est trop long, vraiment, vraiment trop long. Que

font-ils à part regarder leurs foutus écrans ? Jérémy, qui tient toujours ma main, la caresse avec son pouce. Une chaleur réconfortante m'envahit. Je ne suis pas seule, je ne suis plus seule, il est là, et ensemble, nous pouvons retourner le monde.

– Oh merde !

La voix du gendarme me surprend. Je relève brusquement la tête, le fixe, attends que les mots sortent de sa bouche. Il s'essuie le front du revers de la main.

– Je... nous... bon. Cet homme ne se nomme pas Grégoire Dolant, mais Pierre Marnier. Il est activement recherché depuis plusieurs mois, au Japon, ainsi que dans le monde entier. Il semblerait qu'il soit ce que l'on peut qualifier de personnalité peu stable, agressive. Il est mis en cause dans la mort d'une jeune femme...

– Comment ça ? m'écrié-je, paniquée.

Il fait pivoter l'écran vers nous ; deux visages s'affichent. Greg et un autre.

– Miéko, murmuré-je.

Toute l'assemblée se tourne brusquement vers moi. L'agent ouvre de grands yeux. Un tourbillon de questions silencieuses s'élève dans la pièce.

– Vous connaissez...

– Non, du tout. Greg, enfin, cet homme m'a raconté qu'il avait vécu au Japon, qu'il était ici suite à une séparation douloureuse. Son ex-petite amie l'ayant quitté pour un autre type, ça l'a anéanti. C'est pour ça qu'il est revenu en France. Il se dit perdu, incapable de recréer des compositions comme auparavant. Il estime qu'elle a brisé toute sa vie. J'ai trouvé, il y a quelques jours, un dossier avec des photos d'elle, dans sa chambre, au gîte...

Je continue quelques minutes de leur expliquer ce que je sais ou, du moins, ce que Greg, enfin, Pierre m'a raconté. Le second gendarme s'éloigne, téléphone. Il adresse ensuite un signe à Allan. Ils quittent la maison ensemble. Une autre équipe va arriver. Les recherches ont repris, la photo de Ben a été diffusée ainsi que celle de cet homme que je croyais connaître. Où a-t-il emmené mon fils ? Ce n'est plus un trou dans l'estomac qui me broie de l'intérieur, mais un gouffre ; je croule sous l'inquiétude et la culpabilité. Un long moment passe avant qu'Allan ne revienne. Il a été ouvrir l'espace que Greg occupe, toutes les affaires y sont encore. Le fameux dossier aussi a été trouvé. Sur les clichés, Mieke, la jeune femme retrouvée morte.

Morte.

Qui est ce monstre ? Qui est cet être que j'ai laissé entrer dans la vie de mon

filis ? Je l'ai mis en danger. J'ai ouvert la porte au Diable. Et si Ben est avec lui, et si... Non, je ne peux pas, je ne veux pas. Il est impossible qu'il ait pris mon fils avec lui. Il était encore ici il y a peu, alors que mon bonhomme avait déjà disparu, ça ne peut pas être lui. Il faut que je le trouve. Il faut que je le cherche.

Je me lève, tremblante. Un vertige me saisit, je le combats avec toute la force que je peux encore puiser en moi. Pourquoi les choses n'avancent pas ? Ben a disparu depuis plus de vingt-quatre heures ! Pourquoi est-ce qu'ils ne bougent pas, ces deux-là ? Ils posent des questions ; ah ça, ils en posent, et ensuite ? Que font-ils pour trouver mon bébé ?

– Nous pensons qu'il est peut-être responsable de la disparition de votre fils. Nous ne savons pas quel élément a déclenché cet acte, mais...

Ils continuent de parler, je n'entends plus. S'il est à l'origine de la mort d'une femme, s'il détient mon Ben... si... La panique me saisit, je la sens arriver. Elle prend naissance dans les extrémités de mon corps et suit le chemin qui l'amène jusque dans ma tête, jusque dans mon cœur.

Un mouvement attire mon attention. Un autre homme vêtu de son uniforme se tient près de son collègue, ils échangent discrètement. Quand il se tourne vers moi, je ne suis plus certaine de vouloir savoir ce qu'il a à dire.

– Écoutez, Mademoiselle, c'est difficile à expliquer. De ce que nous savons, il s'agit une personnalité complexe. Il est, comment dire... reprend le gendarme qui se trouve devant moi. Pour résumer, il y a ce jeune homme un peu torturé, charmant, que vous avez découvert, auquel vous vous êtes attaché et puis... celui qui grandit au travers de lui. Celui qui ne peut plus se passer de la femme qu'il pense avoir conquis. Quand cette autre personne est arrivée, il a eu peur, il a pensé revivre ce qu'il avait connu par le passé. Il s'est cru abandonné, rejeté. Son espoir s'est étiolé jusqu'à ne plus exister. C'est ce vide qui vient allumer la flamme et réveiller le monstre qui dort en lui. Celui capable du pire, même par accident. Il ne le contrôle pas...

– Comme quand il a tué cette femme ? coupé-je d'une voix tremblante.

– Oui, effectivement, mais...

– Mais quoi ? Vous voulez m'expliquer qu'il détient mon fils, que cet homme à qui j'ai donné ma confiance, que j'ai laissé entrer dans sa vie ? Cet homme que je croyais connaître ? Peut-être même pouvoir aimer ? Qu'il est celui qui peut, à tout moment, déboulonner et faire du mal à mon bébé, c'est ça que vous essayez de me dire ? Et vous foutez quoi au lieu de le chercher ? hurlé-je à pleins poumons.

– Nous le cherchons, nous les cherchons activement. Comprenez, c'est

comme si vous aviez devant vous deux personnes distinctes. Celui dont on parle maintenant est un être blessé, d'une très grande fragilité, à l'égo détruit. Depuis son retour en France, il a arrêté son traitement. Au départ, il a pu se maintenir, vous lui avez offert un cadre rassurant, une sécurité, une existence. Il s'est senti aimé. Très vite, il a vu qu'il n'était pas seul. Il avait un rival. Il s'agit un être qui souffre au plus profond de lui. Il pensait trouver en vous son équilibre. Il est persuadé que vous devez le choisir, que vous avez toujours été à lui, que c'est lui le seul capable de vous rendre heureuse. Il vous veut au point de prendre ce qui vous appartient, ce qui vous constitue, s'il vous sent vous éloigner. En l'occurrence, la chose la plus importante, reste votre fils. Nous sommes sur ses traces et nous allons le retrouver.

– Depuis le départ, il est derrière ces messages ? Les photos ? C'est lui qui a tenté de m'effrayer ? Et moi je l'ai laissé s'approcher de mon enfant, je lui ai permis cette complicité, c'est à cause de moi si mon bébé s'est senti en confiance auprès de ce monstre. J'ai cru qu'il pouvait enfin être...

– Vous n'y êtes pour rien, vous ne pouviez pas savoir. Sa première mission se devait de vous protéger, de devenir un homme indispensable, le seul vers qui vous iriez en cas de danger. Il devait être la personne la plus importante pour vous. Sa quête affective se veut telle qu'il... physiquement, vous êtes exactement le modèle de ses fantasmes les plus profonds. Vous représentez son passé et donc son seul avenir possible.

Je sens les murs autour de moi se resserrer. J'étouffe. Je dois sortir, quitter cette maison et repartir à la recherche de mon fils. Je jure sur ce que j'ai de plus cher au monde que s'il a touché ne serait-ce qu'à un de ses cheveux, je le tuerai de mes propres mains. Je n'aurai plus rien à perdre. Je suis son passé ? Je serai son pire cauchemar, je le ferai souffrir autant que je souffre en ce moment. Il n'y a rien de plus fort que la colère d'une mère.

Le commissaire est un homme d'une grande douceur. Son regard se veut rassurant ; j'y décèle tout de même son inquiétude. La disparition d'un enfant est une épreuve qu'il faut gérer au plus vite, les premières heures sont primordiales. Ces premières heures s'écoulaient alors que nous parlons.

– Trouvez mon fils, hurlé-je en me levant, trouvez-le et vite !

La main de celui qui m'accompagne, qui tente de me soutenir, se pose sur mon bras. Une décharge électrique me foudroie.

– Calme-toi, il faut...

– Que je me calme ? Comment veux-tu que j'y arrive ? je hurle à m'en briser les cordes vocales.

Comment ose-t-il me dire cela, lui qui a déserté si longtemps nos vies, lui qui ne s'est jamais soucié de nous, lui qui a volé mon cœur et mon âme ? Je lui faisais confiance. J'étais aveuglée. Je refuse de replonger, je dois me montrer vigilante. Il est responsable de tout ça. Je voudrais me jeter sur lui, lui asséner ses quatre vérités, mais j'en suis incapable. Ma seule certitude, c'est que je dois retrouver mon fils. Le reste n'a plus d'importance.

Et puis, ma rage explose et je me mets à hurler de toutes mes forces. Jérémy se lève, se jette sur moi, m'enveloppe de ses bras. Je ploie sous la force harassante de la douleur. Il m'accompagne dans ma chute pour l'atténuer. Tout son corps se moule autour de moi, il me serre, créant une bulle. Sa bouche s'approche de mon oreille, je sens son souffle chaud qui me frôle.

– Je vais le retrouver, je te jure que je vais le retrouver. Si c'est lui, s'il a osé le toucher ne serait-ce que d'un cheveu, je le tuerai de mes propres mains. Je vais te laisser, Béa, je reviendrai, je reviendrai avec notre fils, je te le promets.

Sa prise se desserre doucement, sa paume passe dans mon dos, remonte le long de mes bras pour venir se poser sur mes joues. Il me relève la tête, nos regards s'accrochent. J'y vois toute sa détermination et toute sa douleur. Ses faiblesses, ses forces, ses craintes, son espoir, sa rage s'y mélangent, luttent les uns contre les autres. Il embrasse mon front avec douceur, puis appuie son crâne contre le mien.

– Fais-moi confiance, s'il te plaît, j'ai besoin que tu me fasses confiance. Je ne laisserai pas ça arriver encore une fois.

Mon cœur recouvre un battement supplémentaire, juste un. Dans un souffle, je lui transmets l'espoir que je possède. Il se lève, se dirige vers la porte ; juste avant de la franchir, il se tourne, me fixe. Je décèle toute sa détermination dans ce message silencieux. Il disparaît, emmenant mon âme avec lui.

Ben

J'ai froid. Pourquoi c'est si froid ici ? C'est tout mouillé. Pourquoi c'est mouillé ? Je veux Maman pour lui faire un câlin et qu'elle me réchauffe. C'est le deuxième dodo que je suis loin de la maison. Elle est toujours pas venue me chercher. C'est pas normal ; Maman, elle reste jamais longtemps loin de moi.

CLAC !

J'ouvre grand les yeux en m'asseyant sur le lit. C'est la porte qui vient de se refermer très fort. Je tremble. L'homme rentre, il s'arrête et regarde à côté de lui.

– Je te l'avais dit que ça allait recommencer, tu vois c'est exactement comme avec toi. Je ne peux pas te faire confiance. Tu me pourris la vie. Miekeo, je pensais qu'elle serait meilleure que toi, mais non, vous êtes exactement pareils, hurle-t-il très fort.

Il est bizarre. Il parle tout seul, il regarde à côté de lui. Il y a personne. Et pis, c'est qui ça, Miekeo ?

– C'est quoi, cette odeur infecte, ici ? Ça pue. C'est pas possible, qu'est-ce que tu as foutu, toi ? T'es pas capable de faire attention, c'est tout de même incroyable !

J'ai peur, pourquoi il crie sur moi ? Ses yeux sont bizarres, sa bouche est toute tordue. Il transpire beaucoup, y'a plein de gouttes qui coulent sur son front. Il s'approche de moi. Je recule et me colle contre le mur. Mes bras autour de mes jambes. Je veux pas qu'il me touche. Je me balance en fermant les yeux. Je sens plein de larmes qui coulent sur mes joues.

Peut-être que si je les ferme assez fort, il va disparaître. Peut-être que si je le demande dans ma tête, il va partir.

– Tu as pissé au lit ? Non, mais c'est dingue ça !

Il crie encore plus fort et j'ai très peur. Je veux Maman. Une nouvelle larme roule sur ma joue, puis une autre. Je ne veux pas le voir. Il est méchant. Je croyais il était gentil au début, mais non, c'est pas un gentil.

– Je veux voir ma maman, je dis tout doucement.

– Ta mère est une garce, elle ne comprend rien !

Je connais pas ce mot, je crois qu’il est pas gentil. Quand il dit ça il est très méchant. Ma maman, c’est la plus gentille, il a pas le droit de dire ça.

– Non, c’est pas vrai, Maman elle est pas ça ! je crie en le regardant.

– Oh si, elle n’est qu’une idiote stupide. Je pouvais tout lui donner et à toi aussi, mais non, elle a choisi l’autre enfoiré !

Ça, je l’ai déjà entendu et c’est un mot pas bien qu’il ne faut pas dire. Je comprends pas ce qu’il veut et il crie de plus en plus fort. Il marche en rond sans s’arrêter et tire sur ses cheveux qu’il arrache. Il y a quelque chose qui dépasse de sa poche, je regarde mieux, je... mais c’est mon doudou. Pourquoi il a mon doudou ? Oh, il est fou, il arrache ses cheveux ! Mais... pourquoi il a d’autres cheveux dessous. Il est bizarre, c’est un monstre, un vrai monstre, personne peut faire ça.

– C’est pas vrai, je hurle. C’est pas vrai, c’est pas une idiote.

– Bon, maintenant ça suffit, Ben, dit-il méchamment en se tournant vers moi. Tu vas te lever et on va s’en aller. On n’a plus rien à faire ici.

– Non, je veux pas, je veux Maman, elle va venir me chercher. Toi, t’es pas gentil, je veux pas venir avec toi. Pis, je veux mon doudou, je demande en le montrant du bout du doigt.

Il s’approche. Ses yeux, derrière ses grosses lunettes, sont très très rouges. Sa main se pose sur mon bras et il serre fort. Il me fait mal. Je pleure encore plus. Je ferme mes yeux encore très fort.

Je veux Maman.

– Ce n’est pas à toi, si tu y touches tu vas voir ce que tu vas prendre, tu l’as volé, tu devrais être puni.

Il tire fort et crie. J’ai vraiment très mal. Je comprends pas de quoi il parle. Il ouvre la porte. Je regarde. C’est une cuisine toute sale. Ça sent pas bon. Je lui dis de me lâcher, il veut pas. Il serre ses doigts encore plus fort. Il ouvre une autre porte. On est dehors dans la forêt. J’ai pas de chaussures et j’ai mal pour marcher. Y a plein de cailloux et de morceaux de bois. Il retire ses lunettes pour essuyer son visage. Il me regarde et... mais... c’est Greg. Pourquoi Greg est devenu méchant ? Pourquoi il s’est transformé comme ça ? Pourquoi il me fait mal ?

Je crie, ma gorge brûle. Il me dit de me taire. Il tourne et derrière la cabane il y a une voiture. Je veux pas monter dedans. Maman, elle va me chercher, et si je monte, elle me trouvera pas.

Jay

En sortant de la maison, je tombe nez à nez avec Sofia. Je n'avais pas prêté attention au fait qu'elle ne se trouvait plus dans le salon. Elle est assise sur une souche d'arbre, les coudes sur les cuisses, la tête entre les mains. À ses pieds, un chien est allongé. Le bruit de la porte attire l'animal qui se précipite pour se jeter sur moi.

– Jazz, ça suffit, viens te coucher.

Mais la bestiole n'entend rien et se dresse sur ses pattes arrière, posant celles de devant sur mon torse. Il est sacrément lourd. Je me rattrape, je ne sais comment, pour ne pas partir m'éclater la tête au sol. Je le caresse, ce qui semble le satisfaire, et après une grosse léchouille sur mon visage, il se laisse retomber par terre. Il s'assied près de moi, couine en me regardant.

– Je suis désolée, reprend Sofia. Il sent qu'il se passe quelque chose, il renifle partout pour chercher Ben. Ils jouent toujours ensemble, alors... il ne comprend pas.

– Sofia, est-ce que je peux l'amener avec moi ? Je vais marcher. Je ne peux pas rester ici, je me sens inutile. Je ne peux pas supporter de la voir souffrir ainsi, sans bouger. Chaque fois que ses yeux se posent sur moi, ma poitrine se déchire un peu plus. J'ai fait d'énormes erreurs et je ne le paierai jamais assez, mais là, si c'est une façon de me régler mon compte, je dois avouer que c'est sacrément efficace. Si le destin a permis cela juste pour accentuer ma souffrance, eh bien, il a gagné.

– Prends Jazz avec toi. Et... Jérémy ?

– Oui ?

– Elle ne t'a jamais pardonné, et surtout, à mes yeux, le plus important est qu'elle ne t'a jamais oublié. Je ne sais pas ce que tu vas décider après tout ça. Tu as une vie, un métier, une passion et...

– Et si elle me le permet, je veux qu'ils en fassent partie. Je ne veux plus

perdre un instant sans eux. Tu comprends, je croyais que je pouvais, que je devais partir pour les protéger. En réalité... je ne suis rien sans eux. Elle est la partie qui me complète. Je dois le chercher, le retrouver. C'est mon fils, je termine, la voix brisée.

Elle me sourit. Les larmes qui coulent sur ses joues reflètent toute sa tristesse, et en passant près de moi, elle pose sa main sur mon bras, le serre avant de s'éloigner. J'attends un instant qu'elle disparaisse, dans la maison, et pars je ne sais où.

Je ne le trouverai pas par ici, les chiens n'ont rien repéré. Pour la gendarmerie, il est très probable qu'il ait été emmené en voiture. Je ne peux que ressentir cette terreur, elle m'enveloppe, m'étouffe ; s'en prendre à un enfant montre à quel point ce type est un monstre, pervers et dangereux. Il est impliqué dans la mort d'une femme. Mon fils se trouve peut-être certainement entre ses mains, les mains d'un meurtrier. Il doit avoir si peur, loin de sa mère.

Jazz déambule entre les arbres, s'engouffre dans les fourrés. Il saisit dans sa gueule un bout de bois et me le porte. Je lui jette, il revient avec. Tout en marchant, nous continuons notre petit jeu pendant plus d'une heure. Régulièrement, je sors du sentier, traversant les épaisses fougères. Tout à coup, le chien se fige et commence à gémir. Je ne comprends pas ce qu'il a entendu. Je m'approche pour vérifier qu'il ne s'est pas blessé. Son gémissement se transforme en grognement. Qu'est-ce qui lui prend ? J'essaie de regarder au loin, d'écouter ce qui pourrait le mettre dans cet état. Je me concentre, il n'y a rien. Rien jusqu'à ce que j'entende un hurlement. Je me fige à mon tour. Retrouve un sentier, avance de plus en plus vite. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Jazz reste à mes côtés, au même rythme. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, mon corps subit une poussée d'adrénaline incroyable. Si c'était Ben...

J'ai déambulé près d'une heure et demi dans la forêt. Je cours de plus en plus vite entre les arbres. La végétation est dense dans cette zone. Je m'arrête net quand j'aperçois une cabane en bois. Je crois être sur le même sentier qu'hier. J'ai dû marcher bien plus longtemps, bien plus loin. Nous étions sur sa trace. Je me trouvais si près.

Sur le côté, une voiture est garée à l'abri des regards. Je m'avance doucement. L'animal, qui doit sentir qu'il faut rester discret, se place dans mon sillage. Je suis à quelques pas de la bâtisse brinquebalante.

– Non, je veux pas monter dans ta voiture, sanglote Ben.

– Je t'ai dit de la fermer, tu vas grimper et plus vite que ça, hurle un homme.

Je me colle le dos contre la cloison de la petite maison délabrée. J'essaie de voir ce qu'il se passe. Quand le type entre dans mon champ de vision, tenant fermement mon fils, je le reconnais. Mon cœur explose, un frisson de haine me parcourt. Malgré ses grosses lunettes, sa peau blême, ses yeux éclatés et son air fou, je le reconnais.

Greg.

Ses traits sont amplifiés par l'état de transe dans lequel il se trouve. Il transpire abondamment. Ils étaient là. Hier, je suis passé à proximité de cette cabane à l'intérieur de laquelle mon fils était détenu. J'aurais pu le ramener, j'aurais pu lui épargner une nuit de plus avec ce taré. Nous avons rebroussé chemin face à une végétation trop importante.

La pression autour du poignet de Ben semble s'intensifier au vu des plaintes douloureuses qui sortent de sa petite bouche. Il faut que je réfléchisse, et vite. Il faut que je trouve une solution. Quand il saisit la poignée de la voiture et qu'il se positionne dos à moi, je bondis. Je lui saute dessus, entoure sa gorge. Ben me regarde, sidéré. Son petit corps frêle ne bouge pas. Celui sur lequel j'ai grimpé commence à se débattre. Il tente, avec ses bras, de me donner des coups. Jazz aboie aussi fort qu'il le peut, grogne. Je m'effondre au sol quand un cri de douleur résonne dans le bois. Je me tourne pour retrouver ma prise, et c'est là que je comprends d'où provient le hurlement. Jazz a planté ses crocs dans le mollet de l'homme. Je me précipite sur mon fils, qui ne bouge toujours pas. Je place mes mains sur ses joues, essaie de capter son regard. Quand ses yeux, identiques aux miens, me fixent, je commence à murmurer, pour ne pas l'effrayer :

– Bonhomme, écoute-moi, tu vas suivre ce chemin, tu vas courir longtemps. Tu vas rejoindre Maman, elle t'attend. Tu ne t'arrêtes pas, tu ne te retournes pas, tu cours, Bonhomme, d'accord ? Tu cours.

Il ne répond pas, la frayeur envahit ses pupilles. Une larme prend naissance au coin de ses paupières. De mon pouce, je l'essuie.

– Ben, tout ira bien, Jazz va venir avec toi, d'accord ? Appelle-le ! Tout va bien, mon chéri, tout va très bien. Maman t'attend à la maison.

Je le prends dans mes bras pour le rassurer. La voix de Ben s'élève pour appeler l'animal, qui, reconnaissant le timbre de son petit camarade de jeu, lâche sa prise pour accourir.

– Ben, maintenant ! je hurle pour qu'il réagisse.

Il me regarde, puis se tourne et court. C'est à ce moment que je constate ses pieds nus.

Je m'écroule de nouveau, une douleur inconnue dans mon dos me foudroie. Je suis ensuite propulsé un peu plus loin. Le corps de Greg me tombe dessus, son poing frappe ma joue. L'espace d'un instant, je me sens étourdi. Juste le temps de repenser au regard effrayé de Ben. La haine me saisit, transpire par chaque pore de ma peau. Je ne ressens plus rien. Mon pied se dresse, projette mon adversaire plus loin, en arrière. Je bondis, écrase ses lunettes au passage, pour me positionner au-dessus de lui. Je tape fort, encore, encore plus fort. Des cris déchirants sortent de ma poitrine. Le visage de Ben se dessine, sa peur, celle de sa mère, ce qui accentue ma rage. Sa force exacerbée par la folie que je vois dans ses yeux me plaque de nouveau sur la terre. Nos poings, nos pieds fusent, encore et encore. Je suis anesthésié. Les mots, les insultes, les hurlements percutent nos corps, percutent les arbres.

Le sang de l'un se projette sur l'autre, se mêle à la poussière du sol.

– Tu n'as pas le droit de revenir ici, tu n'as pas le droit de me la prendre. Elle est à moi ! Elle a toujours été à moi, vocifère-t-il. Je la laisserai pas partir, pas encore. J'ai tout fait pour qu'elle m'appartienne pour toujours, elle ne peut pas être à un autre.

Ma haine s'amplifie. Je veux qu'il ait mal, qu'il souffre autant que nous. Je veux qu'il ressente cette torture qui vous vrille, celle que vous espérez voir s'arrêter à tout prix, celle qui vous terrasse.

Notre lutte continue, rageusement. La douleur dans mon dos s'accroît. Je n'y prête pas attention. Tant qu'il bougera, je ne céderai pas.

Ben

Il a dit de courir, alors je cours, vite, le plus vite possible. J'ai mal aux pieds. Sur le chemin, il y a plein de morceaux de bois qui me font mal. J'arrive pas à respirer. Je veux voir Maman.

– Aïe ! je crie fort.

Quand je m'arrête, je tombe par terre. Jazz vient me lécher les joues. Il essuie mes larmes. Je peux pas arrêter de pleurer. Je veux voir Maman. Pourquoi Greg est comme ça ? Pourquoi il est devenu méchant ? Sa tête, elle était pas comme d'habitude. Il avait même des faux cheveux. Avec ses grosses lunettes, on dirait pas le Greg gentil. Ses yeux étaient tout rouges. Il a dit plein de gros mots, il a dit des choses méchantes sur Maman. Je croyais que c'était mon copain. Il s'est transformé, comme les méchants des films.

Jazz me pousse avec son nez. Je sais que je dois courir. Jérémy il a dit de pas s'arrêter. J'ai trop mal.

Un gros bruit résonne, j'ai peur. Je sais pas où je suis, je sais pas où est la maison.

– Jazz, je veux voir Maman.

Je pleure de plus en plus fort. J'arrive pas beaucoup à respirer. Jazz fait des petits bruits bizarres avec sa bouche. Il me pousse encore avec son nez, alors je me lève, mes pieds me font trop mal. Je tombe. Il se met à aboyer fort. Il faut que je marche, il faut que je coure. Je suis le plus fort, je suis un super-héros. J'ai toujours ma cape accrochée, elle va m'aider.

À chaque fois que je m'arrête, Jazz pousse avec sa tête dans mon dos. Je reste sur le même chemin, comme a dit Jérémy. Ça fait longtemps que j'avance. Y'a du sang sur mes pieds. Ça tape fort dans ma poitrine. Ça fait mal.

Devant, il y a deux chemins. Je sais pas lequel il faut prendre. Jérémy il a dit de rester toujours sur le même. Il a pas dit où aller s'il y en avait deux. Je ne peux plus courir, alors je marche. Je dois choisir le bon chemin.

Je m'arrête et ferme les yeux. Je suis un super-héros. Je suis fort. Je choisis.
Le chemin de gauche. Il est plus grand que l'autre.

Béa

Le front collé contre la fenêtre, j’essaie de supporter l’agitation qui règne dans ma maison. Mes parents ont débarqué. Ils sont assis sur le canapé, une tasse de thé dans les mains. Les renflements de ma mère m’insupportent. Elle pousse sans cesse des petits gémissements de peur, de douleur. Mon père y répond par des mots qui se veulent réconfortants. Jérémy est parti depuis si longtemps, où est-il ? Une nouvelle équipe de gendarmes est arrivée. Ils semblent avoir des informations sur Greg – oui, je n’arrive pas à l’appeler autrement. Ce Pierre, cet homme accusé d’être à l’origine de la mort d’une jeune femme, ne peut pas être Greg, je refuse de le croire. Je ne peux imaginer qu’il détienne mon fils. Que j’aie pu ressentir quoi que ce soit pour un tel homme.

– Madame ?

Je me tourne vers la voix qui semble m’interpeller. Le type a un regard doux. Il s’approche avec délicatesse, pose sa main sur mon avant-bras.

– Nous allons les retrouver, d’accord ? J’aurais besoin de vous poser quelques questions, vous pensez que vous pouvez y répondre ?

Dans son dos, les yeux de ma mère, sombres ; elle guette le moindre faux pas que je pourrais faire. Je sais qu’elle me pense responsable de la disparition de Ben. C’est à cause de moi que cet homme est entré dans notre vie. J’acquiesce d’un mouvement de tête.

– Je voudrais aller dehors, si cela ne vous embête pas, je demande d’une petite voix.

Il me sourit en acceptant. Nous sortons. Je laisse mes parents entre les mains de Sofia. À l’extérieur, un coup de vent un peu frais me saisit. J’inspire profondément. Une larme roule sur ma joue, accompagnée très vite d’une autre, puis d’une autre. Le gendarme, à mes côtés, me serre délicatement l’épaule et me tend un mouchoir. Je soulève mes paupières, fixe un vieux banc à quelques pas, m’y dirige. Nous nous asseyons dans un silence oppressant. J’ai la sensation de

mourir à petit feu.

– Est-ce que vous...

– J'ai besoin de comprendre, qui est cet homme ? le coupé-je abruptement.

Je parle dans un murmure rauque, mon timbre marqué par la douleur. Je vois qu'il hésite, qu'il aimerait aller au bout de son questionnement ; pour autant, il accède à ma demande.

– Il n'était pas connu ; enfin, tout du moins, pas de nos services, avant cette affaire au Japon. L'enquête, diligentée depuis que le corps de Mieko a été retrouvé, révèle de nombreuses choses. Il souffre de schizophrénie paranoïde. Il s'agit une pathologie psychiatrique qui a été diagnostiquée chez lui il y a quelques années. Il a vécu plusieurs hospitalisations en milieu spécialisé. D'après son médecin, le traitement qui lui a été ordonné le stabilise. Il est une personne très intelligente, il a un vrai talent dans la composition musicale. Un petit génie, si on peut le nommer ainsi. Depuis son plus jeune âge, il apprend avec des professeurs de renom. Sa famille étant particulièrement aisée financièrement, il a eu la possibilité de s'instruire auprès des plus grands. Il a passé des heures et des heures enfermé, à répéter. Les exigences semblaient très, trop fortes. À l'école, c'était un enfant à part, isolé, en marge des autres. Souvent moqué par ses petits camarades. Le temps a passé. Il y a une petite dizaine d'années, à l'âge de dix-neuf ans, il a été retrouvé complètement délirant dans la rue. Les forces de police sont intervenues après l'appel de piétons effrayés par ce jeune qui tentait de grimper sur le rebord d'un pont. Suite à cet incident, il a hospitalisé une première fois. Un traitement lui a été imposé quand le diagnostic a été posé. Il est sorti et n'a pas respecté la prescription. Au fur et à mesure des années, il est devenu paranoïaque, persuadé que le monde extérieur lui voulait du mal. Il a fallu du temps pour qu'il accepte la nécessité de ses médicaments. Il s'est stabilisé. Sa vie semblait avoir repris un chemin plus serein. Les psychiatres étaient rassurés. Tant qu'il prenait ses pilules, il n'y avait pas de soucis. Il y a deux ans, il a été recruté par une école japonaise. Il est parti avec l'aval de son médecin. Là-bas, il a rencontré Mieko. Ils ont vécu une histoire passionnée. Mieko était une femme magnifique, d'une grande élégance et une musicienne réputée. Le temps passant, il y a eu de petits événements qui l'ont conduite à s'éloigner de lui. D'après ses amies, elle avait souvent peur de ses réactions. Il était extrêmement jaloux, persuadé qu'elle voyait d'autres hommes. Elle l'a quitté.

J'écoute attentivement le gendarme. Je me sens pâlir à chacun de ses mots. Mes mains sont moites, mon cœur tambourine contre ma poitrine. Je n'ai rien

vu. Il avait parfois des réactions surprenantes, des moments d'égarement. Je mettais cela sur le compte de sa personnalité d'artiste. Sa jalousie, je l'avais repérée, particulièrement quand Jérémy est arrivé, je ne pensais pas... je n'ai rien vu.

– Après leur rupture, il l'a régulièrement appelée, suivie, assisté à ses concerts. Il lui envoyait des lettres d'amour, lui disait qu'ils se retrouveraient, qu'ils ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre. Un soir, Miekeo s'est affichée auprès d'un autre homme. Certainement l'élément déclencheur. Ils ont très vite porté plainte pour harcèlement. Nous supposons qu'il avait arrêté son traitement. Quelques jours plus tard, il a disparu de la circulation, Miekeo aussi. Son ami a signalé cette absence. Elle avait des représentations très importantes qu'elle n'aurait jamais loupées. Une enquête a démarré, ils ont mis une dizaine de jours pour la retrouver. Pour retrouver son corps.

– Oh mon Dieu ! je m'exclame en posant aussitôt ma main sur ma bouche.

Il a tué cette femme, il a vraiment tué et il a kidnappé mon fils. Mon bébé, oh mon Dieu, où est mon bébé ?! Les larmes coulent en continu sur mes joues. J'ai peur.

– Nous pensons que c'est un accident, enfin je veux dire, il ne l'a pas volontairement tuée. Il se pourrait, d'après l'enquête, qu'il ait rejoint Miekeo et qu'une forte dispute ait éclaté. Un choc à l'arrière de crâne a entraîné sa mort. Il n'a pas compris immédiatement ce qu'il se passait. Miekeo a été retrouvée dans la chambre d'un petit studio, allongée dans un lit, un bouquet de fleurs fanées à ses côtés. Il y avait une photo près d'elle, un cliché, celui d'une échographie. Nous supposons que c'est ce qui a déclenché sa crise. Il semble qu'il soit resté auprès d'elle plusieurs jours à la veiller. Il attendait qu'elle se réveille, il avait fait des achats dont une peluche, un doudou pour le bébé, qui a été retrouvée posée sur le ventre de la jeune femme. Et puis, il s'est volatilisé. Les psychiatres pensent qu'il a eu un moment de lucidité, qu'il a compris ce qu'il avait fait. Peut-être a-t-il repris son traitement. La police a perdu sa trace en Italie, il y a six mois.

L'homme me tend l'image de la peluche en question. Je retiens ma respiration, observe sous le choc.

– C'est la même que celle de mon fils.

– C'est peut-être ce qui a déclenché cette nouvelle décompensation, ajoute-t-il.

– Vous savez, réponds-je dans un murmure, je n'ai rien vu. Je veux dire, j'ai entamé une relation avec cet homme. Il m'a fait rire, il a joué avec mon fils, lié une vraie complicité avec lui et je n'ai rien vu. Il est entré dans nos vies, dans ma

maison, dans... dans mon lit. J'aurais dû repérer qu'il était malade, j'aurais dû protéger mon enfant de ce monstre, j'aurais...

– Vous ne pouviez pas. D'après les experts, il s'est adapté au fur et à mesure des années. Quand il vous a rencontrée, cela a apaisé quelque chose en lui, ses délires ont dû se distancer. Les rapports expliquent que c'est principalement la nuit qu'il est envahi par ses hallucinations, les voix qu'il entend. Il dort très peu. D'après ce que vous m'avez raconté, il a commencé à vraiment changer, à se montrer possessif, quand le père de votre fils est réapparu. Il s'agit certainement, là encore, d'un élément déclencheur. Il s'est senti de nouveau en danger.

– Je ne comprends pas pourquoi il a pris Ben, pourquoi ce n'est pas moi qui suis en danger ? Pourquoi...

– Je ne sais pas, Mademoiselle. Vous comprenez, on ne maîtrise pas ce qu'il se passe dans sa tête. Qu'a-t-il entendu dans son esprit, quelles hallucinations l'ont entraîné dans cet acte... Nous ne savons pas.

Le silence s'installe. Il est lourd, pesant. Chacun parti dans ses pensées, ses réflexions. J'aurais tellement voulu que ce soit moi et non Ben. Comment un petit bonhomme de sept ans peut-il se défendre face à un adulte, face à un homme en qui il a confiance ? Il doit être perdu, terrorisé.

Un bruit soudain m'interpelle. On dirait un aboiement. Jérémy est-il sur le retour ? Je tourne la tête vers la forêt. Un petit bonhomme s'effondre à l'orée du bois. Jazz aboie, hurle à la mort.

– Ben ! je crie de toutes mes forces.

Je me lève, cours, cours aussi vite que mes forces me le permettent. Je m'effondre au sol, saisis le corps évanoui de mon bébé, et le serre contre moi.

Béa

Je le tiens fermement contre moi. Sa respiration est rapide, je sens son petit cœur battre très vite. Je le cajole, nous berce dans un mouvement qui l'apaise toujours quand il est triste ou quand il a peur. J'observe le sentier par lequel mon fils est arrivé, rien, son père n'est pas là. Un frisson glisse le long de mon échine, j'ai peur. J'ai cette appréhension tapie au fond de l'estomac qui ne me quitte pas. Je veux que Jérémy revienne. Il est blessé, du sang a envahi la plante de ses pieds, son pantalon est mouillé. Je me lève, doucement, me dirige vers la maison. Quand j'ouvre, un cri de surprise sort brusquement de la bouche de Sofia qui se jette sur moi.

– Oh, Ben ! Viens, Béa, allonge-le sur le canapé, je vais appeler les secours, souffle-t-elle, sous le choc.

– Ils sont en route, je les ai déjà contactés. Le SAMU arrive, intervient le gendarme.

Ma mère s'approche en pleurant.

– Je suis désolée, Chérie, je suis désolée d'avoir été si injuste avec toi, tu ne le mérites pas. J'ai eu si peur.

Je ne réponds pas. Je suis concentrée sur mon fils dont les yeux se sont fermés. Il est là, devant moi, en vie. Je forme une bulle de protection autour de nous, comme quand il était bébé et que j'étais terrifiée par l'avenir. Quand je ne savais pas de quoi notre lendemain serait fait. Un hoquet sort d'entre ses lèvres. Je caresse tendrement ses cheveux pour qu'il sente que je suis là, que tout va bien. Ses paupières se soulèvent doucement. Il me regarde.

– Maman, Greg il est méchant, il a dit des choses... lâche-t-il dans un murmure.

– C'est fini, mon chéri, il ne te fera plus jamais rien. Je suis là et il ne reviendra plus. Je te le promets, tout va bien.

Je me penche pour déposer un baiser sur son front. Je reste là quelques

secondes, mes lèvres sur sa peau. Respirant son odeur, sa présence. Je sens comme un fil qui passe entre les morceaux épars de mon cœur, les ressoudant ensemble.

– Maman, reprend-il, il est là-bas, Jérémy. C’est lui, il m’a trouvé. Il va lui faire du mal, il faut aller chercher Jérémy. Il a dit d’aller tout droit sur le chemin.

– Les policiers vont y aller, ne t’inquiète pas, d’accord ? Il ira bien, il ne va pas être blessé.

Jérémy. Pourvu qu’il ne lui arrive rien. Pourvu qu’ils interviennent à temps. Il a retrouvé mon fils, notre fils. Il me l’avait promis.

J’ai mal, j’ai peur. Le chant d’une sirène résonne au milieu du silence qui habite ma maison. Nous sommes tous suspendus dans le temps. Un médecin chargé d’un gros sac entre et s’approche. Je ne bouge pas, je ne peux pas quitter la main de Ben que je tiens fermement dans la mienne. Sur l’instant, il me laisse faire. Il me contourne, observe à distance l’état de mon bébé, puis des doigts ensèrent mon épaule.

– Madame, je dois l’ausculter, c’est important. Vous pouvez rester à côté, j’ai juste besoin que vous vous décaliez légèrement.

Débute alors une batterie d’examens : tension, réflexe oculaire, mouvement des bras, des jambes... tout y passe. Une infirmière s’occupe de prodiguer les premiers soins aux pieds meurtris de Ben, qui gémit quand elle commence à nettoyer les plaies. Quand ils ont terminé, ils déposent le petit corps de mon fils sur un brancard. Je le suis, ne lâche jamais sa main.

Nous grimpons dans l’ambulance pour nous rendre aux urgences. Ben dort, le docteur lui a donné un léger tranquillisant pour qu’il ait moins mal. Dehors, les policiers s’activent. Sofia est avec Jazz et nous regarde partir. Mes parents sont près d’elle. Je sais que, très vite, ils nous rejoindront tous à l’hôpital.

La route paraît durer une éternité. Le bip constant, régulier, me rassure sur l’état de Ben. Son cœur va bien ; enfin, je l’espère. Quand nous arrivons, une nouvelle équipe prend le relais. Le brancard roule dans les couloirs blancs. Une infirmière marche à côté. Nous entrons dans une salle d’examen, un médecin est déjà là. L’urgentiste lui explique la situation et se montre rassurant. En dehors de ses pieds blessés, mon fils va bien physiquement. Qu’en est-il de son esprit ? Comment surmontera-t-il cet événement ? Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour alléger ses craintes, permettre à ses peurs de fuir.

Très vite, Ben s’endort de nouveau, épuisé, aidé par une injection que le toubib vient de lui administrer.

– Madame, j’aurais besoin que vous me suiviez un instant, vous devez

signer quelques papiers.

– Je ne peux pas le laisser ici tout seul, je ne peux pas partir, sangloté-je.

– Ne vous inquiétez pas, cela prendra juste quelques minutes. Il ne risque plus rien ici, il va dormir encore quelques heures. Quand il ouvrira ses yeux, je vous promets que vous serez la première à en voir la couleur.

– Je...

– Faites-moi confiance.

Sa voix douce et chaleureuse me rassure. Cette femme d'une cinquantaine d'années respire la bienveillance. J'accepte d'un hochement de tête, me lève, m'approche de mon bébé pour déposer un baiser sur son front.

– Je reviens, mon chéri, tout va bien, tu es en sécurité, je serai à côté de toi dans quelques minutes.

Je sors à pas lents. Dans la salle d'attente, un peu plus loin, je visualise mes parents et Sofia. Un autre couple parle avec eux. Ils sont de dos, je ne sais pas de qui il s'agit. Mon amie m'aperçoit et m'adresse un signe, je lui réponds de la même façon.

Nous entrons dans un bureau avec l'infirmière. Elle me présente des papiers à remplir ; la main tremblante, j'inscris les informations. Nom, prénom, âge, adresse, groupe sanguin, autorisation de soins... En notant son patronyme, mon cœur se serre. Où est Jérémy ? Il faut qu'ils le trouvent, il faut qu'ils le sauvent. Une larme glisse sur ma joue, s'écrase sur le document.

– Ne vous inquiétez pas, tout ira bien, c'est un jour sans soleil. Je vous promets qu'il brillera à nouveau, très bientôt.

Je lui adresse un sourire reconnaissant. Il y a des gens comme cette dame qui ont juste les mots pour vous réchauffer le cœur.

Je termine rapidement le questionnaire de santé, et me lève, prête à rejoindre mon enfant.

J'ouvre doucement la porte. À l'extérieur, un brouhaha impressionnant percute les murs. Je m'apprête à avancer d'un pas dans le couloir quand une voix forte hurle :

– Sortez-vous, libérez le passage, vite !

Je me fige dans l'encadrement. Une urgence ! Le personnel s'affole, crie contre ceux qui restent sur leur chemin. Une infirmière court en avant d'un brancard. Quand il passe devant moi, ma respiration se coupe. Un homme enjambe le corps d'un autre, masse sa poitrine, fortement.

– Jérémy ! je crie à mon tour.

Je commence à m'élancer, la femme derrière moi me saisit par l'épaule.

– Ne bougez pas.

– C’est... c’est le père de mon fils, je lui réponds douloureusement.

– Alors, laissez passer, ils vont s’occuper de lui. Si vous intervenez, vous les empêcherez de le sauver. Allez rejoindre votre enfant, je vais me renseigner et je viendrai aussitôt vous donner des nouvelles.

Le visage ensanglanté de Jérémy envahit mes pupilles. Je ne l’ai aperçu que l’espace de quelques secondes ; malgré cela, j’ai pu voir le sang, la blancheur inquiétante de sa peau. Il faut qu’ils le sauvent.

Je me dirige à pas lourds vers la salle d’examen où se trouve mon fils. Quand j’arrive, un brancardier m’attend pour transférer mon fils vers une chambre. Nous grimpons alors au service pédiatrique.

Ben est allongé sur un lit, il dort toujours. J’approche le fauteuil pour pouvoir garder sa main dans la mienne. Mon front repose sur celle-ci. Puis-je espérer l’espace d’une seconde que tout cela ne soit qu’un terrible cauchemar ? Je vais me réveiller, mon bébé blotti contre moi, au chaud sous mes couvertures.

Je relève la tête quand j’entends un bruit à la porte. Lorsqu’elle s’ouvre, je vois apparaître le visage de mes parents. Derrière eux, un autre couple. Le même que dans la salle d’attente. Dans un chuchotement, je les autorise à entrer.

– Béatrice, commence doucement mon père en venant me prendre dans ses bras, comment va-t-il ?

– Bien, ils lui ont donné des médicaments, il va dormir un moment. Son corps est épuisé.

– D’accord, bien, c’est bien.

Sa voix est mal assurée. Il n’est pas à l’aise avec l’expression de ses sentiments. *Un défaut de fabrication*, disait ma grand-mère. Il se tourne vers les personnes qui les accompagnent.

– Je voudrais te présenter Jacques et Sylviane, le père et la mère de Jérémy.

– Jérémy ? je demande, affolée.

– Il est au bloc. Il est blessé, il a perdu beaucoup de sang. Nous ne savons pas grand-chose de plus, me répond sa mère. Il a fait un arrêt cardiaque dans l’ambulance, les médecins ont réussi à le réanimer.

Ses yeux sont rougis. Ses joues recouvertes de larmes qui roulent sur ses joues, elle sanglote.

– Est-ce que je peux m’approcher ? reprend-elle.

J’acquiesce, accède à sa demande de venir au chevet de Ben. Une question se pose alors quand je vois le visage de cette femme. Elle contemple mon fils,

me sourit discrètement.

– Je vous présente Ben, votre petit-fils.

– Merci, Béatrice, merci beaucoup, sanglote-t-elle. Je ne savais pas jusqu'à il y a quelques heures que Jérémy avait un enfant. Je suis désolée, si nous avons su...

– Vous n'y êtes pour rien.

Comme pour exorciser le temps, nous commençons à parler, principalement de ce super bonhomme. Je leur raconte qui est ce petit garçon formidable qu'ils ne connaissent pas.

Un long moment se passe avant que l'infirmière ne revienne. Elle entre dans la chambre et nous observe tous. Je me lève précipitamment.

– Jérémy ? je questionne, paniquée.

– Il se porte bien, ne vous inquiétez pas. Il est placé en soins intensifs, l'opération s'est bien passée. Les secours sont intervenus à temps. Il avait perdu beaucoup de sang. Il a eu une rupture de la rate et de très nombreuses blessures. Il faudra du temps, mais ça va aller. Je tenais à vous prévenir avant de de quitter mon service, je serai là demain matin si vous avez besoin. Il va falloir partir, s'adresse-t-elle aux grands-parents.

Ils se lèvent pour nous embrasser, promettent de revenir le lendemain. Les parents de Jérémy passent voir leur fils avant de partir de l'hôpital. Je m'installe près de mon fils, ma main posée sur sa poitrine. Sentant les battements de son cœur redonner un rythme au mien.

Jay

– *Je suis désolée, Madame, nous ne savons pas quand il se réveillera. Son corps a énormément souffert, l'opération qu'il a subie l'a épuisé. Il faut du temps, de la patience. Il a de nombreuses blessures ainsi qu'une rupture de la rate, ils ont dû l'enlever. Il a eu énormément de chance que les secours soient intervenus à temps. Nous devons lui laisser le temps de gérer tout ça.*

– *Il peut nous entendre ?*

– *J'en suis convaincue, oui. Vous savez, on peut se dire qu'après tout, quand les patients sont profondément endormis, ils ne se rendent compte de rien. Pour moi, c'est tout l'inverse. Je suis sûre que si vous lui parlez, il entendra. Si vous le touchez, il sentira. Je vois dans vos yeux cette lueur qu'ont ceux qui aiment intensément. Si le lien qui vous unit est aussi fort que je le pense, alors, vous lui ferez du bien en lui parlant, en étant là.*

– *Merci.*

Je n'identifie pas les voix, je les entends au loin, comme un murmure. Elles sont délicates, féminines, réconfortantes. Je tente de voir d'où elles proviennent, je n'arrive pas à soulever mes paupières. Je suis comme dans du coton. J'essaie de me souvenir de ce qu'il s'est passé : trou noir. Une sensation de douceur passe sur mon bras. C'est agréable. Quelque chose se pose sur mon front, et puis, une petite boule d'eau roule. Je voudrais l'essuyer. Je ne peux pas bouger.

– *Je suis tellement désolée, murmure la voix à mon oreille.*

Cette fois, je la reconnais, c'est Béa qui se trouve à côté de moi. Pourquoi est-elle désolée ? Comment va Ben ? Je sens la panique grimper, m'envahir.

– *Doucement Jérémy, doucement, tout va bien, calme-toi ton cœur bat trop vite.*

Tout va bien, ça veut dire que Ben va bien ? Je veux lui demander.

Je ne peux pas.

– *Tu sais, il va falloir que tu émerges, il y a du monde qui aimerait te voir.*

Je suis un peu égoïste, alors j'ai demandé à être la première, ce matin. Je vais devoir partir pour rejoindre Ben, et quand tu te réveilleras, nous serons là, tous les deux. Merci Jérémy, merci d'avoir sauvé notre fils.

De nouveau, sa main frôle mon bras qu'elle caresse un instant. Ses lèvres se posent tendrement sur mon front et elle quitte la pièce. J'essaie de me souvenir de ce qu'il s'est passé. Je me remémore la forêt, le regard apeuré de Ben. Un gémissement sort de ma bouche alors que je tente de me rappeler tous les détails, en vain. Je perçois un mouvement près de moi. Je me sens épuisé. Une sensation de lourdeur m'envahit, puis le noir, le silence.



– Tu n'as pas le droit de revenir ici, tu n'as pas le droit de me la prendre. Elle est à moi ! Elle a toujours été à moi, vocifère-t-il. Je la laisserai pas partir, pas encore. J'ai tout fait pour qu'elle m'appartienne pour toujours, elle ne peut pas être à un autre.

Je le frappe de toutes mes forces alors qu'il est au-dessus de moi, tentant de me maintenir au sol. Il répète encore cette même phrase. Ses mains entourent ma gorge qu'il serre. Dans un sursaut de haine, mon poing percute son visage, avec rage. J'entends un craquement, je ne sais pas si ce sont mes doigts ou sa pommette. Il s'effondre à mes côtés, gémissant de douleur alors que je tente de reprendre mon souffle. Je me jette de nouveau sur lui, poings en avant. Ses pieds relevés, il me propulse en arrière. Notre lutte dure, chacun rend coup pour coup. Je suis anesthésié par la rage. Je ne sens pas le sang couler sur mon visage et sur mes mains, je ne sens pas la douleur lancinante sur mon flanc. Je ne le laisserai pas partir. Jamais plus il ne touchera mon fils. Il ne s'approchera plus de Béa.

– Elle sera à jamais à moi. Comme Mieko, je la garderai pour toujours !

Pourquoi compare-t-il Béa à cette femme ? Son regard se vide, je ne vois rien d'autre que la folie se refléter dans ses prunelles sombres.

– Tu entends, Mieko ! hurle-t-il en replaçant ses mains autour de ma gorge. À moi !

Pourquoi m'appelle-t-il ainsi ? Je lui assène un autre coup qui le fait réagir. Le sang coule de sa bouche, ses yeux se fixent aux miens. Ils sont vides, totalement vides.

– Je vais te tuer, je vais te tuer et tu ne le retrouveras jamais, il me crache à

la figure.

Une force venue de je ne sais où s'empare de lui, il me propulse sur le côté et se dresse face à moi. Je n'ai pas le temps de réagir, juste le temps de saisir un bout de tissu auquel je m'agrippe de toutes mes forces, son pied s'écrase sur mon flanc. La douleur me terrasse. S'en suivent des chocs à profusion. Des lumières brillent devant mes yeux, les sons me parviennent au loin, étouffés. Je me sens partir petit à petit. Les iris de Béa apparaissent, son doux sourire se dessine alors que mes paupières se ferment. Un bruit percutant me sort de cet état, puis le silence. Je tente de bouger, impossible ! J'entends des voix qui se rapprochent, seuls certains mots me parviennent. Police, secours, vite... des aboiements et je sombre.



– Maman, moi aussi je veux lui parler, juste voir s'il va bien.

– Chéri, je ne veux pas que tu rentres. Et puis, tu n'en as pas le droit. Tu viendras le voir quand il sera réveillé et qu'il sera dans une chambre. Tu vas repartir dans la tienne avec Mamie, je reviendrai après.

– J'attends depuis deux dodos, laisse-moi entrer, juste savoir s'il va bien.

Je discerne les voix de Ben et de Béa alors que j'émerge doucement du brouillard dans lequel je me trouve. Le bip constant d'une machine résonne à proximité de mon oreille. J'ai la bouche sèche. Je soulève difficilement mes paupières, la lumière m'éblouit. Je gémiss, ma gorge brûle. Ils sont tous les deux, chacun d'un côté de la porte, Ben assis dans un petit fauteuil roulant. Une infirmière est postée près d'eux, elle observe la scène.

– Maman, Maman, regarde, il est réveillé, crie-t-il en sautillant dans son siège.

Très vite, il roule jusqu'à moi, ni sa mère ni l'infirmière ne peuvent l'en empêcher. Il se colle au bord du lit sur lequel je repose. Son sourire s'agrandit quand le mien se dessine légèrement sur ma bouche.

– Bonjour, je murmure.

– Bonjour, il répond tout heureux.

Béa s'approche de nous, des larmes plein les yeux. Nos iris se rivent, s'accrochent. Des messages silencieux voyagent entre nous. Ses mains se posent sur les épaules de notre fils, qu'elle tire à elle, pour être au plus près de lui sans jamais, jamais me lâcher du regard.

– Jérémy, je te présente Ben, dit-elle tendrement, ses joues recouvertes par l'émotion.

Ce dernier, surpris, se tourne vers sa mère. Ses pupilles passent d'elle à moi à plusieurs reprises.

– Maman, je sais qui c'est, Jérémy. Je le connais, tu dis n'importe quoi.

Elle sourit, je lui réponds de la même façon. Alors qu'elle s'apprête à parler de nouveau, Ben se précipite en roulant vers la porte. Quand il l'ouvre, il se retourne vers nous.

– J'ai oublié quelque chose, je reviens vite. Mamie, pousse jusque dans ma chambre, vite ! s'exclame-t-il.

Nous n'avons pas le temps de répondre. Il disparaît, suivi par sa grand-mère qui attendait dans le couloir.

– Je vais chercher une infirmière.

Les mots ne franchissent pas mes lèvres. Elle était à deux doigts de tout révéler à notre fils, j'ai vu dans ses yeux cette peur, cette crainte, cette hésitation. Béa quitte rapidement la pièce. L'infirmière ? Elle est là, le nez plongé dans ses papiers. Peut-être a-t-elle senti, elle aussi, ce moment crucial. Je me retrouve seul, sans eux, avec pour seule compagnie le bruit des machines. Un petit tuyau dans le nez qui me gêne. Mes mains sont bandées. La perfusion accrochée à côté de moi goutte régulièrement. Mes paupières se ferment à nouveau.

Un médecin, accompagné d'une petite troupe, entre, me réveille. Une femme d'une cinquantaine d'années s'approche de moi. Son sourire chaleureux me rassure.

– Alors, jeune prince, c'est le baiser de la jeune demoiselle qui vous a sorti de ce long sommeil ? glisse-t-elle à mon oreille, moqueuse.

Je suis examiné sous toutes les coutures, le tuyau est retiré de mon nez. Ensuite, questionné pour vérifier l'état de ma mémoire. Je peine à répondre. Ils parlent tous comme si je n'étais pas là, c'est très désagréable. Je découvre l'étendue des dégâts. La rupture de la rate qu'ils ont dû retirer, deux côtes cassées, la fracture du poignet, les points de suture sur le visage et à différents endroits... entorse du genou. Bref, je suis dans un sale état, mais en vie.

À peine le dernier interne franchit la porte qu'un petit bonhomme se précipite en roulant dans la chambre, poussé par une infirmière. Il grimpe sur mon lit pour s'asseoir à côté de moi et me glisse sur le torse un morceau de tissu rouge.

– Tiens, c'est une cape de super-héros ! Tu sais, c'est toi le plus fort, alors je

crois que tu as le droit d'en avoir une comme la mienne.

– Merci, Ben, dis-je dans un murmure éraillé. Je suis touché, c'est très gentil de ta part et je suis très, très, heureux d'en avoir une, car j'espérais depuis bien longtemps avoir le droit de porter une cape comme celle-ci.

Son sourire s'agrandit, traversant son petit visage de part en part. Ces quelques mots ont été difficiles. Cet effort était important pour le rassurer.

Quelques secondes s'écoulaient avant que la porte du service ne s'ouvre à nouveau. Béa, intimidée, vient chuchoter quelque chose à l'oreille de notre fils. Celui-ci acquiesce en s'accrochant au cou de sa mère qui l'aide à redescendre de son perchoir. Ils partent en promettant de revenir très vite. D'autres personnes voudraient me voir. Je me sens de nouveau épuisé et une furieuse envie de dormir me saisit. Quand le battant se ferme, je n'ai pas la force de soulever mes paupières. Des lèvres humides se posent sur ma joue, une voix écorchée par la douleur me parvient.

– Bonjour, mon chéri, c'est Maman.

Béa

Il est bientôt le moment de quitter l'hôpital. Après quarante-huit heures de surveillance et la visite du psy, nous sommes aptes à rentrer chez nous. Il me tarde de me blottir sur mon canapé avec Ben, déguster une tasse de chocolat chaud devant ses films qui commençaient à me sortir par les trous de nez. Que je ne me lasserai jamais d'écouter et de voir. Finalement, ils n'ont qu'une signification pour moi : le retour de Ben à la maison, en sécurité.

Mes parents ont fini par accepter de ne pas s'incruster. Comment leur annoncer gentiment que je ne les supporte pas plus de quelques heures ? Qu'entendre rabâcher que ceci n'est pas à sa place, que cela devrait être fait comme ça... m'insupporte au plus haut point ? Diplomate, j'ai trouvé les mots et ils ont accepté. La condition étant que Sofia et Allan passent régulièrement et que dimanche midi ils viennent manger chez moi. Ils amèneront tout ce qu'il faut, bien sûr !

Ben est débordant d'énergie, il repart avec une multitude de cadeaux, des dessins, des peluches. Bref, de quoi renouveler le stock à la maison. Et d'oublier son compagnon de nuit qui a disparu, cette peluche qui le rassurait souvent quand un cauchemar venait le réveiller. Je ne suis pas repassée voir Jérémy. Ses parents ont de nombreuses choses à lui dire, quelques années à rattraper.

– Maman, est-ce que je peux amener un dessin à Jérémy avant de partir ?

– Non, Chéri, tu ne peux pas. Il se repose et il n'est pas seul. Il ne faut pas le déranger. On reviendra, si tu veux.

La moue triste qui se dessine sur son visage me peine. Je ne veux pas couper une conversation qui pourrait régler bien des choses entre un fils et ses parents. J'ai pu échanger avec sa mère. Je comprends la tristesse qu'elle a ressentie après la disparition de ses enfants et, surtout, après la découverte du corps meurtri de leur fille, décédée à cause de la violence d'un homme. Après ça, plus rien n'a été pareil pour eux. Ils ont dû gérer la perte d'un enfant et la

fuite d'un second. En quelques heures, ils se sont retrouvés seuls, amputés de la plus grosse partie de leur cœur. Ils portent cette responsabilité depuis des années. Plus de dix ans de souffrance et de peine. Ils ont aujourd'hui la chance de revoir leur fils, alors qui serais-je pour les en empêcher après ce que je viens de vivre ?

– Dis-moi, Bonhomme, intervient l'infirmière, si tu veux bien me le confier, je lui amènerai tout à l'heure quand j'irai le voir pour ses soins. Tu es d'accord ?

– Oh oui, génial ! Merci, Madame.

– Rosalyne, Bonhomme, tu peux m'appeler Rosalyne.

Il s'approche d'elle, lui tend la feuille qu'elle récupère entre ses doigts et en profite pour déposer un rapide baiser sur sa joue. Les siennes s'empourprent aussitôt. Un sourire gêné apparaît. Nous nous regardons toutes les deux et rions.

– Il y a bien longtemps que je n'ai pas suscité tant de rougeurs sur le visage d'un beau jeune garçon, je suis flattée, ajoute-t-elle en quittant la pièce.

Nous partons main dans la main rejoindre Allan qui nous attend sur le parking. Ben refuse de grimper dans son fauteuil, il veut marcher : les super-héros n'ont même pas mal. Je l'installe à l'arrière du véhicule, puis me glisse devant.

– C'est parti ! On rentre à la maison, s'exclame mon ami.

Nous roulons presque une heure avant d'arriver chez moi. Nous sortons Ben, accompagné de sa nouvelle panoplie. Il accepte qu'Allan le porte ; finalement, c'est très douloureux de marcher.

Nous sommes accueillis par les petits cris de Rose, ravie de voir son copain de retour à la maison. Très vite, elle se jette sur lui et le traîne dans le salon pour jouer. Sofia essuie une larme, discrètement, sur sa joue, en les voyant ainsi. Elle vient à ma rencontre et me prend dans ses bras.

– J'ai eu si peur de le perdre lui aussi, glisse-t-elle à mon oreille.

Je la serre en retour, émue de ses mots, de ses gestes, de son amitié profonde. Nous sommes une belle et grande famille, je comprends que je n'étais pas la seule à souffrir de cette situation.

– Vous restez manger avec nous ? je demande aux Mercier.

Ils me sourient, acquiescent. Nous nous installons sur le canapé, une bouteille de vin et trois verres devant nous. Un silence réconfortant s'immisce. Allan finit par se lever au bout d'un moment, pour se rendre dans la cuisine.

– Comment tu te sens ? me questionne Sofia.

– Je suis épuisée, soulagée, heureuse, triste, en colère. Je suis... Je ne sais pas le mot pour le définir. Ces deux dernières nuits à l'hôpital, je n'ai quasiment

pas fermé l'œil. J'ai regardé Ben chaque seconde, observant sa poitrine se lever et s'abaisser tranquillement alors qu'il dormait. Je m'en veux, si tu savais à quel point je m'en veux de n'avoir rien vu venir. J'aurais dû protéger mon fils, j'aurais dû comprendre que ce type était mauvais, malade, dangereux. Tu te rends compte qu'il a tué une femme, il aurait pu...

Un sanglot m'étouffe, les larmes coulent à profusion sur mon visage. Je laisse ma colère sortir. Les enfants sont à l'étage et jouent. Sofia s'approche, me prend la main qu'elle serre. Elle pose sa tête sur mon épaule.

– Il va bien, murmure-t-elle, il est là avec nous et c'est le principal. Grâce à Jérémy, il va bien. Il lui a certainement sauvé la vie.

– Je sais, s'il ne l'avait pas trouvé...

– Tu vas lui dire ? Lui présenter son père ?

– Bien sûr, mais j'ai peur. J'ai peur, car quand il partira, Ben sera malheureux et je ne veux pas. J'ai peur de ce que je vais ressentir, moi aussi.

Je ferme les yeux un instant. Je suis terrifiée par l'avenir. Si j'ai compris une chose, c'est que Jérémy a toujours été là, dans mon cœur. Mon amour pour lui n'a jamais disparu. Alors qu'il se trouvait au bloc, que sa vie était suspendue à la réussite d'une opération, j'ai cru mourir moi aussi. S'il ne s'était pas réveillé, une part de moi serait morte avec lui, à jamais. Jusque-là, j'avais perdu ma moitié, je risquais à cet instant de ne plus jamais la retrouver.

Nous passons la soirée tous les cinq, dans une ambiance chaleureuse. Allan et Sofia partent juste après le repas, avec Rose qui bâille fortement. Je porte Ben dans sa chambre. Il est épuisé et les antidouleurs l'ont assommé. Je lui raconte une histoire, puis le borde. Je l'embrasse un millier de fois, ce qui le fait rire. Après un câlin bien plus long que d'habitude, je me dirige ensuite dans ma chambre, exténuée. Allongée sur mon lit, je contemple le plafond. Les images ressurgissent. Voir le petit corps de mon fils s'effondrer au sol, à l'orée de la forêt, restera à jamais gravé dans ma mémoire. Tout comme celui ensanglanté de son père, sur ce brancard, alors qu'un homme lui prodiguait un massage cardiaque. J'ai l'impression d'entendre encore chaque son, chaque mouvement, cri...

Un léger couinement me parvient. Mon cœur palpite à tout rompre, mes membres tremblent. Qu'est-ce que c'est ? De nouveau, la même chose, un peu plus longue, cette fois : une plainte douloureuse. Je bondis de mon lit et fonce dans la chambre de Ben. Il est recroquevillé sous sa couverture, les traits de son visage crispés. De petits bruits, qui me coupent le souffle, passent la barrière de

ses lèvres. Il s'agite, remue dans tous les sens. Je me précipite vers lui. Je m'allonge à ses côtés. Le prends dans mes bras. Le berce. Lovés ainsi, l'un contre l'autre, il se détend. Sa main agrippe le col de mon haut. Je reste là, mes lèvres contre son front. J'inspire, me remplis de son odeur, de lui.

– Doucement, mon petit chat, tout va bien, je suis là.

Je commence à murmurer la berceuse que je lui chantais quand il était encore bébé. Je sens ses muscles se détendre, ses gémissements s'apaiser. Sa respiration se calme. Son nez se colle dans mon cou. Il dort. Je sens le poids de la fatigue m'envelopper et je sombre à mon tour, le corps de mon bébé contre le mien, en sécurité.

Le reste de la semaine se passe de la même façon. Chaque nuit, Ben se couche, cauchemarde et finit par rejoindre Morphée, apaisé, blotti dans mes bras. Une infirmière vient le matin pour les pansements de ses pieds. Quotidiennement, il joue et demande des nouvelles de Jérémy. Je ne suis pas retourné à l'hôpital, je n'arrive pas à lâcher la main de mon fils. Tous les jours, je reçois des informations par Sylviane. Il a quitté le service des soins intensifs, intégré une chambre, seul. Peter est arrivé, égal à lui-même. Il passe son temps à faire le pitre et drague toutes les jeunes et jolies infirmières. J'ai aussi des appels de Rosalyne qui me donne des renseignements sur l'état de Jérémy. Il commence à aller mieux, il reste éveillé de plus en plus longtemps. Tous les risques sont écartés. Il lui faudra du temps pour revivre à nouveau comme avant, il le pourra, j'en suis certaine. Sa dernière phrase avant de raccrocher m'a touchée en plein cœur.

– *Il va mieux vous savez, enfin je veux dire, physiquement il va mieux. Son cœur est comme le vôtre, amputé. Il lui manque son autre partie pour battre à nouveau correctement. Il a besoin de vous, tout comme vous avez besoin de lui.*

J'ai coupé la communication avec la conviction que je devais le voir. Bientôt, il rentrera chez ses parents pour sa convalescence.

Jay

Une semaine. Une putain de semaine que je suis dans cette chambre, allongé sur ce lit et je n'en peux plus. Je suis entouré certes, mais je veux sortir d'ici. Mon père et ma mère viennent chaque matin, suivis à midi par Peter qui s'installe dans un fauteuil et reste jusqu'à la fin des visites. Je n'ai jamais vu autant d'infirmières que quand il est présent. Un vrai défilé de pintades. C'est vrai, ça piaille, ça roucoule, ça rit bêtement à chaque blague idiote de mon ami. Et lui, il siège là, fier de son succès, un coq au milieu de sa basse-cour.

Nous avons longuement parlé, avec mes parents. Nous avons versé une quantité incroyable de larmes. Leurs mots, leur peine, leur amour ont réussi à colmater une des nombreuses brèches qui occupait mon cœur. Quand je le pourrai, j'irai sur la tombe de Sarah. Je n'étais pas là pour ses obsèques, j'ai besoin de lui dire adieu.

Dans deux jours, je pourrai rentrer. N'étant absolument pas autonome dans mon fauteuil, je vais devoir habiter quelques semaines chez eux. Je ne peux pas dire que j'en suis ravi, il y a si longtemps que je vis comme je le veux, je ne suis pas certain de supporter d'avoir ma mère sur le dos H24. Rien qu'ici, je trouve cela limite, j'ai l'impression d'avoir trois ans dès qu'elle entre dans la pièce. Je peux comprendre ce besoin qu'elle a de s'occuper de moi, de me mater. Faut tout de même avouer que c'est sacrément agaçant.

– Salut, mon poulet ! s'exclame Peter en pénétrant dans ma chambre. Comment tu vas aujourd'hui ? T'es toujours aussi moche !

– Salut ! T'es toujours aussi con, toi !

Il se met à rire en acquiesçant. Ce qui me tire une moue amusée. Il s'affale comme chaque jour sur son fauteuil installé face à la porte.

– Bon alors, on en est où ? Tu as une date de sortie ?

– Oui, j'ai vu le médecin ce matin, je peux partir après-demain. Il faudra

une surveillance à la maison, avec une infirmière qui viendra chaque jour pour les soins. Je reviens dans une semaine vérifier comment ça évolue. Je dois rester le plus tranquille possible, repos, repos, repos. De toute façon, je vois pas comment je pourrais faire autrement avec ce plâtre au bras et l'attèle au genou, grogné-je.

– Tu es de bonne humeur à ce que je vois !

– Oui, je suis... merde, elle est pas venue depuis qu'elle a quitté l'hôpital avec Ben !

– Et c'est ça qui te met de si mauvaise humeur ? Je pensais pas que tu étais atteint à ce point !

– Ta gueule, Peter !

– Hum, OK !

Il me fixe un long moment, silencieux, jusqu'à ce qu'une de ses groupies entre, déjà à moitié hystérique. Le spectacle commence. Pas besoin de télé, je suis immergé dans une émission débile comme il en passe tant à l'écran. Je finis par sombrer entre deux piailllements. Ces foutus cachets ne m'aident pas à rester éveillé bien longtemps ; seul avantage, je n'assiste pas à ce show.

Le bruit de la porte me tire des profondeurs d'un sommeil houleux. J'ouvre les yeux pour voir mon pote entrer. Il a les joues rouges, les cheveux en bataille, un sourire débile sur la tronche. Je crains le pire !

– Peter ? Tu étais où ? Tu as fait quoi ? demandé-je, suspicieux.

– Oh, mon poulet, je t'assure que tu ne veux pas savoir. Si ça peut te rassurer, il s'agissait d'un acte de charité, ajoute-t-il en éclatant de rire.

Il est ingérable, c'est pas croyable !

Nous discutons un moment. Il me donne des nouvelles des garçons, nous regardons un de leur concert sur son ordinateur. Je me suis interrogé sur la suite, comment est-ce que je pouvais reprendre après ma fracture au poignet ? Est-ce que je voulais repartir dans cette vie-là ? Le label a accepté que nous fassions une pause. En même temps, nous n'avons pas le choix. Je suis incapable de me déplacer correctement et encore moins de jouer de la guitare. Mon ami reste encore quelques jours, puis va repartir suivre le groupe. Il fera les interviews en notre nom. J'espère juste que tout cela ne foutra pas tous nos projets en l'air, enfin surtout ceux de mon ami, car de mon côté, j'ai des choses plus importantes à gérer.

Un pincement au cœur me provoque une douleur dans la poitrine quand je pense à Béa et Ben. J'ai besoin de les voir. J'ai besoin de savoir que tout va bien pour eux, qu'ils ont pu reprendre leur vie, comme avant. Mon acolyte semble lire

les questions silencieuses qui m'envahissent. Son regard accroche le mien.

– L'autre tordu a été arrêté.

Le temps me semble figé. Une nuit de plus, puis une journée. La sortie approche, plus que quelques heures. Je suis heureux de partir, et, en même temps... je ne sais pas, il y a comme un petit quelque chose qui m'empêche de profiter de cette bonne nouvelle.

Il est deux heures du matin, mes yeux sont grands ouverts. Le sommeil ne vient pas. Rosalyne, la gentille infirmière, entre. Quand elle voit que je ne dors pas, elle s'installe près de moi. Je sais qu'elle a régulièrement Béa au téléphone. J'ai envie de lui demander plus d'informations. Quand je lui pose des questions, elle me répond invariablement : « Du temps, jeune homme, du temps. » Alors, OK, je veux bien, mais c'est long quand même. Je pense que cette femme prend un malin plaisir à me voir ainsi, alangui, frustré.

– Rosalyne, si je vous questionne, est-ce que vous pouvez éviter de me dire qu'il faut du temps ? Parce que je crois que je ne supporte plus cette phrase, elle va finir par me coller de l'urticaire.

– Que voulez-vous savoir, jeune homme ?

– Comment vont-ils ?

– Ça va, ils vont bien. Enfin, ils essaient ; elle vous ressemble beaucoup d'ailleurs. Elle ne sait pas comment avancer. Elle a besoin de vous et, en même temps, elle se sent terrifiée. Ben commence à mieux dormir, les cauchemars s'espacent petit à petit. Il passe chaque nuit dans les bras protecteurs de sa mère.

– Elle, qui la protège ? Je dois la voir.

– Je sais, je sais. Soyez patient, elle viendra.

– Vous ne pensez pas que c'est à moi d'y aller ?

– Je crois que vous avez fait le premier pas, à elle de l'accepter et d'effectuer le sien dans votre direction. Patience, jeune homme, finit-elle avec un clin d'œil malicieux.

Elle quitte la chambre, me laissant seul avec mes pensées. Je ne ferme pas l'œil. Quand le soleil apparaît, je profite de ses couleurs roses, orangées...

En milieu de matinée, alors que je suis assis sur mon fauteuil roulant, prêt à partir, la porte s'ouvre. Il était temps que mes parents arrivent, je crois que je suis au bout et que je ne peux plus supporter cette pièce. C'est le médecin. Décidément, ce début de journée n'en finira jamais. Il me donne les dernières recommandations, les prescriptions, pansements, médicaments... Une infirmière

viendra chaque jour pour les différents soins. Je l'écoute me répéter encore et encore la même chose. C'est bon, j'ai compris, je suis pas complètement débile ! Quand il sort, j'expire et commence à grommeler un peu fortement.

– Ça me gonfle, il faut que je me casse ! Putain, ils vont arriver, oui ? C'est pas possible d'être aussi longs !

Je n'entends pas tout de suite le petit bruit à la porte. Quand elle finit par s'ouvrir, je me tourne, prêt à râler. Sauf que ce ne sont pas mes parents qui sont là. La tête d'un petit bonhomme apparaît, un léger sourire dessiné sur son visage. Je sens mon cœur accélérer, il tape dans un rythme effréné contre ma cage thoracique, près à sortir de ma poitrine. J'aimerais bondir, le saisir dans mes bras, le serrer le plus fort possible.

– Je peux entrer ou tu es trop en colère ? Parce que je t'entendais quand tu parlais fort.

– Non, Ben, viens, je suis désolé, c'est juste que j'en ai marre d'être ici, j'ai envie de partir le plus vite possible.

Il s'approche et vient tout près de moi. Je suis si heureux de le voir et surtout de constater par moi-même qu'il va bien. Il me tend un tas de feuilles sur lesquelles il a dessiné des super-héros dans tous les sens, montrant leurs exploits. Il m'explique que sur certains, c'est lui, sur d'autres, moi. Je suis ému, touché de la place qu'il me donne alors qu'il ne sait pas qui je suis réellement. Un autre mouvement, et cette fois, c'est Béa. Quand nos regards s'accrochent, j'ai l'impression de respirer pour la première fois depuis des jours et des jours. Dans ses yeux, il y a une lueur nouvelle, elle brille d'un feu que je n'avais pas vu depuis si longtemps, peut-être même encore plus intense.

– Tu es prêt ? me demande-t-elle.

– Je... oui. Mes parents vont arriver, je réponds tristement.

Je ne veux pas partir loin d'eux. Je suis en vie quand je suis auprès d'elle. Ses yeux se remplissent de larmes. Elle s'approche d'un pas décidé, pose ses mains sur les poignets de mon fauteuil.

– Très bien, on y va ! s'exclame-t-elle.

Béa

Je ne sais absolument pas ce qui me prend. Tout a commencé ce matin. Ben s'est levé, il est venu me retrouver dans la cuisine, et avec ses petites mains sur ses hanches, sa tête haute, il m'a fixée et asséné le plus sérieusement du monde :

– Maman, aujourd'hui on va voir Jérémy.

Mon cœur a percuté ma poitrine un peu trop fort. Je lui ai souri, j'ai accéléré la cadence, mue par une volonté que je ne contrôlais pas. Je ne l'explique pas vraiment, c'est une évidence, une réalité en pleine tête, un tsunami dans tout mon être. Nous avons rapidement déjeuné, enfilé les premiers vêtements qui nous sont tombés sous les mains, puis nous avons grimpé en riant dans la voiture. Nous sommes là maintenant, mes doigts empoignent le fauteuil du père de mon fils qui me regarde avec des yeux grands comme des soucoupes. Ben trépigne, tape dans ses mains, trop heureux de voir ce qui se profile.

– Béa ? On va où ? me demande Jérémy, surpris.

– Chez moi !

Mais qu'est-ce que je fous ? Je suis totalement dingue. C'est ça, je suis complètement dingue, car je refuse de vivre un jour de plus loin de lui. Tout va trop vite ? Peut-être. Je crois surtout que je ne veux plus perdre de temps. Il est mon autre et j'ai failli ne jamais le revoir, définitivement. Il s'en ira demain ? Certainement. Il me maltraitera le cœur à nouveau ? Je le sais. Je ramasserai les morceaux plus tard. Il repartira sur les routes de France, peut-être bien plus loin, et je resterai ici, l'âme meurtrie. Là, tout de suite, rien ne peut être autrement. Je me fous des conséquences.

– Mais...

– Tais-toi ou je vais réaliser ce que je fais et partir en te laissant là !

– Oh non, Maman, on va à la maison ! Oui, je suis trop content ! Allez, vite on s'en va, on l'amène avec nous ! crie Ben.

Il ne m'en faut pas plus pour charger le sac sur les genoux de celui qui

détient mon autre moitié, la partie que je cherche en vain depuis si longtemps. Quand nos regards se croisent, nous comprenons tous les deux que ce ne peut être autrement.

En sortant, nous tombons nez à nez avec Sylviane. Quand elle nous voit, la surprise se dessine sur ses traits marqués par le temps et la peine. Elle nous observe tour à tour, pose ses yeux sur Ben qui lui adresse un énorme sourire.

– Eh, tu sais, lui dit-il, tu peux aller à ta maison parce qu'on amène Jérémy avec nous. Il vient à ma maison et je vais bien m'occuper de lui. Bon, si tu veux, tu peux venir le voir, hein !

Sylviane éclate de rire, une larme au coin de l'œil. Elle se penche à hauteur de Ben, prend ses deux petites mains dans les siennes.

– Oh, j'ai toute confiance, je sais que tu vas bien t'occuper de lui. Je veux bien accepter ta proposition, je vous rendrai visite très bientôt avec ton... enfin avec Jacques.

Elle dépose un petit baiser sur sa joue, fait de même avec son fils, puis vient me prendre dans ses bras.

– Merci, murmure-t-elle à mon oreille. Filez avant que je change d'avis et que je le ramène chez moi !

– Vite Maman, vite, cours, s'esclaffe Ben dans les couloirs en réponse aux mots de sa grand-mère

Nous rions de concert et nous partons à grande vitesse. Nous avons à peine le temps de croiser le regard mutin de Rosalyne, qui sort du bureau des infirmières.

Après avoir reculé le siège passager à fond, nous installons Jérémy dans ma voiture. Avec sa jambe dans l'attelle et son bras dans le plâtre, il lui faut de la place. Je me penche au-dessus de lui pour attacher sa ceinture. Je sens son souffle effleurer ma peau. Je ferme les yeux un instant, je déglutis bruyamment. Sa main valide se pose sur la mienne qu'il caresse délicatement. Il effleure ma joue de ses lèvres, puis s'approche de mon oreille. Le frisson qui me traverse est saisissant, perturbant. En réalité, je crois qu'il détient mon âme, mon cœur, mon corps et chaque petite particule de l'air que je respire.

– Merci, Béa.

Je me redresse et file sans réfléchir me caler derrière le volant. Je m'y accroche comme à une bouée de sauvetage. Cela me permet de ne pas montrer à quel point je tremble. Ben est attaché, tout euphorique de cette escapade inattendue.

Nous roulons jusqu'à la maison dans un silence rassurant. Mon fils s'endort

rapidement. Pas besoin de mots, nous savons parfaitement ce que nous faisons. Parfois, la vie est ainsi, elle nous oblige à arrêter de réfléchir. Elle vous met devant le nez la vérité, et la nôtre se trouve ici... Tous les trois, enfin réunis.

Nous arrivons enfin, mon fils se réveille avec un sourire accroché au visage qui ne le quitte pas depuis la sortie de l'hôpital. Ben m'aide à sortir les affaires du véhicule. J'ouvre le coffre pour en extraire le fauteuil. Je percute qu'il ne pourra pas monter les deux marches devant la porte. Jérémy descend de la voiture et se tient debout, s'y adosse un instant. Je le regarde, embêtée, réfléchissant à la meilleure technique. Il ne peut pas venir en sautant sur un pied, c'est bien trop dangereux après l'opération qu'il a subie. Il finit par s'installer dans le fauteuil que je pousse jusqu'au bas du perron. Nous restons plantés là comme des idiots. Notre fils nous rejoint et nous observe. Je lui montre en pointant mon doigt vers les marches, puis en indiquant notre blessé.

– Oh, c'est pas grave, on va l'aider ! s'exclame-t-il, sûr de lui.

Je soutiens Jérémy pour se lever. Il se met en appui sur moi. Ben se positionne du côté valide et lui tient la main en souriant. Mon cœur bondit, effectue des saltos dans tous les sens de voir la complicité naissante entre eux. Mon palpitant est devenu un trampoline à émotions. Jérémy avance, grimace et finit, tant bien que mal, par arriver face à la porte.

– Si seulement je pouvais utiliser des béquilles, fait chier !

– Oh, hoquette mon fils en mettant sa main devant la bouche.

Je le regarde, prête à éclater de rire, puis son père comprend son erreur ; avant qu'il n'ait le temps de s'excuser, Ben intervient :

– Ohlala, attention, parce que tu sais, ici, quand on dit un gros mot, on doit ranger sa chambre. Et tu sais quoi ? Même si elle est rangée, faut la ranger, c'est un peu bizarre, hein ?

Nous rentrons tous les trois dans la maison en riant. J'aide Jérémy à s'installer dans le canapé, puis file préparer le repas dans la cuisine. Je l'écoute discuter, rire avec Ben. Jamais je n'aurais cru vivre ça un jour. Cette journée est vraiment surprenante. Ils s'entendent à merveille, ils se ressemblent énormément. Suis-je stupide ? Irréfléchie ? On s'en fout, non ? On a qu'une vie. Ces derniers jours, j'ai cru perdre mon fils et son père. Mon amour, mon seul et unique amour.

Quand l'infirmière arrive, mon fils s'empresse de lui présenter notre invité. Il lui demande si c'est elle qui viendra pour leurs soins à tous les deux. Lui se trouve en fin de traitement, ses pieds vont beaucoup mieux. Les blessures se

voulaient finalement assez superficielles.

Elle le regarde avec tendresse.

– Bon, comme tu es mon patient préféré, je veux bien, et puis comme ça, je pourrai continuer à te voir.

Ben est très heureux, il sourit en montrant toutes ses dents – enfin, moins celle qu’il a perdue il y a deux jours. De mon côté, je vais pouvoir profiter encore un peu de la maison, de mon fils et de son père. Je ne reprendrai le travail qu’en début de semaine prochaine. En attendant, Jessica me remplace, ravie de cette nouvelle expérience.

Quand l’heure du coucher arrive, je grimpe à l’étage pour mettre Ben au lit. Je lui lis son livre préféré, l’embrasse un millier de fois. Il rit aux éclats ; que j’aime ce son.

– Chéri, demain je te raconterai une autre histoire, je murmure alors qu’il s’endort. Je te raconterai ton histoire et je te présenterai quelqu’un.

Je dépose un dernier baiser sur son front et le borde. Quand je me glisse dans l’embrasure de la porte, sa petite voix me parvient.

– Je t’aime plus que le monde, Maman.

– Oh, moi aussi, mon chat, je t’aime plus que le monde.

Je suis épuisée. Je descends rapidement ranger les quelques affaires qui traînent et vérifier si Jérémy a besoin de quelque chose pour la nuit. Il la passera sur le canapé, je n’ai pas de chambre d’ami au rez-de-chaussée, et avec sa jambe, grimper au premier est impossible. Quand je parviens à hauteur de son lit de fortune, je le découvre endormi. Un léger sourire prend naissance sur mon visage. C’est tout de même bizarre de le voir ici. J’aimerais me blottir dans ses bras, mais... Nous avons tant de choses à nous dire avant.

Je file à l’étage prendre une douche et me coucher. Je sais que je serai rapidement réveillée par les cauchemars de Ben.

Un bruit sec me fait sursauter. Je m’assieds précipitamment sur le lit, le cœur battant à tout rompre, cherchant d’où cela provient. Je me lève. La porte de mon fils est fermée, rien par ici. Je descends vérifier que notre invité n’a pas de problème. Quand j’arrive à sa hauteur, mon cœur explose. Ben est blotti dans les bras de son père. Il dort profondément, son doudou serré contre sa poitrine. Son doudou qui avait disparu au plus grand dam de mon petit héros. Jérémy a les yeux ouverts, il me sourit tendrement. Une larme roule sur ma joue, c’est lui qui a ramené ce petit morceau de tissu que Ben garde depuis qu’il est tout petit.

Émue, je m'installe sur le fauteuil face à eux. Quelques minutes passent avant que mes paupières ne se ferment.

Jay

Le soleil pointe son nez à travers la fenêtre. Je n'ai pas fermé l'œil après que Ben est arrivé auprès de moi. Je dormais profondément quand une petite main s'est posée sur mon épaule et m'a légèrement remué.

– Jérémie ? a-t-il chuchoté.

– Hum, ai-je grogné.

– J'ai fait un cauchemar, j'ai un peu très peur.

J'ai soulevé mes paupières pleines de sommeil et j'ai vu le petit visage triste de mon fils. Je me suis alors reculé au fond du canapé pour qu'il s'installe auprès de moi.

– Ça t'arrive souvent ?

– Toutes les nuits... Quand il fait noir, c'est comme si j'étais encore dans la cabane tout seul et qu'il allait arriver pour me crier dessus.

– Il ne viendra plus, Bonhomme. Plus personne ne te fera du mal, je te le promets. Je te protégerai toujours. Mais attends, est-ce que tu veux bien chercher dans mon sac qui est posé juste là ?

Ben intrigué s'est alors exécuté, une petite exclamation a jailli d'entre ses lèvres quand il a sorti son doudou. Il m'a regardé les yeux pétillants, j'avais l'impression d'y voir son cœur se refléter.

– Comment tu as fait ? Je l'avais perdu ! Le méchant, il l'avait volé.

Comment lui expliquer que c'est ce petit morceau de tissu qui m'a permis de m'accrocher à la vie ? Comment avouer que je ne comprends pas tout cela ? Pendant la lutte, le doudou de Ben est tombé de la poche de l'autre malade, et malgré le brouillard qui obscurcissait ma vue, j'ai compris, je l'ai saisi et ne l'ai plus lâché.

– Merci. Tu sais je crois que toi aussi tu es un super-héros.

Il s'est approché, blotti contre moi et a serré contre sa poitrine ce petit bout de tissu.

– Dors maintenant, je suis là.

Il a alors replongé dans un sommeil profond. J’ai inspiré son odeur, soulagé de le savoir ici, heureux de pouvoir entrer dans sa vie. Dans leur vie. Béa est ensuite apparue. Elle s’est installée dans le fauteuil, puis s’est assoupie à son tour. Et moi, je l’ai regardée durant chaque seconde, chaque respiration, chaque battement de cœur.

Ses paupières se soulèvent et ses yeux, encore endormis, s’arriment aux miens. Ben dort toujours profondément. Je lui adresse un sourire tendre qu’elle me rend.

– Comment vas-tu ? chuchote-t-elle. Tu as pu te reposer un peu ? Tu n’as pas mal ? Tu as besoin de quelque chose ?

– Tout va bien, ne t’inquiète pas.

Elle se lève pour prendre Ben, je l’en empêche. Elle comprend, file à la cuisine pour, je suppose, préparer le petit-déjeuner. Je tuerais pour un vrai bon café. Celui de l’hôpital était pire qu’un jus de chaussettes. Elle revient un moment après, avec un plateau chargé qu’elle pose sur la table basse. Le bruit réveille Ben. Il commence à gesticuler. Une douleur au ventre surgit, me fait grimacer. Béa le voit, se précipite pour sortir notre fils. Ce dernier se laisse glisser au sol et s’assoit.

– Moi, j’ai trop faim, dit-il en bâillant.

Je me redresse sur le canapé, il regrimpe pour s’installer à côté de moi.

Un bruit à la porte, suivi d’un jappement, nous surprend. Ben se précipite pour ouvrir. Le chien se jette sur lui et il tombe au sol. L’animal lui grimpe dessus, le lèche sur tout le visage. Allan apparaît juste derrière, l’attrape par le collier et l’envoie se coucher. Tête basse, petit couinement mécontent, il file se mettre dans un coin du salon.

– Coucou, Tonton, regarde, regarde, viens voir qui est là.

L’homme entre en souriant ; quand il me voit, son expression devient encore plus amusé. Il s’installe dans le fauteuil et demande à Ben d’aller se préparer.

– On va sur le bateau ? questionne-t-il, euphorique.

– Absolument, répond Allan.

Mon fils disparaît en hurlant et en sautant dans tous les sens. Le regard du meilleur ami de Béa se fixe sur moi ; il devient beaucoup plus sérieux, presque effrayant.

– Tu sais, commence-t-il sur un ton grave, tu as de la chance, parce qu’il y a

encore une petite dizaine de jours, je t'aurais bien pété la gueule ; finalement, tu es un mec bien. Une chose quand même, ne leur fais pas de mal sinon tu me trouveras sur ton chemin.

J'acquiesce en déglutissant difficilement. Il est sacrément flippant quand il s'y met.

Béa revient avec le café, embrasse son ami sur la joue. Leur complicité est belle à voir. On dirait un frère et une sœur, unis contre vents et marées. Je ressens un petit pincement au cœur en pensant que j'aurais pu, un jour, vivre la même chose avec Sarah si...

Allan explique à Béa qu'il aimerait emmener Ben faire du bateau pour lui changer les idées ; il le ramènerait en fin d'après-midi. Elle accepte et je me dis que c'est très certainement une bonne chose. Nous avons tant de choses à nous confier l'un à l'autre, à nous expliquer.

Quand les navigateurs partent un silence gêné s'installe.

– Je t'ai entendue, j'interviens tout à coup.

– De quoi ?

– Quand j'étais endormi, après l'intervention, tu es venue me voir. J'ai entendu ta voix, j'ai senti ta peau, ton souffle, tes lèvres. J'ai senti mon cœur se reconstruire. Quand tu es près de moi, il reprend un rythme normal, son tempo est celui de la vie. Depuis toutes ces années, je ne vivais pas, je survivais. Un pied dans le monde des vivants, un autre dans celui des morts. Quand je suis parti, je souhaitais vous protéger. Je sais, c'était absurde, je me trompais, mais... À ce moment-là, je pensais que j'apportais le mal, que à cause de moi tout allait de travers. J'étais convaincu que si je retrouvais Sarah, alors je pourrais vivre. Ce jour-là, quand mon téléphone a sonné, j'y ai cru, j'y ai vraiment cru. Quand mon père a prononcé ces mots, quand il a annoncé qu'ils avaient retrouvé son corps, j'ai su que la responsabilité de ce malheur m'incombait. Si je lui avais donné ce dont elle avait besoin, elle ne serait pas morte. Je n'étais pas à la hauteur, je n'avais pas pu la protéger, la retrouver. Comment pouvais-je vous protéger vous ? C'était moi, le danger.

– Tu n'y étais pour rien. Mais en partant, tu as tué une partie de mon âme. Tu as emmené avec toi ce qui me permettait d'exister, d'aimer. Heureusement, il me restait la plus belle partie de nous, Ben, que j'ai aidé à grandir coûte que coûte. C'est lui qui m'a obligée à avancer, qui m'a obligée à aller de l'avant. C'est notre fils. Si tu savais comme je t'ai détesté. Tu n'étais pas là quand il avait mal, tu n'étais pas là pour son premier pas, sa première dent, son premier bobo, cauchemar... toutes ses premières fois, il n'y avait personne, que moi.

– Je suis tellement désolé, je ne pourrai jamais me faire pardonner, je ne pourrai jamais rattraper ce que j’ai perdu. Béa, je ne veux plus partir. Ma vie n’est rien si vous n’y êtes pas. Putain, cette nuit, quand il est venu se blottir contre moi, j’ai cru mourir de trop aimer !

– Jérémy, je...

– Ne dis rien, s’il te plaît. Je ne suis pas prêt à entendre que tu ne veux plus de moi, que je n’ai pas ma place ici.

– Jérémy, tu peux te taire ?

Elle se lève, vient vers moi, ses yeux chocolat fixés dans les miens. Quand elle arrive à ma hauteur, elle se laisse tomber à genoux. Ses mains encadrent mon visage.

– Jérémy, je ne supporterai pas que tu partes, je ne veux plus sentir ce vide, je ne veux plus avoir froid, je ne veux plus être incomplète. J’ai peur, je suis terrifiée à l’idée que tu reprennes ta route. C’est ta vie, ta passion et tu...

– Tu es ma vie, Béa, tu es ma passion, vous êtes mon cœur !

Les larmes roulent sur ses joues, ses paupières se ferment, son front se pose contre le mien. Nos respirations s’accordent. Nos battements de cœur prennent un tempo identique. Nous sommes de nouveau en accord. Nous sommes de nouveau unis. J’ai retrouvé ma moitié, celle qui me permet d’être unique et entier. Nous sommes *nous*.

Mon bras plâtré me gêne pour la toucher. Ma main valide passe dans son dos pour la rapprocher encore. Mes lèvres glissent le long de sa joue jusqu’à venir sur les siennes. Leur douceur me surprend. Quand nos langues se rencontrent et entament une danse tout en sensualité, un feu d’artifice explose en moi. Je suis de retour à la maison, là où est ma place.

Ses mains glissent et passent sous mon tee-shirt qu’elle commence à enlever. Je grimace à cause de la douleur. J’essaie de le dissimuler, je ne veux pas qu’elle arrête. Elle se rend tout de même compte de mon inconfort. Je lui demande silencieusement de continuer. Elle retire son haut, vient s’allonger près de moi. Nos peaux se touchent, se reconnaissent, se connectent. La douleur m’empêche d’aller plus loin. Mon attelle, mon plâtre, mes points, tout est réuni pour nous annihiler toute tentative de nous redécouvrir. Je perçois sa frustration quand j’entends un petit grognement sortir d’entre ses douces lèvres, que je rêve de dévorer.

– Nous avons toute la vie, Béa.

Béa

On a toute la vie.

J'ai envie d'y croire. Ses mots sont venus s'immiscer délicatement au creux de mon être, se blottissant bien au chaud. À cet instant, peau contre peau, je n'ai pas envie de penser à ce qui se passera quand ses blessures seront guéries. Je n'ai pas envie d'envisager son départ.

Ma tête posée contre sa poitrine, son bras valide qui caresse mon dos, je me sens bien, à ma place. Je me relève légèrement pour le regarder dans les yeux. Les siens sont fermés, une expression de bonheur apparaît sur son visage encore bleui par les coups qu'il a reçus. Dans un geste délicat, je caresse sa joue, dessine chaque marque du bout des doigts. Je le redécouvre. Son sourire s'agrandit. Ses yeux se rivent aux miens, j'ai peur de ce que j'y vois, j'ai peur de m'y égarer, de m'y perdre, de replonger. En cet instant, je suis au point culminant. J'ai peur de chuter. J'ai mis si longtemps à gravir les étapes qui me conduisaient à un semblant de bien-être. Ici, je sais que je suis à ma place, cette connexion n'existera jamais autrement qu'avec lui. Ma main descend le long de sa mâchoire recouverte d'une barbe qui lui sied à merveille, glisse sur son cou. Sa pomme d'Adam monte et redescend. Sa veine palpite, fort. *On a toute la vie*, mais mon corps, mû de sa propre conscience, en décide autrement. J'ai besoin de le toucher. J'ai besoin de retrouver chaque creux, chaque vallon. Sentir son cœur battre, accélérer, chercher cette cadence que nous seuls connaissons. Mon ongle passe sur le tatouage dessiné sur son pectoral, suit les arcs des lignes arrondies, des lettres formées. Je sens un sourire naître sur mes lèvres alors que je parcours le tracé de nos initiales.

– Vous avez toujours été avec moi, avoue-t-il d'une voix rauque. À chaque seconde de mon existence. C'est ce qui m'a permis d'avancer. Savoir que vous alliez bien. Le jour où j'ai vu la photo de Ben, Allan et toi, souriants, joyeux, j'ai

eu mal, vraiment, profondément. Et puis, je me suis dit que j'étais heureux, si tu l'étais. La seule chose qui comptait, c'était que vous alliez bien. Moi, je pouvais continuer ma vie de fantôme, ça n'avait pas d'importance.

Je baisse mon visage, embrasse son tatouage, cette marque d'appartenance qui nous lie à jamais. Je dépose une myriade de baisers sur son torse. Je sens naître son érection sous le tissu de son survêtement. Ce besoin de lui, ce besoin de nous est là, il gronde au plus profond de mon être, grandit en une vague qui me submerge, m'emmenant vers ce désir que j'avais enfoui dans les profondeurs de mon âme. Il réveille la femme, celle qui aimait découvrir son corps, aimait jouer avec lui cette musique si particulière.

– Béa, grogne-t-il.

Je relève la tête, le fixe le plus innocemment possible. Il éclate de rire, moi aussi. Je continue mon expédition, usant de gestes très délicats. Je suis consciente de son état, comment faire autrement quand on voit la multitude d'hématomes qui le recouvrent ? Cette plaie recousue sur son flanc... J'embrasse chaque bleu, chaque future cicatrice. J'effleure délicatement les pansements. Je descends encore pour le dévêtir. Il ne peut pas bouger avec l'attelle qui entoure sa jambe.

– Béa, je ne...

– Ne bouge pas, laisse-moi faire.

Je le déshabille, puis me redresse. Mes yeux s'ancrent aux siens, mes mains glissent sur ma peau, ôtant mes vêtements un à un, le plus délicatement possible. Je le sens bouillir, rugir, sa langue passe subrepticement entre ses dents, puis ses mâchoires se resserrent.

– Tu es si belle.

Sa voix est éraillée par le désir. D'une démarche féline, je m'approche, mes doigts courant sur la peau de son ventre, qui se contracte. Je me penche dépose sur ses lèvres un baiser, doux. La main de Jérémy vient se caler derrière ma tête, il me retient contre lui. J'inspire ; je l'inspire, lui.

Je me replace à nouveau contre sa peau. Sans jamais nous quitter du regard, je me glisse sur son sexe dressé. Un état de plénitude m'envahit. Jamais je n'ai ressenti ce sentiment d'être revenue là où je dois être. Nos corps s'unissent, se reconnaissent. Nos âmes s'enveloppent l'une de l'autre pour ne former qu'un seul être, complet et unique. Nous faisons l'amour de la manière la plus délicate, sensuelle, charnelle.

Quand j'ouvre les yeux, difficilement, je constate que je suis toujours blottie

contre Jérémy. Un léger ronflement s'échappe de sa bouche. J'essaie de m'extraire sans le réveiller. Il grogne alors que nos corps se séparent et se rendort aussitôt. J'enfile rapidement ma tenue. Dans la cuisine, je m'assieds un instant pour réfléchir à tout ce qu'il s'est passé. Tout va très vite, je le sais. C'est juste une évidence. Oui, j'ai souffert ; oui, je pourrais le faire payer pour ce qu'il m'a fait subir. N'a-t-il pas déjà réglé ses dettes ? Au final, je sais que je suis incapable plus me passer de lui, depuis six ans je survise, à quoi bon en rajouter ? Nous sommes faits pour être ensemble. Je respire de nouveau, pourquoi voudrais-je vivre sans cet oxygène ?

Une voiture arrive dans l'allée. Surprise, je me dirige vers la fenêtre et découvre un véhicule bleu. Je commence à trembler, mon cœur palpite vite, trop vite. Je vais rapidement réveiller Jérémy pour qu'il enfile son pantalon, manquerait plus qu'en prime j'accueille ces gendarmes avec un homme totalement nu sur mon canapé. Encore endormi, il tente de s'asseoir pour les recevoir. Nous sommes tous les deux inquiets, pour quelles raisons viennent-ils ?

– Messieurs !

– Bonjour, est-ce que nous pouvons entrer ? Nous avons des informations importantes à vous transmettre. On tenait à le faire en personne.

– Bien sûr, je vous en prie.

Ils me suivent jusque dans le salon et saluent Jérémy.

– Bien, c'est une bonne chose que vous soyez là tous les deux, dit un des agents en souriant. On souhaitait vous informer que Monsieur Marnier a été mis en détention, vous ne le reverrez plus. Il sera prochainement jugé pour l'enlèvement de Ben et pour votre agression. Ensuite, il est très probable que la France accepte de le faire extradier au Japon, il y sera jugé pour le meurtre de Miéko, le fait d'avoir caché son corps et fui le pays. Leurs lois ne sont pas très conciliantes, il passera très probablement le reste de ses jours dans une prison de haute sécurité spécialisée dans les troubles psychiatriques.

Nous discutons encore quelques minutes. Ils demandent des nouvelles de Ben. Quand ils partent, un sentiment d'apaisement m'envahit. Je sanglote légèrement et alors que je croise le regard de Jérémy, je fonds littéralement. Un torrent de larmes glisse en continu sur mes joues. Je suis incapable de bouger. Je ne prête pas attention aux mouvements près de moi. C'est seulement lorsque je sens les bras de Jérémy m'entourer que je comprends qu'il s'est levé et qu'il a marché vers moi, malgré la douleur. Il m'entraîne sur le sofa et nous nous y blottissons sans un mot. Un long moment s'écoule ainsi, dans la plénitude. Je finis par me redresser quand j'entends les bruits impressionnants qui résonnent

dans son ventre. Un plateau télé plus tard, une nouvelle sieste dans les bras l'un de l'autre, la visite de l'infirmière, et nous voilà à attendre impatientement le retour de notre fils.

Quand il arrive, il est tout excité, sautant partout. Allan, qui le suit, rit de bon cœur. Jazz jappe comme un fou. Eh bien, ils ont, semble-t-il, passé une très bonne journée ! Mon ami ne s'éternise pas, il doit filer au restaurant.

– Tu sais, sur le bateau, c'était trop bien, j'ai eu très chaud, et y'a une mouette, elle a fait caca sur la tête de Tonton Allan, rit Ben en racontant sa journée à Jérémy.

Ils sont installés dans le salon, côte à côte.

– Et en plus, il le savait pas, alors il a mis sa main sur sa tête, c'était trop dégoûtant.

Je viens m'asseoir face à eux, émue de les voir ainsi. Je crois qu'il est temps de lui dire la vérité.

– Chéri ? Est-ce que tu te rappelles l'histoire que je t'ai racontée de quand tu étais tout petit ?

– Oui, tu as dit que moi aussi, quand j'étais tout petit, j'avais un papa qui avait un très, très grand cœur, et que même s'il m'aimait beaucoup, il avait été obligé de partir très loin. Tu sais, quand même, ça doit être vachement loin parce qu'il est toujours pas revenu, finit-il en s'adressant à Jérémy.

– Il était peut-être perdu, répond son père avec émotion.

– Ah, tu crois ? Il était comme toi, alors ! Mais toi, tu le sais maintenant qui tu es ? Tu es plus perdu !

– Je peux te montrer quelque chose ? demande Jérémy la voix cassée par l'inquiétude.

– Ah oui, je veux, montre-moi ! répond mon fils, tout excité.

Jérémy se lève alors. Je serre les dents, je crois que j'ai plus mal que lui, c'est la seconde fois qu'il le fait. Il se dirige vers son sac et en sort son portefeuille. Il revient s'asseoir à côté de Ben et lui tend une image.

– Oh regarde, Maman, Jérémy il a une photo de toi et moi quand j'étais bébé. Pourquoi tu l'as ? demande-t-il, surpris.

– C'est moi qui l'ai prise et je la garde depuis toujours. À chaque fois que je suis triste, je la regarde et mon cœur se gonfle un peu plus.

– Ah, c'est bizarre ! ajoute Ben en retroussant son petit nez.

– Tu sais que je t'ai dit qu'un jour ton papa reviendrait, je reprends la voix serrée. Que toi aussi, comme les autres petits garçons, tu aurais un super papa ?

– Je crois pas que c'est vrai, tu sais, répond-il tristement.

– Eh bien, en réalité... tu sais... je... essaie d'expliquer Jérémy, hésitant.

Je comprends la peur qui l'envahit, comment révéler, avouer ce secret ? Je décide de venir le soutenir, d'être celle qui viendra lier ces deux êtres qui me sont indispensables.

– Ben, tu vois le super-héros à côté de toi ?

– Oui, Maman.

– C'est ton papa.

Je ne sais pas ce qu'il se passe dans sa petite tête à cet instant. Il me regarde, puis rive ses yeux dans ceux de... son père. Je crois que ce dernier a cessé de respirer. Nous sommes là, suspendus, attendant une quelconque réaction de notre fils. Notre fils, ce simple mot me rend toute chose. Je suis étourdie à cette pensée. Jusque-là, il n'était que MON fils. Et puis, ce moment arrive, cette explosion, ce que jamais je ne pensais pouvoir vivre un jour.

– Rooo, c'est vrai, tu es mon papa ? s'exclame Ben. Pour de vrai ?

– Oui, répond timidement Jérémy.

– Ça veut dire que, en vrai, je suis le fils d'un vrai super-héros trop fort et que, alors moi aussi, je suis un vrai super-héros ?

Nous rions devant ce petit être pour qui la vie vient de basculer en lui offrant ce qu'il attendait depuis toujours.

- Epilogue -

Jay

Six mois plus tard.

Ma valise est prête, à côté de la porte d'entrée. Je patiente en tapotant du pied sur le sol. Ben se trouve à côté de moi, manifestant son impatience de la même façon. Nous vivons tous les trois depuis six mois. Il y a eu des moments plus faciles que d'autres. J'ai dû apprendre à composer avec ce petit garçon qui, depuis sa naissance, n'obéissait qu'à sa mère. Nous avons fait connaissance, et au fur et à mesure, il m'a offert une place.

– Papa ?

– Oui, Bonhomme ?

Je ne m'en lasse pas ; depuis que nous lui avons expliqué la vérité, depuis qu'il a découvert que, comme tous ses petits copains, lui aussi avait un papa, il m'appelle ainsi avec, en plus, dans le regard, une lueur de fierté. Je crois que toute son école m'a vu quand je l'ai amené pour la première fois. Le soir en arrivant, un petit garçon s'est posé devant moi et m'a observé pendant plusieurs secondes. Ben était à côté de lui, souriant fièrement.

– Je trouve pas, moi, tu dis n'importe quoi ! a clamé le gamin.

– Ah, si c'est pour de vrai que c'est un héros, mon papa, c'est parce que tu vois pas sa grosse cicatrice qu'il a eu quand il m'a sauvé. C'est quand j'étais prisonnier d'un méchant et moche monstre. Et mon papa, il a gagné contre le méchant, alors tu vois que c'est un vrai !

Nous sommes repartis en riant. J'ai expliqué à Ben que son camarade ne le croit pas. Que certainement il pensait que son papa à lui était le plus fort. Il a renvoyé mon argument d'un geste du bras.

– N'importe quoi, lui il était pas le prisonnier et il a pas été sauvé.

– Bon, tu crois qu'elle va encore mettre longtemps, Maman ?

L'intervention de Ben me sort de mes pensées. Je soulève les épaules dans

un geste las. Béa est censée être avec nous depuis trente minutes. Non, toujours pas, pas l'ombre d'un cheveu. Nous allons finir par arriver en retard.

Ce soir, nous avons un grand rendez-vous. Nous allons assister au concert de Peter. Nous avons beaucoup discuté, et quand il a compris que je ne pouvais plus les quitter, il m'a mis un contrat entre les mains.

– Tu écris les textes, tu composes les musiques et je les joue sur scène. Il n'est pas question que tout s'arrête comme ça.

J'ai souri et accepté sa proposition. Ainsi, tout s'assemblait parfaitement. Dorénavant, je joue, chante, compose et passe tout le reste de mon temps avec ma famille. Béa, elle, continue de travailler à L'Albarose. Nous sommes heureux, merveilleusement heureux.

– Ah, quand même, j'ai bien cru qu'on allait arriver pour ranger le matériel avec l'équipe !

– Oh, ça va, Grincheux, je suis là et nous serons à l'heure. Et puis détresse, tout va bien, tes compos sont géniales, il va cartonner.

Oui, il va cartonner, c'est certain, mais moi alors ? Putain, je vais devoir remonter sur scène pour la première fois depuis six mois. Personne en dehors de Peter n'est au courant.

Je tapote ma poche pour vérifier que la petite boîte est bien là. Je prends la main de Béa d'un côté, celle de Ben dans l'autre et nous filons sur Bordeaux.

Il y a un monde dingue dans cette petite salle. Nous contournons le bâtiment pour passer par l'arrière. L'agent de sécurité nous observe, suspicieux, jusqu'à ce que je lui montre notre pass.

Nous pénétrons dans l'arrière-scène. Ben a les yeux immenses, il regarde partout en poussant des petits cris. Nous nous dirigeons vers les loges pour rejoindre Peter. Quand nous entrons, son sourire s'agrandit. Sofia, Allan et Charlotte sont déjà là. Les chamailleries entre mon ami et la photographe sont pimentées. Six mois qu'il lui court après et... toujours rien. Je trouve ça très drôle de le voir se comporter ainsi avec une femme. Je ne l'ai jamais connu comme ça.

Nous discutons tous pendant un moment avant de nous rendre à nos places. Le concert va bientôt débiter.

La musique résonne fort, percute ma poitrine, fait vibrer chaque parcelle de ma peau. Mon rythme cardiaque bat anormalement et je ne sais pas s'il s'agit de la joie d'assister à ce tout premier spectacle de mon meilleur ami ou à ce qui se prépare. Quand la voix de Peter commence à s'élever, Ben bondit en

applaudissant. Son tout premier concert et pas le dernier, si j'en crois la lueur de joie dans ses prunelles vertes. Mon pote est incroyable, il vit, transpire, respire la musique. Il joue avec le public qui le lui rend avec enthousiasme. C'est une vraie belle histoire qu'il vit avec eux.

Le signal arrive.

– Je reviens, ne bougez pas, je n'en ai pas pour longtemps.

– Attends, tu...

– Je reviens, Chérie, je reviens vite.

Je me penche pour l'embrasser, puis approche ma bouche de son oreille.

– Tu es mon tout, je lui glisse amoureusement.

Elle m'embrasse à son tour et me répond la même phrase. Comme chaque jour. Chaque réveil.

Quand j'arrive au bord de la scène, Peter vient à ma rencontre. La lumière s'éteint et le silence prend place. Je saisis sa guitare et m'installe au centre, face au micro. Le projecteur s'allume, ne permettant au public de ne voir que l'instrument et mes mains. Il n'y a pas un bruit, comme si tout le monde savait.

Mes doigts commencent à effleurer les cordes, la musique naît. Ma voix résonne. Au fur et à mesure que les mots sortent, je sais, je sais qu'elle ne tardera pas à venir ; Peter est allé la chercher. Quelques instants s'écoulaient avant que je ne sente sa présence. Je termine la chanson, les lumières nous éclairent avec force. La main sur la bouche, les yeux gigantesques, elle ne respire plus. Je me tourne complètement vers elle. La dernière phrase résonne : *You are the sound of my heart.*

– Tu es mon tout, tu es l'air que je respire, tu es chaque battement de mon cœur. Je me suis perdu si longtemps. Je ne vivais pas, je survolais. Je me suis perdu et tu m'as retrouvé. Tu as accepté celui que je suis, avec ses failles, ses fautes, ses cicatrices. Aujourd'hui, je sais que si je m'éloigne, je perds mon oxygène. Je ne veux plus jamais ressentir cette douleur quand tu n'es pas là. Béa, je ne veux plus jamais vivre sans vous deux. Vous êtes ma vie. Épouse-moi ! Sois mon tout pour le reste de nos jours et bien au-delà !

Les larmes roulent sur ses joues. Elle ne parle pas. La salle s'est tue. J'attends.

– Allez, Maman, dis oui ! hurle Ben debout sur son siège. Dis ouiii !

Elle sort de sa transe en entendant notre fils. Les exclamations et les applaudissements fusent de toutes parts. En une fraction de seconde, elle me saute dessus. Je la rattrape, ses jambes s'enroulent autour de mes hanches. Elle s'approche de mon oreille et, dans un murmure, elle me répond :

– Oui, je veux être ton tout comme tu es le mien. Je t’aime, Jérémy.

- Remerciements -

L'heure est encore arrivée et je ne m'y fais toujours pas. Quelle aventure, quelle incroyable découverte qu'a été l'écriture. Quand j'ai écrit l'histoire de Allan et Sofia, je ne me doutais pas que d'autres suivraient, que ces personnages « secondaires » viendraient, eux aussi, raconter leur histoire. C'est eux qui ont fait naître la série Senses.

Je commencerai comme à chaque fois par mon mari, ma moitié, celui qui me complète, il a la première place pour sa patience et tous ses encouragements. Je n'en serais pas là sans lui. Il est mon premier lecteur et, avant tout, l'homme de ma vie.

À mes enfants, le sucre et le piment de ma vie. Il y a parfois des accidents de parcours, des périodes qui bousculent, et puis, il y a toujours le soleil qui se lève. J'espère qu'elles grandiront en gardant cela à l'esprit, leurs sourires, leur joie de vivre sont ma plus belle récompense et ma plus grande motivation.

À toute ma famille, mes parents, mon frère qui à chaque étape sont présents, découvrent avant tous, les mots que je dépose.

À Anne Cantore encore et toujours présente, qui se plie en quatre pour me rassurer, lire même quand ses yeux luttent, qui trouve toujours ce petit temps. Merci d'être là, merci d'être cette amie.

À Chrys Galia, qui accepte de passer des heures et des heures au téléphone, qui est devenue une amie, sincère et fidèle, celle à qui je peux envoyer un message n'importe quand et qui appelle dans la foulée.

À mes tigresses qui croulent sous la fatigue d'une vie trépidante mais qui sont là, au fil du temps, sans qui Paris ne serait pas Paris.

À Gaelle, qui au-delà d'être une super chroniqueuse est aussi devenue quelqu'un d'indispensable.

À toutes celles que je vais oublier, à toutes celles qui répondent présentes à chaque rendez-vous.

Mélody Mélot, Tit'so, Marion, Virginie, Sonia, Marie, Laetitia, Vanessa, Kentin, Isla, Milyi, Mona, Sophie, Valentine... à toutes les lectrices, chroniqueuses, je n'aurais jamais assez de mots pour vous remercier.

Une nouvelle page se ferme mais, très vite, une nouvelle s'ouvrira.

La vie est souvent un chemin tortueux, il faut parfois se perdre pour mieux se retrouver. Je vous souhaite d'avoir la chance de croiser votre seconde moitié, celle qui vous complètera, qui vous rendra invincible. Je vous embrasse et je vous dis à très bientôt pour de nouvelles aventures au pays des sens.

[Les autres ouvrages disponibles chez Butterfly Editions :](#)

Butterfly Edition [Collection Dark Romance](#)

[Jolie Plume : Dirty Love - Chuter](#)

[Jolie Plume : Dirty Love - Apprendre](#)

Butterfly Edition [Collection Red Romance](#)

[Juliette Mey : Up and Down](#)

[Juliette Mey : Love Box](#)

[Diane Hart : Babysitting Love](#)

[Kessilya : Gabriel](#)

Suivez les Editions Butterfly sur les réseaux Sociaux

[Facebook](#) [Twitter](#) [Google +](#)

1 Cette nuit seul dans ces draps froids / Il y a des secrets si durs à porter / Cette nuit seul sans toi / Je ne peux pas t'oublier / Où es-tu mon ange ? / Où es-tu mon amour ? / Mes fantômes se font étranges / Ils ne me quittent plus le jour / Ils ne me quittent plus.

2 Un limonadier est un type de tire-bouchon intégrant un décapsuleur, les bouteilles de limonades étant bouchées par une capsule en métal. Cet ustensile est très utilisé par les serveurs, réunissant toutes les fonctions pratiques.

3 C'est un instant heureux / Quand tes beaux yeux bleus s'éclairent dessinant
cet océan / Je me sens fort, je me sens grand / Je te porterai au-delà des étoiles /
C'est un instant douloureux / Quand tes grands yeux verts s'éteignent emportant
loin avec eux mon cœur et mon âme entière / Tu m'emportes au-delà des étoiles.

4 Alban fait référence à l'histoire de Sofia et Allan à découvrir dans The taste of your heart, livre 1 de la série Senses.